


U d'of OTTAWA



39003004084280

23-1-1970



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

Poésies complètes

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

POÉSIES :

La Lampe d'Argile. (Couronné par l'Académie française)
1^{re} édition, épuisée, A. LEMERRE, 1886.

Vesper. A. LEMERRE, 1897.

ROMANS :

Angèle de Blindes. A. LEMERRE, 1897.

Le Mariage de Léonie. A. COLIN ET C^{ie}, 1897.

Le Chemin montant. (Couronné par l'Académie française)
A. FONTEMOING, 1902. Collection "MINERVA".

En préparation :

Saint Exupère-les-Chasses.

Indépendante.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège.*

FRÉDÉRIC PLESSIS

Poésies complètes

La Lampe d'Argile. — Vesper. — Gallica

(1873-1903)



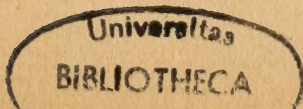
PARIS

ALBERT FONTEMOING, ÉDITEUR

4, RUE LE GOFF (5^{me})

1904

Collection "MINERVA"



PQ
2631
.L4A17
1904

GLOIRE LATINE

A la Muse nouvelle de la Lampe d'Argile.

*Ne crains pas si la route est sombre où je te mène :
L'ombre y vient des lauriers mêlés aux tamaris,
De ceux qui plaisaient tant à la muse romaine
Quand l'Aurore et Vesper connaissaient Lycoris ;*

*Quand l'eau de Bandusie, interdite au profane,
Dans son cristal, teinté par la rose et le vin,
Reflétait un front d'or de jeune courtisane
Auprès de ton front brun, poète au chant divin !*

*Quand, d'ache couronné, le nom de Quintilie,
Ou le tien, Némésis, ou, Néère, le tien,
Avaient conquis le monde à la mélancolie
Avant la mort de Pan et le règne chrétien.*

*La Ville ne voit plus, du haut des sept collines,
L'univers saluer empereur ou consul,
Et l'avenir promis par les voix sibyllines
N'est plus, dans le passé, qu'un fier et vain calcul.*

*Mais l'ombre de Gallus, mais l'âme de Virgile,
Sous les pins du Galèse en la brise passant,
Mais, taillés avec art dans l'écorce fragile,
Les Amours, avec elle, après elle croissant ;*

*Oui, l'Amour et la Muse, et la grâce éloquente
Des tours où le génie épuise ses secrets ;
Oui, la coupe de hêtre où s'enroule une acanthe,
Où la lyre d'Orphée entraîne les forêts ;*

*Et du bois de Grynée à la mer de Sicile
Tout s'animant au son des chalumeaux d'Ascrea,
Et l'autel à Daphnis, et le tigre docile,
Daphnis qu'aimait Palès et qu'Apollon pleura ;*

*Et l'âge d'or rustique et pourtant consulaire,
Tout ce dont notre enfance a redit la beauté,
Ce rêve, à jamais pur, d'un long rayon s'éclaire
Et donne à qui l'honore une immortalité.*

*De demain ne craignant ni l'oubli ni l'insulte,
Pour avoir, deux mille ans bientôt, bravé leurs coups,
Ce monde sans égal offre à qui cherche un culte
Ses temples habités par des dieux grands et doux.*

*C'est pourquoi, méprisant la foule, ne redoute
Ni les affronts nouveaux, ni les futurs dangers,
Ni ces arbres qui font de l'ombre sur ta route...
Avance, avance encore, enfant aux pieds légers !*

*Au fond de l'avenue où tu veux bien descendre,
Comme une blanche tour vois luire ce tombeau :
C'est là, dans le paros protégeant notre cendre,
Qu'on inscrira ton nom sous l'arc et le flambeau.*

*Et nos noms et nos cœurs et mes vers de jeune homme,
Unis au grand passé par de nobles liens,
Revivront dans la vie éternelle de Rome
Et dans l'écho sacré des chants Virgiliens.*



LA LAMPE D'ARGILE

(1873-1886)

I

PRÉLUDE



SEPTIME SÉVÈRE

A Paul Bourget.

C'est dans Eboracum, où le ciel froid du Nord
D'un brouillard éternel baigne les murs de_brique :
Le soldat basané de la côte d'Afrique
Sévère, est venu loin pour rencontrer la mort.

Méditant sous son front coupé de plis moroses
Le lot inespéré que le sort lui donna,
L'ambitieux époux de Julia Domna
Découvre jusqu'au fond la vanité des choses.

Lui, l'enfant de Leptis, au prix de durs travaux,
Il a pu parvenir à la grandeur unique ;
Par la force romaine ou la ruse punique
Il a pu terrasser tour à tour ses rivaux.

Il a donné pâture à ses vieilles colères,
Assuré par le sang la paix du lendemain,
Et sur les trois autels immolé de sa main
Les trois noires brebis dans les Jeux séculaires.

Et du jour qu'à cheval, en habit de combat,
Suivi des légions il entra dans la Ville,
Tous ont rivalisé d'empressement servile,
Tous, la plèbe grondante et le louche Sénat.

O triomphe ! avait-il le bras tremblant et frêle,
Lui qui put dix-huit ans les courber de terreur
Et faire ainsi revivre en un même empereur
Le robuste Commode et l'équitable Aurèle ?

C'est pour le bien de tous qu'il a semé l'effroi !
Et le cavalier Parthe a fui devant ses aigles.
Cependant qu'au Forum, armé de justes règles,
Ulpien redressait les lignes de la loi.

Mais aujourd'hui Sévère est caduc et malade.
Ce monde, par son bras étayé lentement,
Craque de toute part, ainsi qu'un monument
Trop vieux et qu'une lèpre incessante dégrade.

Pour attrister sa fin quelle ombre fait défaut ?
La discorde a couvé dans sa famille même :
Le vieillard a connu cette honte suprême
De voir son fils courir sur lui, le glaive haut.

La mort de Plautien n'était qu'un premier crime !
C'est lui-même qui met trop longtemps à mourir...
Et Sévère pourtant n'a point osé fêrir
Comme l'osa Brutus, le consul magnanime.

Est-ce donc pour cela que par monts et forêts
Il chevaucha, saignant de plus d'une blessure ?
Qu'il a dormi jadis tout armé sur la dure
Et dans son casque bu l'eau trouble des marais ?

Ce fils, ce Bassien cher aux légionnaires
(Car il aime auprès d'eux à manier l'outil,
La truëlle, ou le pic, ou la hache), qu'est-il ?
Un bouffon aux instincts charnels et sanguinaires.

Il le voit, dès demain, ivre d'égorgement,
Dissiper en plaisirs l'épargne paternelle,
Et de son œuvre, à lui, qu'il rêvait éternelle,
Par des vices nouveaux hâter l'effondrement.

Mais le César sémite à la barbe de neige
Oppose, malgré l'âge et les infirmités,
L'invincible rempart des fortes volontés
Au dégoût, au remords peut-être qui l'assiège.

Il meurt, farouche et seul de la mort des lions ;
Et lorsque le tribun de garde se présente,
Rouvrant avec effort sa lèvre agonisante,
Il donne pour dernier mot d'ordre : Travaillons.

A l'heure ou la plus lente illusion s'envole,
Où la blême clarté que projette la mort
Nous montre le néant au terme de l'effort,
Vieillard désabusé ! telle fut ta parole.

A l'heure où nous voyons le but s'évanouir,
Tel fut ton jugement sur l'homme et sur la vie :
Une loi de travail tient la terre asservie,
Et le lâche, lui seul, refuse d'obéir.

La vie est pour nous tous une guerre sans trêve ;
Tant qu'on se bat encor, fût-il couvert de sang,
Nul soldat n'a le droit d'abandonner son rang
Et de jeter pour fuir sa cuirasse et son glaive.

L'ENFANT AUX ABEILLES

A Emile Jobbé Duval

L'enfant prédestiné, le chanteur, le poète,
Qui doit, l'été venu, se couronner la tête
Du lierre élégiaque ou du noble laurier,
Ressemble à Comatas, le jeune chevrier ;
Imprudent qui, le jour, sacrifiait des chèvres
Aux Muses dont le souffle habitait sur ses lèvres !
Quelle stupeur un soir, quand d'un geste nouveau
Le maître commanda de compter le troupeau...
Les mains du suppliant, ses couleurs pâlissantes
Et ses aveux tardifs sur les têtes absentes,
Rien ne put désarmer cet homme injurieux ;
L'argent le touchait plus que les honneurs des Dieux.
« Va jouer de la flûte au champ des asphodèles,
Dit-il, et sers d'exemple aux pasteurs infidèles ! »
Et Comatas fut mis dans un coffre de bois,
Tandis que son bourreau criait à pleine voix :

« O jeune homme pieux ! voici l'heure où la Muse
 Devrait pour ton salut inventer quelque ruse. »
 Il partit. Douze mois passèrent. « A présent,
 Qu'on lève, ordonna-t-il, ce couvercle pesant. »
 Il disait, curieux de voir le peu de cendre
 Qu'avait pu faire un corps si flexible et si tendre :
 Le coffre était riant et parfumé de miel,
 Et l'enfant, vigoureux comme un jeune Immortel.

LE JARDIN D'ÉPICURE

A Jean Psichari.

*Cecropius suavis exspirans hortulus auras
 Florentis viridi Sophiae complectitur umbra...*

CIRIS.

Que n'avons-nous connu vos caresses légères,
 O souffles embaumés de l'antique Jardin,
 O brises de Cécrops, divines messagères,
 Vous qui tentiez jadis le poète latin !

Du temps qu'au front païen vous effaciez la ride
 Et le songe importun de l'humaine douleur,
 J'eusse été le disciple errant d'un pied timide
 Sous les ombrages verts de la Sagesse en fleur.

C'est de là que mes yeux, dans un calme sourire,
Aurient pu voir au loin les erreurs des mortels,
L'ambition, l'amour égaux en leur délire,
Et l'inutile encens brûlé sur les autels.

Mais quel rêve m'égare ? O brises bocagères !
Brises pleines d'arome et de sérénité,
Alors qu'il aspirait vos senteurs étrangères,
Le poète latin fut-il vraiment tenté ?

Sans doute quelque brève et molle lassitude,
Les attrait du mystère et de l'éloignement,
L'éphémère désir de fuir la multitude,
Voilà tout le secret de son enchantement,

Quel poète ne vit par les choses profanes ?
Aujourd'hui comme hier, comme demain, pour nous,
Si frais que soit cet air flottant sous les platanes,
Le souffle d'une femme est un parfum plus doux.

Aurais-je pu goûter les fruits de la doctrine ?
Aurais-je su jamais me défendre en chemin
De tes yeux, Lycoris, de ta lèvre, Corinne,
Charme et perdition du vieux monde romain ?

Au déchirant appel des civiques batailles,
Serais-je demeuré sans oreille et sans voix ?
Aurais-je, d'un œil sec, vu tant de funérailles,
Le crime d'un consul foulant aux pieds les lois ?

Non, non ! j'aurais voulu tomber dans la curie,
Pour le droit inflexible et pour la liberté,
Ou, la tête de rose et de myrte fleurie,
Comme j'aurais vécu, mourir de volupté.

LA TOISON D'OR

A Pierre de Nolhac.

Eveille-toi ! debout ! songe à la toison d'or.
Les hommes sans désir ont vécu sans extase.
Viens ! Argo nous attend aux chantiers de Pagase,
Les dieux nous sont amis, Colchos est riche encor.

La blanchissante mer invite notre essor ;
Faisons voile en chantant vers les rives du Phase !
Qu'importent les taureaux dont la bouche s'embrace
Et le vieux roi rusé, jaloux de son trésor ?

En vain, au pied de l'arbre, un noir dragon s'étale ;
Sur un signe tracé par la vierge fatale,
Comme un petit enfant, le monstre clôt les yeux.

Victoire ! matelots, hissez les blanches voiles,
Et voyez dans la nef, aux lueurs des étoiles,
Scintiller le butin qui nous fait glorieux.

II

LA COURONNE AGANIPPIDE

LA COURONNE AGANIPPIDE

A Leconte de Lisle.

I

L'ombre du petit Lièvre

O chère Philénis, qui m'as longtemps nourri,
Sur tes genoux, des brins du serpolet fleuri,
Dans le creux de ta main m'offrant une eau limpide,
Moi, ton lièvre à la longue oreille, au pied rapide,
Tu m'as enseveli tout près de ta maison,
Dans ton petit jardin à l'étroit horizon,
Pour que, toutes les nuits, tu puisses voir en rêve
Près de ton lit le tertre où gît ton jeune élève,

II

Guirlande pour Théano

Reçois, ô Théano ! cette agreste couronne,
OÈuvre de ma soigneuse main :
Vois ! au tiède narcisse, à l'humide jasmin,
Se mêle la fraîche anémone.

Mais quand tes noirs cheveux seront ainsi parés,
Sois moins dure à celui qui t'aime ;
Cède-lui promptement ! car tes fleurs et toi-même
Promptement vous vous flétrirez.

III

Chanson d'un jeune berger

Applique à tes roseaux dorés,
O Pan ! tes lèvres arrondies,
Et par d'agrestes mélodies
Charme les troupeaux dans les prés ;

Afin que les brebis nouvelles
Dont j'ai fait don à Tryphéra,
Quand le soir les ramènera,
Traînent de pesantes mamelles.

Ces brebis son maigres, ô Pan !
Leur laine à l'œil n'est point aimable ;
Mais le bélier infatigable
Les fécondera trois fois l'an.

Elles sont de race agarrique,
Et je les eus d'un Arménien
En échange d'un jeune chien,
D'un crater et d'une tunique.

Et si tu combles mon espoir,
O Pan ! au pied de ta statue,
D'un bouc à la gorge velue
Je ferai jaillir le sang noir.

IV

Praxo à Cypris

Ce voile transparent, de mode lesbienne,
Praxo te le consacre, ô Cypris Ouranienne !

Avec lui, ce miroir de bronze, égal et clair,
 Ce réseau, trois fois teint des couleurs de la mer,
 Et ce peigne de buis que dans sa chevelure
 Longtemps elle traîna d'une main lente et sûre,
 Comme un pêcheur traînant un filet hors de l'eau.
 Ce peigne, ce miroir, ce voile et ce réseau,
 Elle te les consacre avec joie, ô Déesse !
 Car le rire amoureux, la facile richesse
 Sous ta ceinture d'or ont leur secret autel ;
 Et l'éclair est moins vif et moins doux est le miel
 Que les plaisirs divins goûtés par ta servante.
 C'est ainsi que Praxo te supplie et te vante :
 En retour, Vénéérable, ô mère des vrais biens !
 Donne-lui des amants nombreux comme les tiens.

V

A Lysidice

Le raisin était vert, j'osai tendre les mains :
 Tu méprisas alors mon ardente prière.
 Plus tard, il était mûr, tu passas non moins fière.
 Il se dessèche, hélas !... donne-m'en quelques grains.

VI

Porphyris à Bacchos

Porphyris te consacre, ô Bacchos, Dieu du vin !
Ce thyrses couronné d'une pomme de pin,
La peau de cerf, longtemps enroulée à ses hanches,
Ce sistre, ce tambour, ces bandelettes blanches.
Instruments et témoins de sa jeune fureur !
Elle ne hante plus les grands bois pleins d'horreur,
Sous le mystique van, ceinte de la nébride :
Car sa tête blanchit et tout son corps se ride,
Et sa main tremble, hélas ! non moins que ses genoux
Et n'élève qu'à peine un crater de vin doux.

VII

Double ivresse

Amphore, verse-moi ta bachique rosée ;
Tends à ma lèvre, Inô, tes lèvres et tes yeux...
Double nectar offert ! double soif apaisée !
Une femme et du vin... je suis égal aux Dieux !

VIII

A Mélissa

J'aime tes grands yeux bruns : ils ont l'éclat de l'or.
On peut à ta lèvre divine
Respirer les parfums des fleurs de ta poitrine,
Et ta taille est flexible encor.

J'aime tes cheveux bruns : leur frisure est pareille
A celle du jeune persil ;
Leurs boucles font une ombre au-dessus du sourcil,
Sur la nuque et près de l'oreille.

Si quelque fil d'argent brille à tes bandeaux bruns,
S'il neige de blanches épines
Dans le sombre buisson si cher à mes narines
Pour ses délicieux parfums,

Érôs, ô Mélissa ! par là même nous dompte,
Et par là je médite mieux
L'avenir déjà prêt sur les genoux des Dieux,
L'heure envieuse, et la mort prompte.

IX

Pour un soldat mort à Salamine

Tu le vois, étranger, ce tombeau représente
L'Athos, la mer d'Hellé d'écume blanchissante,
Et dressant sur les flots ses immortels rochers
Salamine, et la foule innombrable d'archers,
Les Mèdes couverts d'or et fiers de leurs armures ;
Et puis, les Achéens aux belles chevelures
Qui, subissant pour nous l'inévitable Ker,
Du haut des noires nef's sont tombés dans la mer.

X

Pour le jeune Amyntor

Ce tertre que voici, passant, couvre la cendre
Du Mnésarchide, honneur de Sparte, d'Amyntor.
Un long mal vers le Styx ne le fit pas descendre :
Dans l'ouragan d'Arès il tomba, jeune encor,
En couvrant un ami de son bouclier d'or.

XI

Les paroles d'un habitant des côtes

Celui qui va chercher fortune sur la mer
Souvent y boit la mort avec le flot amer.
C'est là-bas, à l'endroit où la vague moutonne,
Que Charmidès périt aux tempêtes d'automne.
Quant à toi, vieux Lycos, n'éveille pas les Dieux.
Sous ton abri de jonc vis tranquille et joyeux,
Puisqu'il te reste un peu de farine grossière
A pétrir de tes mains dans le creux d'une pierre,
Du thym sur la falaise, et, trésor naturel,
La blanche floraison des noirs rochers, le sel.

XII

Sur le tombeau d'un naufragé

N'accuse pas la mer de ton sort misérable,
Naufragé ! mais plutôt les vents injurieux ;
Car ils t'ont fait périr, et le flot favorable
T'a roulé doucement au tombeau des aïeux.

III

BRETAGNE

A GUSTAVE GODARD

Artiste irréprochable épris des grands modèles,
Amant passionné de la mer et des bois,
Viens m'apprendre si l'art console ses fidèles,
Si les Nymphes, à ceux qui vivent auprès d'elles,
Donnent l'oubli des maux traversés autrefois.

Pour endormir en nous une ancienne rancune
Suffit-il d'un beau livre ou d'un bel horizon ?
Et n'avons-nous besoin que d'un beau soir de lune
Pour laisser retomber la mémoire importune
De tout ce qui nous fit injure ou trahison ?

Certes, à contempler votre grâce si pure,
Madones au front d'or que peignit Raphaël,
Qui de nous n'a connu l'oubli de sa blessure,
Et qu'il n'était douleur si profonde et si dure
Que n'effaçât l'aspect d'un chef-d'œuvre immortel ?

Et si tu viens t'asseoir au bord de la rivière,
 Quand le soleil couchant plonge dans les roseaux,
 Ne sens-tu pas en toi monter la paix première,
 Et comme la fuyante et plus douce lumière
 Ton regret s'adoucir et s'enfuir sur les eaux ?

SUCINIYOU

A José Maria de Heredia.

Et dans cette tourmente où l'honneur peut pâlir
 Sois Breton, mon enfant, pour ne jamais faillir !

...

Ami que je retrouve en plus d'un souvenir,
 Ta lettre au vieux manoir me pressait d'accourir.
 En sa double couleur épique et familière
 Elle vantait Morlaix, son ciel et sa rivière
 Dont les eaux, reflétant la cime des grands bois,
 Séparent le Léon du pays Trécorrois.
 Eveillant mes remords par ta belle peinture :
 « L'automne » disais-tu « s'achève, et la nature

Bientôt n'offrira plus ces fonds rouges et verts
Pour distraire tes yeux et t'inspirer des vers. »
Moi, qui loin de Paris suis parfois spleenétique,
Je m'attristais d'humeur dans la ville gothique
Où tous les ans tu sais que pendant quelques mois
Je vis, avec ma chatte, à la hauteur des toits.
Ne crois pas que j'y puisse, au profit de l'étude
Sauvegarder longtemps ma bonne solitude :
Plume ou livre à la main si je me suis assis,
Me voilà relancé par de mesquins soucis ;
Mon esprit perd sa pointe et ma verve se lasse.

Mais au poids social, que je porte sans grâce,
J'avais, à ton appel, dit un léger adieu,
Et bien que l'horizon n'eût pas même un point bleu,
Que la nuit pluvieuse eût trempé les prairies
Et défoncé le sol des routes défleuries,
J'avais, admirant l'automne et ses couleurs,
Ses feuillages plus beaux que les plus belles fleurs,
Surtout, devant l'hiver, dont s'annonçait l'injure,
Cette sérénité de la grande Nature
Allant si droit au cœur qui d'un suprême effort,
Comme elle dépouillé, se résigne à la mort.
Je méditais l'exemple ; et pour moins de tristesse
Faisant retour ensuite à ma brève jeunesse,
Je laissais devant moi renaître doucement
D'anciens rêves de paix et de renoncement

Qu'embellissait, au coin de leur cadre rustique,
 La fleur d'un oranger frère du myrte antique,
 Désirs simples et purs, mais dont l'humilité
 Parut trop orgueilleuse à la réalité.
 Tel je mêlais à point des visions plus roses
 A la sombre leçon que m'infligeaient les choses.
 Penser avec prudence est un don qui vient tard ;
 Je songeais, inquiet qu'il fût déjà ma part,
 Quand s'ouvrit l'avenue ; et les troncs des vieux hêtres,
 Jadis avec amour plantés par les ancêtres
 Et par eux confiés au travail des printemps,
 Se dressèrent, pareils à des bras de Titans :
 Car des muscles durcis, sous les écorces blanches,
 Semblaient courir, tendus des racines aux branches.
 Devant moi, remués par de rares oiseaux,
 Les grands feuillages roux se croisaient en arceaux.
 Puis, au fond de leur nef profonde et régulière,
 C'était l'arche en ruine et qu'un énorme lierre,
 Mort, à du lierre jeune et vivant rattaché,
 Maintient encor debout de son tronc desséché ;
 Et, dans un creux, la ferme, et sous ses rouges treilles
 Suciniou, manoir agréable aux abeilles.
 Et tourelles en pointe et vitraux de couleur
 L'ornaient dans son étui de verdure et de fleur.

Le long de la Dour-duff, par ce matin tranquille,
 Nous avons tous les deux marché dans la presqu'île,

Tenu l'étroit sentier, en septembre encore vert,
Puis tourné vers la lande et quitté le couvert ;
Et du haut de Ka-dor tu m'as montré, cher hôte,
La mer et le château du Taureau, l'âpre côte
Et le Kreisker au loin, Saint-Pol et ses maisons,
Et les bois emplissant de triples horizons !
« O Bretagne ! » ai-je dit « l'invasion des villes
N'a pas rendu tes bois et tes rochers serviles ;
D'un aussi beau feuillage et d'un grain aussi dur
Ils se dressent encor vers l'immuable azur,
Et méprisant le siècle et sa proche menace,
Ils regardent passer les derniers de la race.

Terre rude, fréquente en illustres défis !
J'ai voulu n'être pas le moindre de tes fils :
Car depuis que Brizeux a passé dans l'épreuve,
Ta Muse, au bord des mers, pleurait comme une veuve ;
Mais j'ai chanté dans l'ombre, et j'ai fait verdoyer
Sur ton hermine un brin de l'antique laurier.
J'ai vécu loin de toi ; c'est pour ta gloire, ô mère !
Nourri du miel divin de Virgile et d'Homère,
J'ai connu l'amitié, j'ai goûté les leçons
Des hommes les meilleurs du siècle où nous passons.
Je n'ai pas craint l'ennui des longs apprentissages ;
J'ai mûri sous mon front la parole des sages,
Et je n'ai point laissé voler par le chemin
Tout le grain précieux échappé de leur main.

Plus tard, l'hiver venant, sous la nuit étoilée,
 Mon cœur s'est préservé de la froide gelée,
 Si bien qu'il est encor plein du sang réchauffant
 De mes vieux Cornouaillais qui m'embrassaient enfant !

Oui, je suis demeuré l'enfant chétif et grave,
 Hormis à son devoir, rebelle à toute entrave ;
 Qui, souffrant et voyant souffrir autour de lui,
 En conçut dès l'abord un généreux ennui
 Et ne trouva que lâche ou folle indifférence
 Dans le rire gaulois de ses voisins de France ;
 L'enfant silencieux déjà passionné,
 Fidèle dans l'amour, dans la lutte obstiné,
 Et qui, debout et seul, pareil au maigre chêne
 Tranquille aussi malgré la tempête prochaine
 Et la foudre frappant de sommets en sommets,
 Rompra peut-être un jour, mais ne pliera jamais ! »

Tel, et puisant l'orgueil aux rancunes amères,
 Je réveillais en moi tout un vol de chimères,
 Quand, ta fille, en riant, ton Hélène à l'œil noir
 Apparut au détour, du côté du manoir,
 Les mains pleines de fleurs et de branches fleuries,
 Et son rire innocent chassa mes rêveries ;
 Elle qui porte au front l'espoir des jours joyeux,
 Et sera belle encore et charmera les yeux,
 Alors qu'ayant fini notre course en ce monde
 Nous dormirons tous deux dans la terre profonde.

PREMIER AMOUR

A André Lemoyne.

C'est là pourtant, c'est là dans ce village obscur
Qu'un rêve de bonheur m'emporta sur son aile !
Le jardin sur la côte, entouré d'un long mur,
M'invitait, laissant voir un coin de la tonnelle.

Je montais, je grimpais d'un pied agile et sûr,
Et mon âme sentait s'épanouir en elle
Un amour dont la fleur put se croire éternelle
Devant la mer antique et sous l'antique azur.

Salut, rochers et bois, couronne des rivages !
Soleils qui vous leviez sur les ajoncs sauvages,
Salut ! où donc étaient les présages de deuil,

Alors que la fraîcheur des jeunes fiancées
Pour la première fois du haut de mon orgueil
Vers un désir plus tendre inclina mes pensées ?

TOUL-DAHUT

A André Theuriot

I

L'âme de souvenir et de présage émue,
Je descendais la côte, à grands pas, vers la mer,
Vers le ciel embrasé d'un couchant rose et clair...
Je comptais les détours de la route connue.

Les lieux qu'il me semblait avoir quittés hier,
Les objets me donnaient déjà la bienvenue :
Flèche de Ploaré, sur la droite aperçue !
Vous, du cœur salués, arbres de Coataner !

Là-bas c'est Toul-Dahut, c'est la vieille chapelle
Obscure, et dont le nom barbare nous rappelle
Le tragique destin d'une fille de roi.

La pauvreté chrétienne à l'âme recueillie
Epanche entre ses murs la fraîcheur de la Foi ;
Et l'artiste y respire un parfum d'Italie.

II

La voûte et les piliers à loisir admirés,
Tournez-vous, et venez près de la porte basse,
Voir le pays breton, sévère dans sa grâce,
Avant que la nuit prompte envahisse les prés.

Regardez au dehors, par le cintre encadrés,
La rivière, le pont, un nuage qui passe,
Et les pins arrêtés comme une troupe lasse
Sur la rive en coteau verte d'épais fourrés.

Et tout près de l'endroit où la route s'embranche
Un groupe de pêcheurs fumant leur pipe blanche,
Vêtus de la vareuse et coiffés du béret ;

Tandis qu'un paysan à longue chevelure
Sur un bidet solide et régulier d'allure
Vers Audierne ou Quimper s'éloigne et disparaît.

LE CIMETIÈRE DE SAINT-JEAN

A Albert Mérat.

Au-delà de Tréboul il faut gravir un peu,
Puis descendre parmi l'ajonc et la bruyère
Pour découvrir le calme et riant cimetière,
Ses pins verts en bordure et sa croix au milieu.

Comme la pente est forte, on voit le golfe bleu
Aux troncs grêles et noirs faire un fond de lumière,
Et j'ai rêvé parfois, durant une heure entière,
Qu'il ferait bon dormir à jamais dans ce lieu.

Poète las du monde et de ses aventures,
Sur l'horreur du tombeau te voilà rassuré.
Goûte, dès à présent, la paix des sépultures ;

Et crois — si tu le veux — que le ciel azuré,
Les pins verts et le golfe aux teintes violettes
Bercent d'un songe en fleur le sommeil des squelettes.

DOUARNENEZ

A Emmanuel Lansyer,
peintre et poète.

I

Vous avez peint la mer transparente et pourprée
Ou bien le sable humide avec un ciel brumeux ;
Vous avez peint, d'ajonc et de genêt dorée,
La falaise où le vent pousse un flot écumeux ;

La lumière filtrant sous les vertes feuillées,
Ou jouant dans la mare et dans les bruns varechs,
Les limpides reflets sur les plages mouillées
Les pailles d'or des rocs étincelants et secs.

Votre œuvre a son aimable et sévère harmonie,
Et la Bretagne y tient tout entière, unissant
La kymrique rudesse aux grâces d'Ausonie...
Un poète breton vous est reconnaissant.

II

La race chevelue est près de disparaître
Et les antiques mœurs n'ont plus d'autorité ;
Mais, ô chère patrie ! en plus d'un cœur peut-être
Le regret vit encor de ta rusticité.

Non ! dans tous ses anneaux elle n'est pas brisée,
La chaîne d'or qu'enlace un illustre laurier !
Car, si les jeunes gens vont, la tête rasée,
Se choisir à Quimper des habits d'ouvrier,

Les vieillards ont encor la longue chevelure,
La veste de drap bleu qui résiste au travail,
La guêtre à glands de laine et la large ceinture
Au grand fermoir de cuivre incrusté de corail.

La terre est belle encor pour de longues années ;
Et plusieurs sont venus de pays très lointains
Qui s'y croyaient en Suisse ou dans les Pyrénées,
Et pourtant sous l'azur des ciels Napolitains.

O jardin naturel ceint d'un âpre rivage !
L'arbre, orme, chêne ou pin, croît au bord de ta mer,
Et je sais une crique où l'églantier sauvage
S'incline tout en fleurs et trempe au flot amer.

Et de tous ces beaux lieux ou souriants ou sombres
(Un poète l'a dit) les noms parlent au cœur ;
Coataner, Bois de l'Aigle ! étendu sous tes ombres,
Un jour, de tous mes maux je me suis cru vainqueur !

III

Mais le sifflet brutal des machines prochaines
Nous avertit du siècle et des coups destinés.
Assez d'illusion ! les rochers et les chênes
Par le fer et le feu seront déracinés.

O peintre ! le progrès traîne une ombre mauvaise
Et, plus que ses aînés, le siècle est niveleur...
Mais qu'il coupe les bois ou mine la falaise,
Vous en aurez sauvé le granit et la fleur !

La lande et le rocher resteront sur vos toiles
Pour faire à nos neveux l'ennui de ce remords
Qu'il fut aux mêmes lieux, sous les mêmes étoiles,
D'autres aspects, plus beaux que ceux des jours d'alors.

IV

Peintre de la mer glauque écumant sur les grèves,
Du sol de la Fleur d'or que Brizeux a chanté,
Heureux qui contemplez les formes de vos rêves
Dans vos tableaux sereins et baignés de clarté !

Lisez, prenez ces vers : peinture ou poésie,
Vous aimez, n'est-ce pas ? le sourire de l'art ;
A la page, que j'eusse entre toutes choisie
Ici même, un matin, vous m'ouvriez Ronsard.

Douarnenez, août 1874.

A LÉON DIERX

Le soir a parfumé de ses molles haleines
L'air attiédi qu'arrose une lueur d'argent.
Un reflet argenté sur l'aile des phalènes
Scintille et disparaît au gré du vol changeant.

O nuit d'Endymion ! la lune au fond des plaines
De massif en massif pose un pied diligent.
Un sillage argenté luit sur les sources pleines
Sur les blancs néufars de l'eau sombre émergeant.

Or j'ai senti passer la vague inquiétude,
La tristesse, la voix des morts, la solitude
Dans l'ondulation de l'air tiède et profond,

Et — solennel accord à ces voix solennelles —
Du plus profond aussi des souvenirs fidèles
Se lever tes beaux vers, ô maître au jeune front !

PLOUGASNOU

A Camille Benoit.

Plougasnou ! lieu tranquille, où les plus longs matins
Sur les pieds inégaux des distiques latins
Fuyaient rapidement dans une libre étude
Et rompaient des loisirs tournés en lassitude,
(C'est là que je tentais, du fond de mon ennui,
De révéler Properce aux amants d'aujourd'hui),

Plougasnou, désormais promis à quelque gloire,
La terre, autour de toi, s'avance en promontoire
Et ton clocher, régnañt sur les quatre horizons,
S'élève du niveau de tes blanches maisons.
L'ajonc inextricable et les fougères hautes
Déroulent un tapis verdoyant sur tes côtes.
Ici se dresse un roc caverneux et moussu :
A son étroit rebord j'ai parfois aperçu
Les chèvres, comme au temps du poète Virgile,
Au-dessus de la mer pendre d'un pied agile.
Là-bas, c'est une grotte où, dans de clairs bassins,
Violets, verts et noirs scintillent les oursins ;
Des rocs lisses, enduits d'une mousse pourprée,
Baignant leur pied dans l'eau, rétrécissent l'entrée.

Plougasnou ! cher asile où m'ont souri les jours,
Où m'est venu l'oubli de mes tristes amours,
J'ai vu, le premier soir, ta grève dans la brume :
La mer sur les galets poussait sa molle écume ;
Dans un champ, des faneurs achevaient leurs travaux,
Et je me laissais naître à des rêves nouveaux.

GLAUCOS

Souvenir de Plougasnou

A Ch. Fl. Lorient.

Vous souvient-il, ami, de cette matinée,
Quand sous le fouet des vents une mer déchaînée
Des écueils de la côte à ceux de l'horizon
Dispersait les blancheurs de sa folle toison ?

Moi, je croyais entendre, en ce matin d'orage,
Le Vieillard de la mer pousser des cris de rage,
Et dans son désespoir solitaire et jaloux
Se rouler sur son lit d'algues et de cailloux.
Ce n'était pas alors Glaucos mélancolique
Menaçant les pêcheurs sur un rythme éolique,
Mais Glaucos, las, enfin d'un sort trop odieux,
Accusant sa douleur et l'injure des Dieux,
Pleurant Scylla, pleurant la belle et douce fille
Que des nids d'alcyons, une blanche coquille,
Un morceau de corail poli sans beaucoup d'art,
Avaient jadis émue en faveur du vieillard :

Car, malgré sa rudesse et ses gauches alarmes,
Il n'était point si laid quand il versait des larmes !
La vierge lui sourit... Ce crime de pitié
Fut par Circé jalouse aussitôt châtié,
Et Scylla, devenue un monstre sanguinaire,
Sur la mer de Messine, en un bruit de tonnerre,
Tourbillonnante attire et broie entre ses dents
La carène et les os des marins imprudents.

Et tu pleures, Glaucos ! tu t'emportes et cries !
Tu heurtes aux rocs durs tes épaules meurtries,
Tes reins ensanglantés ; Zeus, Circé, le Destin,
Tu maudis l'un ou l'autre en ton cœur incertain...
Tu ne veux plus subir cette troupe aux voix fraîches
D'Amours ailés, armés de carquois et de flèches,
Qui, te félicitant du succès de tes vœux,
Te frappent à la face et tirent tes cheveux.

Tu t'irrites en vain : bientôt sous la nuit blême,
Vaincu par ta fureur, tu comprendras toi-même
Qu'il n'importe qu'on soit soumis ou révolté
Entre les mains de fer de la Nécessité.
Et tu redeviendras, sous ta barbe sordide,
Le vieillard soucieux, malveillant et timide,
Qui sur un roc désert, son seul et triste autel,
Assis dans le brouillard, pleure d'être immortel,
Et ce sera bien toi, Glaucos mélancolique
Menaçant les pêcheurs sur un rythme éolique.

Des écueils de la côte à ceux de l'horizon
Dispersant les blancheurs de sa folle toison ;
Voilà comme en Bretagne une mer déchaînée
Me fit songer d'Hellas toute une matinée.



IV

LE JARDIN D'AMOUR

(XIV^e SIÈCLE ITALIEN)

LE JARDIN

A Théodore de Banville.

Dans le jardin d'Amour où je me sens mourir,
Les fruits n'ont eu pour moi que des saveurs amères :
Eh bien ! je vous bénis, ô Dragons ! ô Chimères !
Qui, du seuil aperçus, m'avez tenté d'ouvrir.

Ce matin, dans mon corps, le poison bu s'allume ;
Mais la verdure est douce, et j'ai trouvé des fleurs
Peintes diversement de si nobles couleurs,
Qu'en extase à les voir j'oubliais l'amertume.

Et ces fleurs n'étaient rien que Beautés et Vertus,
Que le parfait Honneur et la Grâce parfaite
De la Dame par qui ce jardin tout en fête
Exhale vers le ciel ses parfums assidus.

Comme elle sait la loi des mystiques échanges,
Elle compte à bien peu tous les baisers humains
Et garde en souriant mon cœur dans ses deux mains,
Pour le prendre à la terre et le donner aux anges.

LES DEUX ARCHERS

Aimer d'un grand amour une grande beauté
N'est point un culte faux et te garde du blâme
Si ton cœur, attendri par cet amour, s'enflamme
D'un zèle universel de sainte charité.

La Grâce peut vouloir qu'un ange ait emprunté
Pour ton salut les traits d'une angélique Dame,
Puisque c'est en songeant à ses yeux que ton âme,
Affligée ici-bas, songe à l'éternité.

Il est, sans doute, il est un Amour moins austère :
Cet archer, dont le pied ne quitte pas la terre,
Sous sa pourpre flétrie et son myrte fané,

Propose un but grossier à sa flèche grossière ;
Mais le tien, tout en blanc, de laurier couronné,
Vise de ses traits d'or sa cible de lumière.

LA VIERGE SAGE

Etoile de douceur, miroir de chasteté,
Vase de certitude, ô merveilleuse gerbe,
Où tendresse est liée avec austérité !

Le Seigneur nous a dit : « Va ! fléchis ta superbe,
L'homme est la fleur des champs qui fleurit pour un jour,
Et ce jour est rapide et passe comme l'herbe.

« Le puissant, tout à coup, croule comme une tour,
Et voici, flagellé dans la trombe éternelle,
Celui qui confondit la luxure et l'amour.

« Quand l'ange sur la mer déploiera sa grande aile,
Oiseau divin guidant la barque au léger poids,
Crois-tu qu'il prenne à bord une âme criminelle ? »

Vous avez écouté cette mystique voix.
Vous marchez parmi nous, souriante et sereine,
Dans la sécurité de votre premier choix.

La femme impure arbore une fierté de reine.
Mais, sachant que le temps est envieux et prompt,
Elle a peur dans la fête où le plaisir l'entraîne.

Et le temps ne fait point attendre son affront ;
Et tout en la poussant à grands pas vers l'abîme,
Il dépouille sa tête et lui ride le front.

La voilà donc avec le remords de son crime,
Seule à son foyer froid qu'Amour a déserté,
Amour qui disparaît, riant de sa victime,

Le jour où se flétrit la rose de beauté.

L'OFFRANDE

Voici ce que j'ai cru, ma douce et fière étoile !
Tous ceux qu'un bon génie expose à vos clartés
Sentent dans leur esprit se déchirer un voile
Qui leur obscurcissait les belles vérités.

Alors, tournant les yeux à l'horizon céleste,
Ils ont le sentiment d'un paradis perdu.
Chacun d'eux, à vous voir si grave et si modeste,
En soi-même rougit de son peu de vertu.

Et c'est pourquoi j'ai dit à ma triste espérance
Qui vers vous, fleur du ciel, voulait guider mes pas :
« Nous ne pourrions offrir que gerbes de souffrance,
C'est une moisson pâle et qui ne mûrit pas.

De nos larmes d'amour, comme d'une rosée,
Fût-elle plus brillante et plus humide encor,
Pour la rendre agréable à la chaste épousée,
Il n'en faudrait pas moins quelques beaux épis d'or.

Viens ! nous les cueillerons au champ des œuvres saintes.
C'est peu d'aimer le bien : il reste à l'accomplir,
Pour mettre aux pieds de celle à qui montent nos plaintes
Un trésor que le temps ne puisse point pâlir.

QUESTION

A Léon Pineau.

A tout cœur bien épris, à tout servant d'Amour,
J'annonce, étant en pleurs, la cause de mes larmes ;
Salut ! et si quelqu'un a subi de tels charmes,
Qu'il daigne en faire part et m'instruire à son tour.

Puisqu'à chaque rencontre avec la noble Dame,
En qui tous les honneurs à jamais fleuriront,
Je sentais une tache effacée à mon front
Et tout mauvais désir effacé de mon âme ;

Qu'une haute tendresse y remplaçait l'aigreur
Qui vient du souvenir des choses de la terre,
Pourquoi suis-je privé de l'aspect salutaire
De Celle dont la main dissipe toute erreur ?

Dans la fièvre où me met cette étrange aventure,
Je m'adresse à tous ceux qui, plus savants que moi,
Fidèles aux beaux yeux qui reçurent leur foi,
Font ici-bas d'Amour leur seule nourriture.

MORS ATRA

Imprimant sur la face et sur la chair entière,
Pour attester son œuvre un doigt injurieux,
La Mort semble surtout, quand elle éteint les yeux,
Avoir chassé l'esprit d'un trône de lumière.

Vienne bien tard le jour que sous votre paupière
S'éteindra le rayon qui me fit anxieux !
Infirmes, en attendant ma guérison des cieus.
J'ai, pour vous concevoir, besoin de la matière.

Et je ne songe pas sans défaillir qu'un jour,
Selon que le voudra le tout-puissant Amour,
Avant mes tristes yeux, vos yeux peuvent se clore.

Je ne vous verrai plus que dans mon souvenir,
Ce miroir que le temps sera prompt à ternir
Et que soupirs et pleurs obscurciront encore.

DÉFAILLANCE

Ma plus humble espérance est à jamais détruite,
Hélas ! et ma raison tremble sous un grand vent,
Et le sentier perdu que j'ai pris dans ma fuite
S'enfonce sous mes pieds comme un sable mouvant.

Et vous êtes, Vous seule, et le fil et l'étoile,
Et la voix secourable indiquant le chemin,
Et, loin de Vous, la peur couvre mes yeux d'un voile,
Et le plus sûr bâton s'échappe de ma main.

Il le faut ! vainement je regarde en arrière :
Je me reposerai, dans la tombe endormi...
Que de vous, âme en fleur, un parfum de prière
Alors, du moins, alors passe sur votre ami.

ARBOR SALUTARIS

A Ernest Prarond.

L'arbre de ma douleur, de saison en saison,
A poussé vers le ciel un front que rien n'entame ;
Le soleil ne peut plus, de ses flèches de flamme,
Transpercer l'immobile et noire frondaison.

Dame aux yeux étoilés qui prêtes ma raison,
Quand de vos jours la Parque aura filé la trame,
Tel qu'un stoïcien que le poison réclame,
De cet arbre mortel j'attends ma guérison.

J'irai, je m'étendrai sous l'amoureux ombrage ;
Je laisserai la mort, facile à mon courage,
Glisser avec lenteur des pieds jusques aux flancs.

Et mon âme fuira, pensive et radoucie,
Vers les bosquets de myrte où, depuis deux mille ans,
Virgile fait errer Didon de Phénicie.

V

VERS MODERNES

PORTRAIT

A François Coppée.

Aussi bien qu'en hiver, dans les jours de printemps
J'aime sa robe noire et son front qui s'incline
Sous un bonnet léger de blanche mousseline
Aux minces rubans noirs, rejetés et flottants.

Il fait pointe en avant juste à l'étroite ligne
Qui sépare en bandeaux les lourds et noirs cheveux,
Et, fixé le matin d'un doigt prompt, mais soigneux,
Donne à sa jeune tête une grâce plus digne.

Et dès qu'elle sourit ou parle, ses yeux fiers
Qu'adoucit et que fait profonds un cercle d'ombre,
Transfigurant alors le visage un peu sombre,
Sous le rideau des cils brillent larges et clairs.

Blanche sous la blancheur de la courte manchette,
Sa main fine a le geste impatient parfois ;
Une perle dans l'or décore un de ses doigts,
Seul joyau que son goût sévère se permette.

Et le noir et le blanc lui font un demi-deuil
Que sous le petit col un nœud lilas achève,
Et telle je la vois sourire dans mon rêve,
Sourire, et remuer le cou comme un bouvreuil.

L'APPARITION

A Charles Brossard.

Comme j'étais couché sous l'ombreuse ramée
J'ai perçu tout à coup un léger bruit de pas,
Et dans ce cadre vert j'ai vu ma bien-aimée,
Son beau visage en pleurs, et me tendant les bras.

Quel mal souffrait au loin ma plaintive chérie
A l'heure où, si pénible et si douce à la fois,
Cette apparition, troublant ma rêverie,
Laisa des pleurs briller sur les feuilles du bois ?

Tremblant et presque fou, vers la place sacrée
D'où son image en deuil fit appel à mon cœur,
Je courus ; et mes mains et ma lèvre altérée
Exprimaient du feuillage une amère liqueur.

Mes larmes, c'étaient vous, trop longtemps contenues,
Que seules je buvais et je sentais couler,
Non celles de l'amie aux peines inconnues
Qu'il ne m'est pas donné de pouvoir consoler.

LE DÉPART

A. Hector Malot.

Ah ! celui qui aime voit bien
ce qui est pour lui.

Kālidāsa (*Sakountalā*).

Brève et seule faiblesse après un long courage !
Quand, voyant tout à coup que je devais partir,
Sincère par surprise, elle en vint à pâlir,
Laisa pencher son front et couvrit son visage.

L'aveu tant désiré qui tremblait dans ses yeux
Allait s'en échapper, tardif, involontaire,
Mouillé de pleurs peut-être, et livrant le mystère
De ses premiers regards graves et curieux.

Alors tout s'éclaira : comment après l'offense
J'avais pu dans ses yeux lire un entier pardon,
Hélas !... et mon départ étant un abandon,
Le remords m'a percé d'un nouveau coup de lance.

Puisque par un ciel sombre on sent mieux le rayon,
Ceux qui restent près d'elle et la savent blessée,
La consoleront-ils, ma douce délaissée,
En l'embrassant plus fort qu'aux jours d'illusion ?

Oh ! la tendresse éparse en l'air que l'on respire,
Déjà si bonne hier, nécessaire demain...
Mais sauront-ils parler et lui prendre la main
Et ramener vers eux un cœur qui se retire ?

LES HEURES DE PASSION

I

Fière, et discrètement armée
D'un sourire silencieux,
Votre image, ma bien-aimée,
Est sans cesse devant mes yeux.

Entre le monde hostile au rêve
Et le rêve éclos sous mon front,
Elle flotte, ondule et s'élève,
Et les jours la respecteront.

II

Mais pourquoi l'humide promesse
Fait-elle briller cet œil noir,
Si votre cher cœur ne se laisse
Toucher par aucun désespoir ?

Si vous n'êtes pas consolante,
Et si vous ne consentez pas
(Un soir de la saison troublante),
Pâle, à l'étreinte de mes bras ?

III

Si vous blâmez toutes mes fièvres,
Pourquoi ces rayons sous vos cils ?
Ces sourires au coin des lèvres,
A quel propos vous viennent-ils ?

Ne niez plus, chère offensée,
— Vos yeux noirs sont trop éclairés —
Vous souriez à la pensée
De l'amour que vous inspirez.

IV

Prenez-y garde, Béatrice,
Si vous tentez à votre tour,
Toute-puissante tentatrice,
Un cœur déjà vaincu d'amour.

Pouvez-vous mesurer l'audace
D'un amant aimé, sans effroi ?
Et que feriez-vous à ma place ?
Si vous l'osez, dites-le-moi.

V

Seriez-vous Pyrrha qui s'amuse
De faire mourir lentement ?
Chloé qui donne et qui refuse
A la flamme son aliment ?

Seriez-vous la main qui soulève
Un pan du voile défendu,
Le voile qu'au devant du rêve
Un Dieu sévère a suspendu ?

VI

Puisqu'il ne laisse de l'étoile
Parvenir qu'un faible rayon,
Lâchez, lâchez ce coin du voile
Soulevé par dérision.

Ou plutôt, nymphe que j'adore,
Forme dont mes yeux sont remplis,
Ah ! retenez ce voile encore,
Mais levez-en les derniers plis !

VII

Oh ! cède à mon désir farouche
Que je te brise entre mes bras...
Je sais aux lignes de ta bouche
De quel vin tu m'enivreras.

A tes yeux, à ta chevelure,
Je pressens les transports d'amour
Qu'en se déliant, ta ceinture
Laisserait éclater un jour !

VIII

Vénus dans le ciel nous éclaire !
Fuyons tous les deux éperdus
Loin du monde et de sa colère,
Là-bas, d'où l'on ne revient plus !

Très loin des villes, où nous sommes
Séparés par d'injustes lois,
Là-bas, n'importe où, loin des hommes,
Au-delà des mers, dans les bois !

IX

Mais quoi ! je rêve et je délire,
Tout cela, parce que votre œil
A laissé tomber un sourire
De pitié sur mon front en deuil ;

Et qu'étant généreuse et bonne,
Vous ne m'avez pas refusé
Le regard simple qui pardonne
D'avoir une fois trop osé.

X

O vous que j'aimai la dernière,
Qui seule avez gardé ma foi,
Restez au trône de lumière,
Et ne descendez pas vers moi.

Restez la calme inspiratrice
Qu'un poète glorifia :
Non moins chaste que Béatrice,
Plus tendre que Vittoria.

LES RENCONTRES

Vous aviez, sur le seuil, l'air d'une jeune abbesse
Grave, selon la Règle, et contrite à dessein,
Mais dont l'œil noir si vite ou se lève ou s'abaisse
Qu'il dénonce en éclairs les troubles d'un beau sein.

Un sourire glissa dans le coin de vos lèvres
Lorsque vos yeux errants rencontrèrent mes yeux...
Je venais, je passais, conduit là par les fièvres
D'un mal déjà mortel, encor délicieux.

Hélas ! vous souvient-il, ô chère puritaine !
De ce coup d'œil furtif en silence échangé ?
Comment s'y trahissaient une entente certaine
Et la complicité de l'amour partagé ?

Notre espérance, pâle et cachant sa blessure,
N'avait pas sous ses pieds renversé son flambeau
Et revoilé son front avec sa chevelure,
Comme un Génie en pleurs sculpté sur un tombeau.

Désormais, quand mes yeux, avides de lumière,
Cherchent dans vos beaux yeux réponse à mon tourment,
Ils n'y rencontrent plus, sous la lente paupière,
Que le terne rayon du découragement.

Car nous savons enfin ce qu'il fallait attendre
D'un monde où les meilleurs sont des indifférents,
Ce qu'obtient un amour si fidèle et si tendre,
Et qui demandait grâce en cris si déchirants !

LE DIADÈME

Aujourd'hui (jour sacré !) debout, en robe noire,
Vous m'avez apparu dans toute votre gloire,
Gloire de femme aimée et qui n'a pas failli.
Un songe visitait votre front recueilli.

Vous étiez immobile, et vos yeux cerclés d'ombre
Fixaient dans votre esprit quelque chose de sombre.
Ils avaient la lumière et le charme du soir.
L'épaisseur du chignon transparaisait en noir
Sous le pâle tissu dont la trame légère
Se parfume à l'odeur d'une tête si chère.
Les bandeaux ondulaient sur la tempe et le front.
Tels étaient vos cheveux, qui vous embelliront,
Demain et bien des jours, de leurs ondes de moire,
Et certes vous aviez sous leur couronne noire
Un front plus imposant et plus royal encor
Qu'une reine debout sous sa couronne d'or !
Et moi je devins triste ainsi que de coutume ;
Tout n'est-il pas amer au cœur pris d'amertume ?
O cheveux que mes doigts jamais ne dénoueront,
Diadème de deuil qui ceins son jeune front
(Car elle est jeune encore et dans l'âge où l'on aime),
J'ai pénétré ton sens, noble et fatal emblème,
Signe d'un lourd destin, symbole du fardeau
Dont jadis, la voyant petite en son berceau,
L'ange de la tristesse et du rêve sublime
Commença d'opprimer sa touchante victime !

A UN JEUNE HOMME.

De la voix, du regard de toute aimable femme
Si ton cœur, déjà faible, à peine se défend,
Qu'est-ce donc si ses yeux et sa forme et son âme
Te rendaient l'idéal que tu rêvas enfant ?

Si tu la rencontrais, la chère créature,
Crois-le, mieux vaut du moins qu'elle ne t'aime pas,
A moins que, par hasard conforme à la nature,
Le monde où nous vivons ne la pousse en tes bras.

Car la loi sociale est aveugle et tenace
Et tout emportement contre elle reste vain.
Elle accouple sans choix, sans honte, et désenlace
Les amants fiancés dans le monde divin.

Ah ! tu saurais alors ce que c'est que les larmes !
Devant la vanité du plus sublime effort,
Tu t'avouerais vaincu, comme un soldat sans armes
Qui se croise les bras en attendant la mort.

Tu connaîtrais l'horreur de tout lui laisser croire ;
Toi-même, il te faudrait feindre de la trahir,
Pour que, te bannissant de sa tendre mémoire,
Elle cesse d'aimer et n'ait plus à souffrir.

VI

SCABIEUSES

CHATIMENT

Desiderium peccatorum peribit.

Ma mère, je n'aurai ni l'épouse semblable
A la vigne appuyée au mur de la maison,
Ni les enfants rangés tout autour de la table
Tels que des oliviers dans leur jeune saison.

Béni par le Très-Haut, l'homme simple et robuste
S'accroît et s'enrichit, et ses greniers sont pleins.
Il est dit, non de tous, mais seulement du juste :
« Il mangera le fruit des travaux de ses mains ».

Et moi je rôderai sous les murs de la ville
Ainsi qu'un affamé trempé par l'eau du ciel ;
Les enfants railleront ma tête triste et vile,
Et je ne verrai pas la paix dans Israël.

INTROÏBO

A ma mère.

Malade et seul, n'ayant pour m'aider à souffrir
Ni les soins maternels ni l'espoir de guérir,
Blessé d'un chaste amour, et contraint de me taire
Comme si je brûlais d'une ardeur adultère,
Incapable de vivre, hélas ! de plus en plus,
J'attends venir les jours et les maux dévolus.
Je ne chercherai pas un secours à mes peines
Dans le fragile appui des amitiés humaines ;
Mais, voyant resplendir, au travers de mes pleurs,
Le Signe qui console en de pires douleurs,
J'entrerai dans l'église où va ma bien-aimée
Répandre aux pieds du Christ son âme parfumée.
Christ ! quand verrai-je aussi votre ciel entr'ouvert ?
Si j'ai beaucoup péché, mon Dieu, j'ai tant souffert !
Le désir de la chair et l'orgueil de la vie
Commandaient durement à mon âme asservie.
Mais le jour et la nuit j'ai crié devant vous ;
J'ai détesté ma faute et j'ai béni vos coups.

Si vous ne voulez pas qu'à la fin je succombe,
O Seigneur ! prêtez-moi des ailes de colombe,
Que je vole aussitôt vers le céleste abri
Loin de ce monde amer où mon cœur s'est flétri !
Tour à tour je redoute et veux la pénitence ;
La Grâce à mon désir peut donner la constance.
Je ne suis plus l'enfant qui n'avait rien aimé,
Par l'esprit de révolte en secret animé,
En secret réjoui du blasphème et du doute,
Aveugle à la clarté qui lui montrait la route !
Me voici tel qu'enfin j'ose franchir le seuil :
Moins croyant, mais plus tendre, et sauvé de l'orgueil,
Humble dans mon espoir, résigné dans ma plainte,
Et faisant par amour ce que j'ai fait par crainte.
Oui, vous êtes vraiment, Seigneur ! un Dieu caché ;
C'est pourquoi si longtemps je vous aurai cherché,
Pourquoi j'aurai languï, dans mes nuits incertaines,
Après vous, comme un cerf après l'eau des fontaines !
Mais je vous ai trouvé, car je me suis quitté.
J'appuierai sur mon front la pointe de l'épine
Qui fit saigner, Jésus ! votre tête divine ;
Et comme à toute chair atteinte de langueur
Le mystique aliment donne seul la vigueur,
Un matin, à côté de ma mère en prière,
J'irai m'agenouiller sur la marche de pierre,
Et j'irai soutenir de mes deux mains encor
La nappe de lin blanc sur le balustre d'or.

HYMNE BIBLIQUE

A Ch. Fl. Lorient.

La droite en votre sein, retiré dans la tente
Que forme autour de vous l'eau des nuages noirs,
Vous vous taisez, Seigneur ! votre gloire éclatante
Ne fendra-t-elle plus les sacrés réservoirs ?

Vos ennemis, portant l'orgueil sur leurs visages,
Ne cachent même plus leur fond d'iniquité ;
Jamais vos serviteurs n'ont subi plus d'outrages ;
Comme eux tous, devant vous je suis persécuté.

Voyez mon cœur pareil à la cire fondue !
Secourez-moi, Seigneur ! dressez-vous dans vos cieux,
Vous qui pouvez, lâchant la grêle suspendue,
Faire à votre justice un chemin spacieux !

Les méchants, sur leurs seuils, ont médité ma perte ;
Je les ai vus : ma chair en a sué d'effroi,
Et j'attendis en vain, devant ma porte ouverte,
Qu'un juste les quittât pour pleurer avec moi.

Plus nombreux que les poils sur une tête jeune,
Tous, avec des chansons joyeuses et des cris,
Sont venus, et m'ont fait, en raillant mon long jeûne,
Payer l'huile et le blé que je n'avais pas pris.

Quand vous aurez jugé de ma pleine innocence
Selon la pureté, Seigneur, de mes deux mains,
Levez-vous contre ceux qui, depuis ma naissance,
En riant m'ont jeté les pierres des chemins.

Car c'est un jeu pour vous de tout réduire en poudre
Et d'ébranler les dents et de rompre les os,
Vous qui brisiez jadis, aux éclats de la foudre,
Les têtes des dragons sous les profondes eaux !

DÉFAILLANCE

Mes os sont ébranlés et ma chair est meurtrie.
Ce que j'aimais, semblable à la source tarie,

Dans l'urne où je buvais jadis éperdument
Ne me versera plus aucun enchantement,
Et mon cœur, qu'un désir implacable torture,
N'a trouvé de repos en nulle créature.
Seigneur ! ce châtimeut sans doute est mérité :
J'allais faisant le mal, quand votre œil irrité
M'a vu qui me cachais parmi la multitude...
Mais reste-t-il, après une épreuve si rude,
La force de souffrir à ce corps languissant,
Et n'ai-je pas, mon Dieu, résisté jusqu'au sang ?

LA DERNIÈRE OEUVRE

Quand l'homme qui longtemps a vécu comme un lâche
S'acquitte avec grandeur de sa dernière tâche,
Il contraint au respect ceux qui raillaient sa foi.
Chrétien indigne, il n'est que temps ; prépare-toi !
Car les sages du siècle, avec leur ironie,
Ne t'éviteront pas la mort et l'agonie ;
Ils ne t'aideront pas dans cet âpre labeur,
Et tu sueras sans eux ta suprême sueur.

Libres, ils marcheront sur la terre dorée,
Quand toi tu sentiras, noire et sourde marée,
Monter et te couvrir l'universel oubli.
Est-il, dans tous tes jours, un devoir accompli
Qui puisse alors, penché sur ton obscur martyre,
Lui verser la clarté d'un triste et beau sourire ?
Dans la prévision de ce passage amer,
Vois donc la vanité des plaisirs de la chair ;
Abandonne en chemin la vierge poursuivie,
Et, mauvais travailleur pendant toute ta vie,
Rachète le passé par ce viril effort
D'être bon ouvrier à l'œuvre de ta mort.

LASSITUDE

A. A. Lacaussade.

Je quitte ces vergers où j'ai passé ma vie.

NOËL FRANCE.

A mi côte, lassé de la pente gravie,
Atteint par le regret et quitté par l'espoir,
C'est à travers des pleurs que j'aperçois la vie
Et tout, dans mon cerveau, se peint sur un fond noir .

Sur ce fond, toute chose en s'éclairant me montre
L'antique vanité de l'œuvre et de l'effort.
Tel Siddharta, frappé par la triple rencontre :
Je médite le mal, la vieillesse et la mort.

Ce n'est pas que je sois surpris par la souffrance,
Moi qui l'eus pour compagne au jour que je suis né ;
Mais le laurier futur, le myrte en espérance
Jadis me faisaient croire à mon front couronné.

Je sais bien aujourd'hui que pour ce front d'esclave
Ni myrte ni laurier ne sont prêts à fleurir,
Et qu'un amour stérile ainsi qu'un flot de lave
A desséché ce cœur, qu'il aurait dû nourrir.

Adieu donc, mes amis, mes travaux, ma jeunesse,
Lieux pénibles et doux, témoins des jours sacrés,
Quand j'osai, sur la foi d'une vaine promesse,
Po usser mon rêve au seuil des horizons dorés!

Rien ne m'attire plus du côté de l'aurore.
Nature ! à d'autres yeux verse l'illusion...
Les miens, tournés à l'ouest qu'un dernier feu colore,
Pour la mort et la nuit n'ont plus d'aversion.

REMORDS

A Amédée Pigeon.

Puisque mes jours heureux sont les jours où je pleure,
Je me dis que peut-être il vaut mieux que je meure.
L'art d'abord, et l'amour, dans leur plus faible espoir,
M'embellirent l'ennui de vivre jusqu'au soir.
O Muse ! tout est vain : j'ai fondé sur le sable.
Mon cœur souffre aujourd'hui d'un mal inguérissable,
Et, pour l'affliction de ceux qui m'ont aimé,
Ayant saigné longtemps, il s'est envenimé.
Contre les passions me voici sans défense,
Coupable, car ma mère éclaira mon enfance ;
Et c'est moi qui me suis à plaisir égaré,
C'est moi seul qui plus tard, aveugle ! ai préféré
A la stable vertu la volupté fragile
Et le lit de Cassandre à la lance d'Achille.

LA FIN DU JOUR

A Henri Cazalis.

Le feuillage s'empourpre aux pentes des ravines
Dans les arbres touffus balancés au grand air ;
Le soleil rouvre encor ses blessures divines
Et plonge, ensanglanté, dans les eaux de la mer.

L'illusion de l'œuvre et l'espoir du salaire
Cessent de tourmenter les bras et les cerveaux,
Et le poète sent, dans l'ombre tutélaire,
Frémir languissamment l'essaim des vers nouveaux.

Ses Douleurs d'autrefois, avec de beaux sourires,
Pour réchauffer ses mains les prennent dans les leurs :
Mais sombres, les yeux secs, sans palmes et sans lyres,
Défilent devant lui ses futures Douleurs.

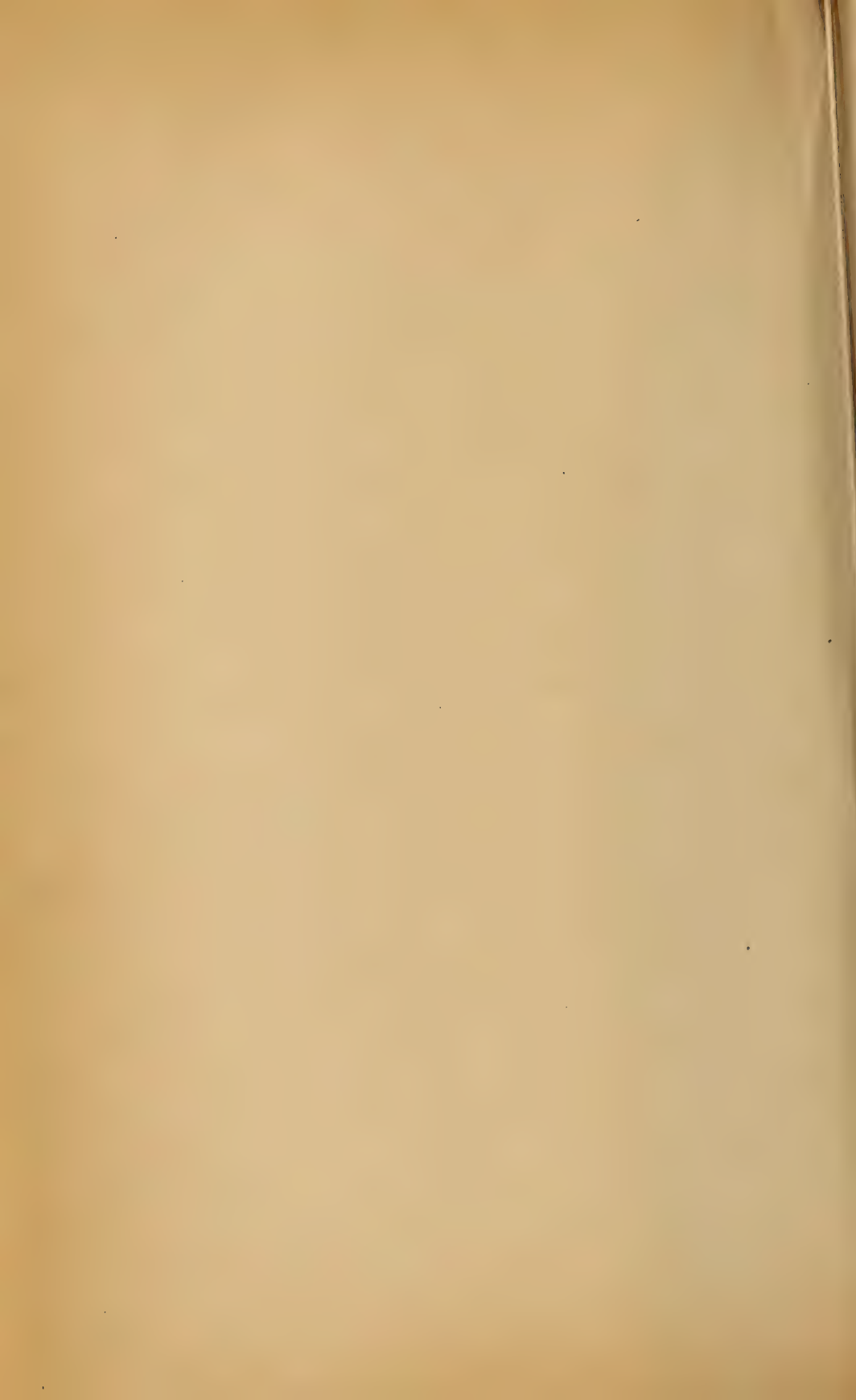
LA PREMIÈRE AGONIE

A Ernest Courbet.

Comme un soldat blessé, dans l'ambulance obscure,
A choisi le moment où l'infirmier s'endort,
Et d'une main tremblante arrache avec effort
Le linge ensanglanté qui couvre sa blessure
Et qui d'une heure à peine eût retardé sa mort :

Quand d'habiles douleurs ont exercé leurs glaives
Sur un cœur déjà prompt de lui-même à s'ouvrir,
Vient un jour où, perdant tout espoir de guérir,
Ce cœur s'arrache aussi le dernier de ses rêves,
S'abandonne à son mal, et consent à mourir.

C'est alors qu'on subit la première agonie,
La plus longue ; la Mort, qui nous suit pas à pas,
Nous attire, et sur nous referme un de ses bras.
Quelques jours de torpeur, quelques nuits d'insomnie :
Ce que j'étais n'est plus et ne revivra pas.



VII

AUVERGNE

ROYAT

A. A. Moinier et V. Lenoir

I

J'ai vu l'Auvergne à l'heure où l'étoile dernière
N'est déjà plus à l'ouest qu'un point d'or incertain,
Et de leurs cônes bleus et bordés de lumière
J'ai vu les monts couper le ciel blanc du matin.

Je les ai vus bientôt, d'une arête plus dure,
S'aligner, s'étagier en double et triple rang :
Tous, depuis Pariou, cratère de verdure,
Jusqu'au Puy-de-la-Vache au lisse et rouge flanc ;

Les vignes de Châteix, les pins de Gravenoire,
Randanne, où le bouleau se mêle au noisetier,
Et les deux roches sœurs, Tuillière et Sanadoire,
D'où tombe et se déroule un tapis forestier ;

L'âpre route, mêlant les sorbiers aux bruyères,
Tournante, ménageant la surprise aux détours,
Les grands ravins, comblés d'arbres morts et de pierres
Sous lesquels les torrents prolongent des bruits sourds ;

Les sapins étendant sur les noirs précipices
Leurs rameaux, invaincus des ouragans anciens ;
Les pentes de gazon, d'où les rouges génisses
Descendaient vers les lacs aux aboiements des chiens ;

Sancy, le plus haut pic de la France natale,
Qui d'une sombre dent déchire un ciel d'hiver,
Et, roulant sous les grès son avalanche pâle,
La neige, en thermidor, dans les Gorges d'Enfer.

J'ai, sur les flancs des monts, marché parmi les cendres !
Mais rien ne m'a valu mon doux Royat fleuri,
Ses jardins, ses villas peintes de couleurs tendres,
Feuillages frais, toits clairs sous lesquels j'ai souri.

Là j'ai trouvé des cœurs m'invitant à sourire,
Et comme il ne fallait que la Muse y manquât,
Des esprits fraternels aimant ce que j'admire,
D'un généreux essor et d'un tour délicat.

II

Là, par un jour d'azur, au fond d'une prairie,
Sur une étroite roche isolant mes douleurs
Et plein du souvenir d'une absente chérie,
J'ai goûté l'amertume et le bienfait des pleurs.

Dans ce pré qu'étoilaient des marguerites blanches
J'avais choisi ce roc pour son escarpement ;
D'en bas montait un arbre, et ses plus hautes branches
A mon front effleuré se jouaient par moment.

Et, j'avais sous les yeux un horizon immense,
La Limagne, l'Allier, la chaîne du Forez,
Et je ne sais pourquoi l'espace et le silence
Rendirent plus poignants mes éternels regrets.

Ah ! je cherchais au loin la maison et la rue
Qu'alors même voyaient des yeux indifférents,
Où jadis, blanche et noire, elle m'est apparue
Avec un long sourire et des yeux clairs et francs.

Je cherchais les objets, la paix qui l'environne,
Elle-même, sa voix, ses yeux, son front divin,
Ses cheveux sur lesquels j'ai posé la couronne
D'une chaste tendresse et d'un amour sans fin !...

Tel, sur ce roc lointain, j'ai pleuré toute une heure
Au bas d'un puy boisé dont j'ignore le nom,
Et de mon désespoir plus d'un soupir demeure
Dans plus d'un vert recoin du bien-aimé vallon.

Car ces lieux si bien vus et si doux au passage,
Je les voyais sans elle et n'en guérissais pas ;
Du moins je les peuplais de sa fidèle image,
Innombrable et diverse et précédant mes pas.

III

Voilà, voilà comment son souvenir habite
Dans ce vallon, fermé par d'éternels sommets,
Bien qu'il attende encor son heureuse visite
Dont peut-être le jour ne doit luire jamais.

Amis, quand vous irez, vers ces lieux solitaires,
Vous plaindre à la nature après les vains combats,
Sous les grands châtaigniers, au bord des sources claires,
Amis ! cherchez mon âme : elle est encor là-bas !

Reconnaissez mes pleurs dans les eaux des fontaines,
Sur le feuillage humide au lever d'un beau jour !
Dans le frémissement des brises incertaines
Recueillez mes soupirs, mes longs soupirs d'amour !

Et toi, salut encore, ô cher petit village
(Car mon cœur n'est pas fait aux coupables oublis)
Avec tes toits de brique au milieu du feuillage,
Ton église romane et ses mâchicoulis.

Salut, ô parc, aimé des lentes promeneuses !
Beau parc où, pour tromper l'ennui du jour pesant,
Sous le dais rafraîchi des feuilles lumineuses
Elles ouvraient un livre ou brodaient en causant.

Grilles aux lances d'or, vous, terrasses de pierre
Dont les balustres blancs découpent le ciel bleu,
O formes désormais vaines sous ma paupière
D'un monde où je passais, à qui j'ai dit adieu !

Royat, hospitalier au rêve du poète,
Toi qui reçus un jour l'aveu de sa douleur,
Comme le front d'Athènes est ceint de violette
Je veux ceindre ton front de la pervenche en fleur.

A MAURICE FAUCON

Maurice, quand j'ai vu, tout autour d'Escolore,
S'enfoncer les vallons, fuir les chemins couverts,
Et le sol granitique, aux chênes vieux et verts,
Me rendre le terroir de Bretagne et sa flore :

Je n'étais plus à l'âge où notre âme colore
 De ses propres rayons les ciels les plus divers ;
 Où le cœur, si des cœurs lui paraissent ouverts,
 Sans choix s'ouvre à son tour, ayant hâte d'éclorre.

Jours enfuis ! jours naïfs et promptement charmés !
 Mais des lieux entrevus, de leurs hôtes aimés,
 L'image, vite empreinte, aussi vite s'efface :

Tandis que, si l'on touche aux désertes saisons,
 On connaît mieux le prix, on garde mieux la trace
 Des belles amitiés et des beaux horizons.

PRINTEMPS D'AUVERGNE

A Pierre de Nolhac.

Sous les pêchers à fleur nouvellement éclore,
 Sous les prés embellis du plus tendre gazon,
 La plaine, de partout, s'étendait verte et rose
 Dans le cirque des puys calmes à l'horizon.

Nous avons, écoliers échappés de la ville,
 Au flanc raide d'un pic monté d'un pied joyeux,
 Un bâton à la main, dans la poche un Virgile,
 Et l'âme en harmonie avec le bleu des cieux.

Ces vers criés au vent, cette ivresse champêtre,
Cette heure de détente à nos communs travaux,
Je ne l'oublierai pas, tu l'oublieras peut-être
Au cours aventureux de tes printemps nouveaux.

Car la jeunesse en toi chante comme une flûte ;
Une espérance intacte habite ton front clair,
Tandis que sur mon front, sillonné par la lutte,
Les destins ont déjà brisé plus d'un éclair.

Me voici déclinant vers les saisons moroses,
Le génie et le cœur d'un même coup blessés,
Et, rare désormais, le sourire des choses
Trouve, à le retenir, mes yeux plus empressés.

La terre des grands monts, d'arbres roses fleurie,
Où l'on marche parmi des vestiges romains,
La terre dont j'ai fait ma nouvelle patrie
Fut clémente à celui qui lui tendait les mains :

Car elle me donna, l'antique et pure hôtesse,
Pour séduire à la fois mon cœur et ma raison,
Des amis, le travail, la paix dans la tristesse...
Tous bienfaits que je chante, en y mêlant ton nom.

REGRETS

A Pierre de Nolhac.

Ce soir, le livre attend grand ouvert sous la lampe.
A demain le travail ! je veux rêver, ce soir.
Je souffre : à flots pressés le sang me bat la tempe ;
Ma chambre est solitaire, au dehors il fait noir.

Toujours avec la nuit le souvenir s'exalte !
Et j'évoque le temps où, par un clair chemin,
Nous marchions au-dessous des orgues de basalte,
Foulant le sol arverne et le pavé romain.

Chamalières ! Villars ! lieux de tendre mémoire !
Justine de Liron dans votre ombre a passé.
Vallon qui fus témoin de sa touchante histoire,
De quel pieux regard nous t'avons embrassé !

Arbres de Beauséjour, et toi clocher d'Aubière,
Vignes que Montaudou fait mûrir à ses flancs,
Et toi, dans tes circuits, ô route familière
Où le vent court avec de longs tourbillons blancs !

Vous, Romagnat caché dans un pli de verdure,
Nohnent trahi de loin par le bruit des battoirs,
Vous, robustes noyers, vieux saules en bordure,
Et peupliers si fins sur le ciel vert des soirs !

Que de fois, prés en fleurs, rochers, sources, ravines,
Volcans où dans la cendre ont germé des lilas,
L'esprit tout embaumé de vos odeurs divines,
Vers vous, muets amis, j'ai ramené mes pas !

Non ! ce n'est pas en vain, terre consolatrice,
Qu'en ton mâle repos tu m'auras accueilli ;
Si l'abandon succède au vulgaire caprice,
Le véritable amour ne connaît pas l'oubli.

Que d'autres, la plupart, dans leur ingratitude
Ne songeant plus qu'à peine aux ciels qui leur ont lui,
Aux chemins dont leurs pieds avaient pris l'habitude,
Vers l'horizon nouveau se tournent sans ennui :

Tant qu'à travers les jours je resterai moi-même,
Tant qu'un souffle de vie animera ce corps,
Mon cœur, tout plein des noms et des choses que j'aime,
Avare du passé, gardera ses trésors.

JOZE

A Edouard Goutay.

I

Ah ! puissé-je revoir le bel enclos de Joze
Qui monte en pente douce et rejoint l'horizon,
L'allée au banc de pierre, et devant la maison
Cet arbuste inconnu dont la fleur est si rose !

Puissé-je, descendant par les mêmes chemins,
Revoir la plaine en friche et l'herbe aromatique
Où jaillissent, du fond d'une cuve rustique,
Ces eaux qui plaisaient tant à nos aïeux romains !

Ecoutez ! j'aime ici le coin des vieilles Gaules
Que l'homme de nos jours n'a pas encore gâté ;
J'aime ici les chardons croissant en liberté
Et l'Allier déroulant sa ceinture de saules.

II

Puissé-je, après dix mois d'ennuis parisiens,
Me retrouver assis dans cette vaste salle
Où j'admirais hier la poutre transversale,
La haute cheminée et les meubles anciens ;

Où je suivais de l'œil sur la tapisserie
Les chasseurs tout poudrés et tout galonnés d'or,
L'un frappant de l'épieu, l'autre sonnait du cor,
Et les chiens éventrés dans la rouge tuerie.

Ce salon, c'est l'asile où ne parvient nul bruit,
Cependant qu'au dehors les fenêtres ouvertes
Laissent voir, mariant là-bas leurs teintes vertes,
La luzerne et la vigne et les arbres à fruit.

AUVERGNE

A ma sœur.

Auvergne ! j'ai chanté dans des hymnes d'amour
Ta plaine et ta montagne,
Moi fils d'un autre ciel, moi qui reçus le jour
Dans un port de Bretagne.

Et ni le port lointain, la lointaine maison
Où grandit mon enfance,
Ni le golfe natal et son grave horizon
Ne m'en ont fait défense.

Le bois qui m'accueillait dans sa verte épaisseur
Et la sauvage grève,
Où petit je marchais à côté de ma sœur,
L'œil déjà plein de rêve,

Les granits couronnés par l'ajonc et le thym,
Les sables de la dune,
Tous ces inspireurs de mon jeune destin,
N'ont pas eu de rancune.

Ils savent que mon cœur n'est jamais oublieux
Malgré les apparences,
Et qu'il garde le culte immuable des lieux
Qui virent ses souffrances.

Mieux encore que nous, ils savent que la mer
Est sœur de la montagne,
Et que l'on peut unir dans un même amour fier
L'Auvergne et la Bretagne.

VIII

RETOUR VERS L'ANTIQUE

A ANATOLE FRANCE

Il n'y a que les travaux de la muse
antique qui ne changent point.

CHATEAUBRIAND.

A l'âge bienheureux qui souffre et qui s'étonne
Près de toi j'ai marché dans la ronce et les fleurs,
Et les fruits que je cueille en mon précoce automne
Te doivent une part de leurs belles couleurs.

Ton souvenir se mêle aux heures consolantes
Qui m'ont par le travail rendu la liberté,
Quand du rayonnement des visions brûlantes
Sous le platane ancien je me suis abrité.

Je fuyais, je cherchais la solitude et l'ombre...
Qui donc, m'offrant un but digne de mes efforts,
M'enseigna le chemin qui déplaît au grand nombre,
Me dit : Quitte le siècle et vis avec les morts ?

O poète ! c'est toi ; c'est ta mémoire agile
Qui, se jouant aux vers relus et médités,
D'abord me fit connaître Euripide et Virgile
Et m'ouvrit le trésor des deux antiquités.

C'est toi qui me menas vers le docte Racine
Formé, dès son enfance, à la langue des dieux.
Je marchais altéré... la source était voisine...
A peine un clair rideau la voilait à mes yeux.

Mais il fallut ta main pour m'écarter les branches,
Et, prolongeant sous bois un facile sentier,
Pour me faire entrevoir le chœur des formes blanches
Amours du vieux Ronsard et du jeune Chénier !

Ah ! qui ne s'est nourri du miel pur de l'Hellade,
Qui n'a sucé la Louve aux mamelles d'airain,
Ne saurait, fils chétif de ce siècle malade,
Bâtir un monument durable et souverain !

Celui qui n'ouvre pas Horace et La Fontaine,
Celui qui des vieux noms s'éloigne avec mépris,
Laissons-le s'enivrer à sa coupe hautaine...
L'avenir à chacun paiera son juste prix.

Les siècles rediront que d'Athènes et de Rome
Au stérile occident l'art fécond est venu,
Et ceux qu'autour de nous la voix du jour renomme
Périront dès demain pour l'avoir méconnu.

Dans la route banale où leur foule s'engage,
Ils trouvent la fortune et l'applaudissement :
Mais la noble pensée et le noble langage
Par eux ne seront pas foulés impunément.

Et nous, nous vieillirons couronnés d'espérance.
Le temps respectera nos sévères écrits,
Si l'ombre de Sophocle et celle de Térence
En de purs entretiens ont orné nos esprits.

Car nulle fleur n'a fait pâlir tes violettes,
Ville de Périclès ! et ce n'est pas en vain
Que par la bouche d'or du plus doux des poètes
Le dieu promet à Rome un empire sans fin.

L'ÉRINYS D'UNE MÈRE

A Félix Jobbé Duval.

« Tu veux partir, ma fille ? et suivre malgré moi
Cet étranger rusé, sans pudeur et sans foi ?
Pars, fille impie ; et vous, ô terribles Déesses !
Nocturnes, aux cheveux de serpents, vengeresses,

Suivez-la sur la nef de l'époux triomphant,
Furieuses et plus rapides que le vent ! »

O cité de Cadmos ! Thèbes, chère patrie !
Je ne repose pas sous une herbe fleurie
Dans l'urne où sont les os consumés des aïeux.
Malheureuse ! je vins mourir en d'autres lieux.
Au bord Ausonien, près de la mer salée,
Un tertre aride pèse à ma cendre exilée.
L'Érinys d'une mère a causé ce malheur.
Mon front se couronnait de marjolaine en fleur ;
Aux bruits harmonieux du sistre et du crotale
S'avançaient les flambeaux de Héré conjugale ;
Et le brodequin jaune enfermait mon pied blanc,
Une ceinture d'or pressait mon jeune flanc ;
L'époux impatient, que la flûte convie,
Méditait dans son cœur Cypris, source de vie...
Mais, oh ! cessez vos chants, quels sont ces cris affreux ?
Les convives muets se regardent entre eux.
Je pâlis, je frissonne... il faut bien que je meure !
Car autour de la blanche et joyeuse demeure
La sanglante Érinys avait crié trois fois.
Érinys d'une mère ! inexorables lois !
Je meurs... vers le bûcher, vierge encore, entraînée...
Le voilà prêt, plus tôt que le lit d'hyménée !
Érinys d'une mère ! inévitables maux !
Que la terre Barbare est pesante à mes os !

Hélas ! très misérable ! en partant j'osai croire
 Qu'Aidès serait clément, du fond de la Nuit noire,
 Lui qui, des prés en fleurs sur l'orageuse mer,
 A ravi Perséphone aux bras de Déméter !

LE SONGE DU PÊCHEUR

A Jules Breton,
 peintre et poète.

Tu mentirais, disant que les nuits sont plus brèves
 En été, lorsque Zeus a prolongé les jours.
 Sélana n'était point au milieu de son cours ;
 Déjà dans mon esprit j'avais fait mille rêves.

Fatigué par la mer, j'avais dû me coucher
 Après avoir soupé de quelques coquillages ;
 Je m'endormis très tard sous mon toit de feuillages.
 Or je me vis, en rêve, assis sur un rocher.

Et je tenais ma ligne en agitant l'amorce
 (Les chiens rêvent de pain, je rêve de poisson),
 Quand un poisson très gros mordit à l'hameçon
 Et ploya le roseau par son poids et sa force.

C'était un poisson d'or, que ma ligne apporta.
J'eus peur, devant ma proie éclatante et dorée,
Que ce ne fût peut-être une bête sacrée,
Quelqu'un de tes bijoux, ô glauque Amphitrita !

Pourtant, non sans avoir agrandi la blessure,
Je le dépose à terre, et je me vois encor,
Tremblant qu'il ne détache une parcelle d'or,
Enlever l'hameçon avec ma main peu sûre.

Et bientôt, ébloui, je jure un grand serment
D'aller, abandonnant mon vieux lit d'algue sèche,
Ma barque et ses supports, mes instruments de pêche,
Vers la cité peuplée, y vivre heureusement.

Voici que je m'éveille au bruit de la marée
Et je tends mon esprit pour deviner les dieux,
Mon cœur ayant gardé du songe merveilleux
L'involontaire effroi de la chose jurée.

Si ton rêve, pêcheur, t'a promis un trésor,
Laisse de ton serment la vaine inquiétude ;
Pense aux poissons de chair vivant dans la mer rude,
Car tu mourrais de faim avec tes songes d'or !

ATHÈNES

A Sully Prudhomme.

Un jour, le grand Archer, dans sa course sacrée,
Lançait des flèches d'or sur la mer du Pirée.
Le vent, chargé de sel, qui soufflait du lointain,
S'embaumait des odeurs de fenouil et de thym ;
L'abeille au bruit des flots unissait son murmure,
Et la vigne couvrait les coteaux de verdure,
Et partout l'olivier, sous les fruits incliné,
Multipliait les dons de Pallas Athéné.

Sur les gradins creusés au flanc de la montagne,
D'où l'œil embrasse au loin la mer et la campagne,
Le peuple s'est assis ; et du tréteau de bois
L'acteur se fait entendre à tous, enflant la voix.

Il marche ; le cothurne et la haute coiffure
Lui donnent, comme il sied, l'héroïque stature,
Et le masque doublé de lames de métal,
Rigide, offre les traits d'un visage fatal.

Et voici l'Orient et la terre de Suse ;
Et la reine qui tremble et pourtant se refuse
A croire dans son cœur au présage nouveau,
Et le roi Dareios sortant de son tombeau,
Et Xerxès, le front bas et la face livide,
Aux Vieillards consternés montrant son carquois vide.

Or, usé par les ans moins que par les travaux,
Eschyle, plusieurs fois vainqueur de ses rivaux
Et qu'un groupe pieux d'élèves environne,
Satisfait de son œuvre, attend une couronne.

Son crâne est lisse et nu comme un quartier de roc,
Son front a l'air d'un champ retourné par le soc,
Et sa barbe, semblable à l'écume marine,
Roule des flots d'argent sur sa mâle poitrine.
Salut, ô dur soldat, blessé de Marathon !
Quand le Mède fuyait, harponné comme un thon,
Des eaux de Salamine au vieux port de Phalère,
Et qu'enivrés du vin aigri de la colère
Les pêcheurs de l'Attique entonnaient le Péan,
Ta lance, de son poids, a rompu l'arc persan ;
Tu n'étais pas en vain frère de Cynégire,
Celui qui par la poupe arrêtait un navire
Et qui, sous le tranchant meurtrier de l'airain,
Plutôt que de lâcher, y laissait une main.

Voilà l'homme au passé religieux et rude
Qui, sans crainte, devant l'heureuse multitude,
Par la voix des acteurs disait en âpres vers
Némésis équitable aux yeux toujours ouverts,
Les Dieux jaloux domptant l'orgueil du roi Barbare,
Comment notre destin dans l'ombre se prépare
Et qu'il rampe vers nous sûr et silencieux,
Et qu'un peuple fait bien, aux jours victorieux,
De ne point éveiller par un excès d'ivresse
Le Cronide qui tient la foudre vengeresse
Et qui darde vers nous, sous ces sourcils puissants,
Le coup d'œil soupçonneux des monarques récents.

O foule magnanime ! ô poète sincère !
Honneur à celui-ci qui, sans peur de déplaire,
Fait entendre, agréable ou non, la vérité !
Honneur à qui l'écoute et n'est point irrité !
D'autres, précipitant le jour expiatoire,
D'une insolente joie ont gâté leur victoire ;
Mais, ô trésor d'Hellas, ô peuple Athénien,
Pour les siècles surpris quel exemple est le tien !
O chef-d'œuvre des dieux, ô merveille du monde !
Quel autre égalera ta sagesse féconde ?
Quand l'astre rougissant plongeait sous l'horizon,
Chacun avec lenteur regagnait sa maison :
Marins accoutumés dès leur enfance dure
Aux tempêtes d'automne, au lever de l'Arcture,

Ayant pour ce jour-là tendu sur les galets
Les bords, frangés de plomb, de leurs pesants filets,
Laboureurs de la plaine et marchands de la ville
Heureux d'une existence étroite mais tranquille,
Et les vieillards pareils au cavalier Nestor
Fils de ceux qui portaient une cigale d'or,
Les vierges aux yeux clairs pour qui les jeunes hommes
Tressent le doux safran, cueillent les douces pommes,
Et, nés pour inspirer la lyre et le ciseau,
Les éphèbes au front couronné de roseau,
Déjà le tendre honneur de l'antique palestre
Et chers à Poseidôn, dieu de la lutte équestre,
Et les mères menant leurs enfants par la main,
Et partout des lauriers, des fleurs sur le chemin...
O triomphe du Beau ! les vainqueurs de l'Asie
S'enivraient tout un jour d'austère poésie,
Et tout un jour, marchant dans un rêve pieux,
Se gardaient d'offenser les Muses et les Dieux.

A EMMANUEL DES ESSARTS

I

Le poète, en sa vie austère,
Marque d'un caillou blanc les jours
Où son âme se désaltère
Au fleuve d'or des beaux discours ;

Au fleuve d'or du pur langage,
Dont Térence pour ses écrits
Détourne une veine au passage,
Et dont César se montre épris.

II

Hier, ta main, ô jeune maître !
Versa le breuvage vermeil,
Et je me suis senti renaître
Comme une plante au grand soleil.

C'est toi qui nous donnes l'ivresse
D'un ciel héroïque et doré...
Salut, fils heureux de la Grèce,
O frère du poète André !

III

Puisque Charites et Camènes
Jadis ont baisé tes cheveux,
Nous te suivrons où tu nous mènes :
Vers l'idéal, si tu le veux !

Vers la cime éclatante où siège
L'Aveugle aux chants divins, ayant
Dans sa chevelure de neige
Le laurier toujours verdoyant.

IV

Oh ! n'est-ce pas, demain encore,
Demain comme tu fis hier,
Tu nous guideras vers l'aurore,
Souriant, et d'un geste fier ?

Et pour régénérer notre âme
En proie aux jours fastidieux,
Tu nous verseras de la flamme
Dans ta coupe, digne des Dieux.

MILANION

A Paul Frédéric Girard.

Milanion, blessé par le centaure Hylée,
Sous le brûlant soleil, sous la froide gelée
Alla vivre au désert parmi les animaux ;
Mais tant de patience à subir tant de maux
Auxquels Vénus contraire en sa haine préside,
Rompit la cruauté de la dure Iaside.
O malgré cet exil heureux Milanion,
Malgré l'affreuse mort sous la dent du lion,
Malgré l'ancienne épreuve et l'angoisse future !...
Quand, de ses belles mains déliant sa ceinture,
L'épouse aux pieds légers t'abandonna son corps,
Le destin d'un mortel dut te paraître alors
Si beau, que dans ton cœur et ta chair assouvie
Tu ne regrettas rien de ta pénible vie !

HÉCUBE

A Robert de Bonnières.

*. . . o modo regia conjunx.**Regia dicta parens, Asiae florentis imago !*

OVIDE.

Le roi Laertiade à l'esprit lent et grave
 Osa presque, dit-on, dédaigner comme esclave
 Celle que la Phrygie honorait autrefois
 La saluant épouse et nourrice de rois,
 Hécube, longtemps belle, et qui, sous un Dieu rude,
 Vit le jour de la honte et de la servitude ;
 Image encor, malgré les ans et le malheur,
 Du règne Priamide et de l'Asie en fleur !
 Ainsi le dur guerrier, dont l'aigrette mouvante
 Sur les chefs Danaens secouait l'épouvante,
 Le tueur de Patrocle et de Protésilas,
 Le rempart d'Ilion, la dérouté d'Hellas,
 Hector, qu'Achille seul put dompter sur la terre,
 Mort, ne trouva qu'à peine un maître pour sa mère.

IX

POÈMES ROMAINS



ROME

A mon cher maître, Eugène Benoist.

Rome entière, la Rome immense que tu vois
Jusques à l'horizon multiplier ses toits,
Ne fut qu'herbe et colline avant le fils d'Anchise,
Etranger ! Ton silence atteste ta surprise,
O mon hôte ! regarde, écoute, admire encor.
Ce mont, ce Palatin couvert de marbre et d'or,
Jadis a vu, parmi les broussailles, s'étendre
Le troupeau fugitif des génisses d'Evandre.
Apprends-le : c'est ici qu'il vivait, le vieillard.
Dans sa cabane étroite et construite sans art
C'est ici qu'il reçut un jour le grand Hercule ;
Ici qu'il vit venir les pénates d'Iule
Et les navires peints qui nageaient sur les eaux ;
Qu'éveillé par le chant matinal des oiseaux

Il quittait sans retard sa couche solitaire
S'enveloppait le corps d'une peau de panthère,
Et chaussant la sandale aux nœuds tyrrhéniens
Partait au petit jour, suivi de ses deux chiens.
O souvenir ! ô mœurs ! simplicité passée !

Il se tut, un moment trop plein de sa pensée.
Et puis je l'entendis nommer avec fierté
Les haches de Brutus, la belle liberté,
Les menaces du Cimbre et celles du Numide.
Mais à mon tour, le front pâlisant, l'œil humide :

« Humble commencement du peuple roi des rois,
M'écriai-je, qui mit la raison dans ses lois
Et posa sur nous tous sa main réparatrice !
Louve de Mars, ô toi la meilleure nourrice,
Quelle ville, quels murs ont grandi par ton lait !
Rome ! à quel avenir le destin t'appelait !
Mère des Curius et des mâles Camilles,
Qu'il fut rude, le tronc de tes nobles familles !
Rome, admise aujourd'hui dans les cieux étoilés,
O déesse ! jadis, quand des pâtres hâlés,
Cœurs rustiques, venaient, au bord d'une prairie,
Debout près de leurs bœufs, composer ta curie ;
Quand de tes seuls voisins ton glaive était connu,
Quand Jupiter tonnait du haut d'un rocher nu,
Comment croire qu'un jour la guerre aux justes causes
Mènerait tes enfants à l'empire des choses ?

Que de fois et combien nous nommerons heureux
Ceux qui par la vertu de leur sang généreux
Sur ton sol fortuné méritèrent de naître !
Heureux qui peut du moins te voir et te connaître !
Par tes temples, ô Rome ! on est plus près du ciel ;
On respire les dieux dans ton air immortel.
Ah ! puisque si longtemps, aux rayons de ta gloire,
Recula vers le nord la nue épaisse et noire,
Lève à notre horizon, où l'orage est encor,
Ta couronne de tours et ton bouclier d'or
Afin que l'univers se rendorme tranquille ;
Et fière de ton œuvre impérissable, ô ville
De Vénus Énéade et d'Apollon naval,
Presse tes cheveux blancs du laurier triomphal ! »

SEPTIMIA

A Armand Silvestre.

I

Alors que le soleil entre au Lion d'Hercule,
Je cherchais quelque ombrage et la fraîcheur des eaux,
Quand j'aperçus de loin le pied sûr de la mule
Qui hâtait ta litière au milieu des roseaux.

Je m'approchai : pardonne au sang de ma jeunesse !
Et, me dissimulant parmi les troncs des pins,
Je te vis t'élancer (mortelle ou bien déesse ?)
Dans le fleuve docile au double jeu des mains.

Tel sur le front cornu de la vierge Inachide
Argus fixait un œil surpris et soupçonneux,
Tel je suivais ton corps sous le voile liquide,
Sous le voile trop clair pour égarer mes vœux...

Ce frêle et souple corps, brune patricienne,
Me brûla du désir des baisers clandestins :
J'aime le vaciet noir mieux que le blanc troëne,
Mieux qu'un chêne des bois l'arbuste des jardins.

Plus tard tu m'apparus dans l'air doux de Baïes ;
Les jeunes chevaliers s'empressaient sur tes pas...
O serments parjurés ! divinités trahies !
Mes anciennes amours cédèrent sans combats.

Car je ne voyais plus que la sombre étincelle
Qui lutte sous tes cils avec un froid rayon ;
J'oubliais Marcia, la pauvre enfant fidèle,
La fille, au simple cœur, du vieux centurion.

II

Pour tes cheveux, l'Oronte avait donné sa myrrhe
Et l'Inde, pour tes bras, avait donné son or.
Riche, belle, au milieu d'une cour qui t'admire,
Qu'avais-tu de possible à désirer encor ?

Et pourquoi ces frissons sur ta gorge si tendre,
Septimia ? pourquoi la subite pâleur
Qu'aux jours les moins troublés je voyais se répandre
De ta tempe bleuâtre à tes lèvres en fleur ?

Ton époux, qui lassa l'active Renommée
Et sur l'Alpe neigeuse alla porter nos lois,
Dans l'unique souci de la patrie armée
Vivait, indifférent aux flambeaux d'autrefois.

Non ce n'était pas lui, ni l'honneur militaire,
Qui flottait lentement dans l'ombre de tes yeux...
Un autre, n'est-ce pas ? plus jeune et moins austère,
Un autre, absent peut-être, avait changé tes dieux.

Quel nom furtif errait sur tes lèvres muettes ?
Quelle image d'enfant roulais-tu sous ton front ?
Dis, est-ce Lycidas, que chantent les poètes,
Et pour lequel, demain, les vierges tiédiront ?

Serait-ce Téléphus aux bras blancs, au cou rose,
Lui qui blesse l'amour par des jeux trop ardents
Lorsque, pris de Bacchus dans la nuit déjà close,
Aux lèvres de Lydie il imprime ses dents ?

Ah ! quel qu'il soit, sort-il d'une race divine
Pour rire de tes pleurs et dédaigner ton lit ?
Sans doute un cœur de fer habite en sa poitrine :
Mais, le fer le plus dur, la flamme l'amollit.

L'âge n'a pas encore flétri ta gorge pure,
L'écorce de la noix ne teint pas tes cheveux ;
Vas, invoque Vénus, invoque aussi Mercure,
Et ces divinités souriront à tes vœux.

L'enfant sera dompté dans sa moelle et son âme ;
Tu le verras venir, soumis et caressant,
Et tu sauras alors, heureuse jeune femme,
Ce que peuvent les bras d'un bel adolescent.

III

Pour moi, je m'enfuirai dans l'ombre la plus noire,
Au plus profond des bois, sur les rochers déserts.
Je suis pauvre et timide, et j'ai vécu sans gloire :
Varius ni Cinna ne connaissent mes vers.

Je n'ose plus rêver que la muse romaine,
Veuille ceindre mon front du laurier désiré...
Mais je pardonne aux dieux mon ambition vaine :
L'amour perce mon cœur d'un trait plus acéré.

Septimia ! par toi je mourrai misérable.
Méditer de t'atteindre eût été trop d'orgueil,
Et mon unique espoir est qu'un vent favorable
Emporte quelque jour ma cendre sur ton seuil.

A TULLUS

Couché mollement près du Tibre,
Sois heureux, Tullus, et sois libre
(Toi dont la bourse est pleine d'or)
De boire Falerne ou Formies
Aux pieds de tes belles amies
Dans ta coupe, œuvre de Mentor.

Admire sur les eaux du fleuve
Filer tout droit la barque neuve
Où chantent des couples joyeux ;
Lève un œil rayonnant d'extase
Vers tes bois dignes du Caucase
Par leur cime qui touche aux cieux.

Moi je vis sous une autre étoile.
L'araignée a filé sa toile
Dans ma bourse, depuis longtemps ;
Et sur ma table solitaire
Je mange en des bassins de terre
Des légumes gris et flottants.

Mais quand vient Roscia qui m'aime,
Tullus, le Pactole lui-même
Roule son or dans ma maison ;
Je cueille les perles sans tache
Dont la Mer Rouge livre ou cache
La précieuse floraison.

J'aurais chez moi les Trois Fortunes,
Qu'elles me seraient importunes
Si je n'avais aussi Vénus.
O reine ! préside à ma vie :
Je regarderai sans envie
Tous les présents d'Alcinoüs.

ÆLIA GALLA

Vincit Penelopes Aelia Galla fidem.

PROPERCE.

Trésor que Postumus abandonnait dans Rome,
Chaste Ælia Galla, tendre lis abattu,
Si tu meurs, il suffit que Properce te nomme :
Les siècles connaîtront ton aimable vertu.

Je sais, j'ai deviné, non moins chaste et moins tendre,
Une Ælia Galla, fleur au parfum secret,
Fidèle dans l'absence, et prête à se suspendre
Au cou de son ingrat, sitôt qu'il apparaît.

Ah ! périsse celui dont l'âme est aveuglée
Au point de ne pas voir la douceur de tes yeux !
Qui dédaigne le seuil de la chambre voilée,
Le foyer, les rideaux du lit mystérieux !

Le jeune homme insensé qui, maître de ta couche
Où tu souffres pour lui d'un si charmant désir,
A tes baisers d'épouse amoureuse et farouche
Préfère, tous les soirs, quelque grossier plaisir !

Pour immortaliser ta douleur et son crime,
Pour nommer ce bourreau, pour plaindre ton destin,
Ah ! que n'ai-je du moins, ô touchante victime,
Le génie et les droits du poète latin !

ORBILIUS

A Georges Lafenestre.

Honnête Orbilius, vieillard triste et sans grâce
Qui, la fêrule en main, terrifiais ta classe
Et dont Horace enfant aurait bien voulu fuir
L'agile martinet aux lanières de cuir,
Je te louerai d'avoir, dans ton cœur magnanime,
Mis plus haut que l'amour des hommes leur estime.

Maître que ta vertu ceint d'un âpre laurier,
Viens me dire s'il faut te plaindre ou t'envier
De ce qu'un jour, assis devant ton écritoire,
Tu sentis tout à coup t'échapper la mémoire
Et le siècle vécu s'enfuir de ton cerveau ?
Hélas ! était-ce donc un si charmant tableau
De revoir en esprit ton enfance orpheline,
Une rude et parfois injuste discipline

Courbant ton âge mûr aux travaux du soldat,
Toi qui jeune, au Forum, dans un obscur état,
Avais vu jour par jour tes plus belles années
Tomber, comme des fleurs avant le temps fanées ?
Et lorsqu'à ton retour des camps victorieux
Tullius, qui de loin t'avait suivi des yeux,
De toi, vieux cavalier, ancien corniculaire,
Fit le souffre-douleur de la gaieté scolaire,
Était-ce donc si beau, ces derniers cinquante ans
Écoulés au milieu des rires insultants,
Les élèves ingrats s'amusant de tes rides,
O penseur ! et malgré tant de veilles arides
La pauvreté, toujours assise sur le seuil,
Faisant secrètement blessure à ton orgueil ?

Ah ! si quelqu'un, voyant ta mémoire se clore,
Au lieu de t'envier, trouve à te plaindre encore,
C'est que les dieux, soldat sur les livres pâli,
T'accordèrent trop tard le bienfait de l'oubli.

A CODRUS

Illum etiam lauri, etiam flevere myricae.

VIRGILE.

Meurs d'amour, si l'amour jusque là t'inquiète :
 Mais que ce soit pour Lycoris !
Et, pleuré des lauriers, pleuré des tamaris,
 O poète ! meurs en poète.

Il faut qu'un charme unique, une rare beauté
 Servent d'excuse au cœur fragile
De celle qui fera, par Ovide et Virgile
 Ton mal digne d'être chanté.

Thyrsis, à Galatée offrant de roses pommes,
 Néglige le troupeau d'Egon.
Toi, choisis mieux que lui, si tu veux que ton nom
 Vole sur les lèvres des hommes.

A SEXTUS

Sextus qui, vers midi, sous l'ombre du portique
Promènes tous les jours tes pas et tes regards,
Tu célèbres parfois la tempérance antique
Et tu vantes le sang de la louve de Mars :

« Nos ancêtres, dis-tu, dont l'exemple s'oublie,
Ont vécu pour la gloire et non pour le plaisir,
Et Calvus, qui chanta la triste Quintilie,
Ceignait de plomb ses reins pour vaincre le désir. »

Un autre que Sextus s'en tiendrait à l'éloge...
Ambitieux ! tu veux rivaliser d'efforts,
Et, si nous t'en croyons, dès demain sous la toge
Des lames de métal mortifieraient ton corps.

J'y consens ; mais survienne une fille aux dents blanches
(Des dents prêtes à mordre au fruit de volupté),
Ce jour-là, tout le plomb qui cerclerait tes hanches
De quoi pèserait-il et qu'aurait-il dompté ?

Vois Lycinne sourire : elle n'est point novice
 Dans le docte débat des amoureux larcins ;
 A d'autres qu'à son maître elle a rendu service...
 Va donc, et fais-lui part de tes graves desseins.

PERILLA

A. E. Ledrain.

*. . . . dulci cum matre sedentem
 Aut inter libros Pieridasque tuas.*

OVIDE, à Périlla.

Un soir, j'ai vu ton âme aux feux blancs d'une étoile.

M^{me} VALMORE.

Un poète d'un siècle et d'un pays lointains,
 Mais un poète épris des souvenirs latins,
 Songe à toi, Périlla, sous les yeux de ta mère
 Pliant ta lèvre rose à la langue d'Homère.
 Dans la paix du foyer, loin des viles rumeurs,
 Fleurissait ton génie avec tes chastes mœurs.
 Tu ne redoutais pas la vieillesse et les rides ;
 Assise tout le jour parmi tes Piérides,

Tu livrais ta fortune à deux amis constants :
Ni l'art ni la vertu n'ont à craindre le temps.
Chère élève d'Ovide, ô toi presque sa fille,
Ton étoile, en un point du ciel antique, brille ;
La lyre la fixa sur son écaille d'or,
Et, deux mille ans après, elle nous luit encor.

LES DEUX FRÈRES

A G. Larroumet.

Lupercus et Gallus, frères infortunés
Dont les destins jumeaux habitent ma mémoire ;
Double deuil d'une mère envieuse de gloire !
C'est son ambition qui vous a condamnés.

Jeunes hommes ! au cours de vos heures si brèves
Du Forum insensé déjà vous étiez las.
Les faisceaux des licteurs, les nombreux consulats,
Les triomphes, jamais n'avaient conquis vos rêves,

C'est toi seule, imprudente et funeste Arria,
Toi qui, malgré le dieu qui t'en faisait défense,
Les poussas hors du seuil où grandit leur enfance ;
C'est toi qu'en vain la Muse avertit et pria.

Je te l'avais prédit : dans ces moissons sanglantes
L'ache obscure se cueille où l'on cherche un laurier.
Te voilà sans honneurs et seule à ton foyer ;
Sur tes cheveux blanchis passent les heures lentes.

Ah ! plût aux dieux qu'au bord de ton premier berceau
Quelqu'une des Trois Sœurs eût arrêté ta vie !
De biens longtemps comblée et jamais assouvie,
Tu demeures sans fils, et tes fils sans tombeau.

Leur ombre erre aux enfers, et la poussière Etrusque
Couvre à peine les os de ces deux malheureux,
Qui, marchant aux exploits que tu rêvais pour eux,
Trouvèrent une fin aventureuse et brusque.

Tandis que Luperkus, égarant son effort,
De son cheval blessé veut protéger la tête,
Il ne voit pas le coup terrible qui s'apprête...
Cheval et cavalier ont roulé dans la mort.

La hampe dans le sol rigidement plantée,
L'enseigne aux foudres d'or brillait sous son abri :
Par surprise frappé dans l'ombre, sans un cri,
Gallus tombe devant son aigle ensanglantée.

C'est ton œuvre ! Les Grecs^s écoutèrent Calchas :
Le port d'Aulis les vit partir avec la brise.
Je ne suis pas, non plus, un devin qu'on méprise,
Et ma prédiction a touché juste, hélas !

Un jour, pour Cinara tardait la délivrance :
« Invoque par un vœu Junon, » lui dis-je alors ;
« Sans retard la déesse aidera tes efforts. »
L'évènement suivit et me donna créance.

Malheur à qui repousse, ainsi que tu le fis,
O mère au cœur d'airain ! les conseils de la Muse.
Je n'avais point parlé par caprice ou par ruse,
Et si tu m'avais cru, je sauvais tes deux fils.

L'OMBRE DE CORNÉLIE

A Louis Havet.

*Moribus et caelum patuit : sim digna merendo
Cujus honoratis ossa vehantur avis.*

PROPERCE (Epicédion de Cornélie).

Epouse de Paullus, fille de Scribonie,
O sang des Scipions digne de tes aïeux !
La gloire de tes mœurs ne fut jamais ternie
Et tu laisses deux fils qui t'ont fermé les yeux.

Comme brillent les jours de ton illustre frère
Publius désigné consul quand tu mourus,
Du flambeau de l'hymen au flambeau funéraire
Sans tache ont resplendi tous tes jours disparus.

Les larmes de César ont défendu ta cendre ;
Autour de ton bûcher Rome entière a gémi,
Et dans sa noire Cour lorsqu'il te vit descendre,
Le sévère Pluton prit un visage ami.

Si nous vivions au temps d'Orphée et d'Eurydice,
Sans doute il t'eût rendue à la clarté du jour ;
Sa clémence eût été le fruit de sa justice
Et Paullus jouirait d'un renouveau d'amour.

Mais les battants d'airain de la porte maudite
Ne s'ébranleront pas au cri de nos douleurs ;
Ta forme s'est enfuie, et pour jamais habite
Sur des rivages sourds qui boivent tous les pleurs.

Tel est depuis longtemps l'Empire des ténèbres.
Nul ne réchappe plus de la foule des morts ;
Et c'est ce que chantaient les trompettes funèbres
Quand la flamme ennemie enveloppait ton corps.

Du moins, en arrivant au bord du triste fleuve,
Ta grande ombre étonna les pâles riverains ;
Pour entendre ta voix et ta parole neuve
Tous se hâtaient le long des marais souterrains.

Comme on voit ou croit voir au milieu des nuages
Fuir un instant la lune et son front argenté,
Ton image parmi ces obscures images
Rayonnait d'une intime et subtile clarté.

Et quand tu t'écrias : « Je plaiderai ma cause !
Le ciel même s'ouvrit jadis à la vertu » —
Tout labeur a cessé dans une longue pause,
Ixion a fait trêve et Cerbère s'est tu.

Les trois Juges, assis près des trois Euménides,
Pensifs, ont entendu le compte de tes jours ;
L'étonnement s'est peint sur leurs faces arides,
Et voici leur langage après ton fier discours :

« O toi dont les aïeux montaient au Capitole
Sur un char d'or au pas de quatre chevaux blancs,
Vers les bois de lauriers que ton âme s'envole !
Les justes et Caton peuvent t'ouvrir leurs rangs.

« L'épouse qui brava les lois de la censure
N'ose point approcher des bocages sacrés :
Celle qui se garda de toute flétrissure
Peut se joindre sans honte aux aïeux honorés. »

A JOSÉ MARIA DE HEREDIA

Dans tes veines, poète au profil de guerrier
Qui porterais le casque aussi bien qu'un laurier,
Des Hispano-Romains tragiques et sonores
Le sang se mêle au sang des fiers Conquistadores.

Viens ! reculons tous deux sur cet obscur chemin
Où le brouillard des temps exerce l'œil humain,
Et je te montrerai, si ton flambeau m'éclaire,
En tête de ta race, un homme consulaire :
Un des triomphateurs que la foule admira
Menant sur les pavés de la Via Sacra
Les images de bronze et d'ivoire des Villes,
Les grands Fleuves en pleurs sous leurs barbes serviles,
Sous leurs cheveux verdis et ruisselants encor,
Les vases, les bassins d'où déborde un trésor,
Et derrière les chars Bretons et l'or du Tage
Les rostres ébréchés des vaisseaux de Carthage !

DONEC ERIS SOSPES

Par les heures dont rien ne désarme l'envie,
J'ignore, Proculus, ce qui t'est destiné.
Va ! qu'un dieu te conduise, et qu'il te soit donné
De toucher sans offense aux bornes de ta vie !

Ah ! puissé-je, en mes vœux, être écouté pour toi,
N'ayant pas pour moi-même attendri la fortune !
La misère fait fuir et le deuil importune,
Et chacun du vaincu s'écarte avec effroi.

Pour vivre dans la joie et t'assurer la gloire,
Ajoute quelque rose à ton premier laurier.
La colombe, vois-tu, vole au blanc colombier ;
Nul oiseau ne s'arrête à la tour triste et noire.

TROICA ROMA

A J. A. Hild.

Paissez, taureaux, paissez l'herbe des sept collines !
Faites-vous un chemin dans les buissons d'épines ;
Une grande cité, dès demain, en ces lieux
Dressera ses maisons, ses remparts et ses dieux.
Troie est morte : mais Rome est vivante, et c'est Troie.
Ilion se retrouve et s'étonne avec joie
Et dit que son héros, dans le vaste univers,
A bien tourné sa proue à l'occident des mers !
Oh ! quel heureux oiseau lui servit de présage !
Les nefes de Dardanus voguaient vers le rivage
Où Mavors et Vesta les recevraient un jour.

Infatigable Énée, ô frère de l'Amour !
Comme ce dieu volant, poursuis ta course errante,
Et de l'Ida natal jusqu'aux bois de Laurente
Cherche, pour y loger tes Pénates, les bords
Où Jupiter assigne un terme à tes efforts.
Et vous, Grecs, ramenez votre cheval de ruse :
Vous avez mal vaincu ! les récits de la Muse

Diront comment vous fut interdit le retour,
Et que la trahison vous frappe à votre tour,
Tandis que le monceau de cendres de Pergame,
Livré par vous au vent complice de la flamme,
Monte et passe en hauteur la plus haute cité.
Par tes dissensions et par ta vanité
Péris, Grèce orgueilleuse, en niant, si tu l'oses,
Que Rome est à jamais la plus belle des choses !

*
* *

Moi qui, tout à l'Amour, loin des projets trop fiers,
Dans les flots du Permesse avais trempé mes vers,
C'est ainsi que j'osais me pencher sur le fleuve
Où la soif d'Ennius à larges traits s'abreuve,
Lorsque Phébus, du seuil d'un antre qui verdit,
M'apparut, appuyé sur sa lyre, et me dit :

« Dépose une couronne aux pieds de la statue,
Jeune homme ; tu ne peux atteindre jusqu'au front.
D'autres, plus grands que toi, vainement l'essaieront,
Tant la tâche de bien louer Rome est ardue !

A Virgile de dire Apollon protecteur
Et la mer d'Actium sous la flotte d'Auguste.
Ta poitrine, crois-moi, n'est pas assez robuste,
Et ton souffle respire une amoureuse ardeur.

Après Argo, Varron conta sa Leucadie.
N'as-tu pas entendu résonner dans les bois
Le nom d'Amaryllis dit par la même voix
Qui célébrait Camille aux armes enhardie ?

L'élégie est aimable ; ô jeune homme ! aime-la.
Si tu te sens lassé de nommer ta maîtresse,
Prends, en les transformant, ses fables à la Grèce,
Et raconte Antiope, Hypermnestre ou Scylla.

Car, même par des eaux transparentes et planes,
Le consul Marius et Jugurtha captif
Feraient, trop lourd fardeau, chavirer ton esquif,
Et ta témérité t'enverrait chez les Mânes.

Rase plutôt la côte, en ramant d'une main ;
De l'autre, tu pourras, si trop de vent s'élève,
Jetant aussitôt l'ancre aux sables de la grève,
Épargner un honteux naufrage au nom romain. »

X

AU FIL DES JOURS

SOIRS ÉVANOUIS

A Anatole France.

Les moments rapides et incertains où j'ai cru dans ma simplicité qu'on était sur terre pour y vivre.

SÉNANCOURT.

Depuis que ton désir dans l'œil bleu d'une femme
Comme un oiseau frileux au nid s'est replié,
Depuis que tous tes jours s'embellissent de flamme,
Te souvient-il encor de la pâle amitié ?

Te souvient-il des soirs de confidences mornes
Où nos fronts se penchaient, coupés d'un triste pli ?
Qu'incertains nous flottions dans des rêves sans bornes ?
Que ton cœur était vide, et le mien trop rempli ?

Qu'un nom, toujours le même, habitait sur mes lèvres ?
Qu'un seul but, impossible, égarait ma raison,
Et que je consumais en de mystiques fièvres
La force et la fraîcheur de ma jeune saison.

Près des livres, chargeant les rayons et la table,
Que de fois dans ta chambre, au silence du soir,
Je vins, la lèvre amère et le front irritable,
Après ma course vaine, à tes côtés m'asseoir !

Accueilli comme un fils dans la chère demeure
Où de tout autre mal j'eusse été consolé,
Que de fois j'y portai ma plaie intérieure,
Moi-même rougissant de mon regard troublé !

Que de fois, au sortir du foyer de famille,
Le long du Luxembourg je t'ai redit mes vers !
Les grappes de lilas s'échappaient de la grille,
Les thyrses blanchissaient dans les marronniers verts,

Mais le souffle épanché des plus larges ramures,
Les parfums envolés du plus riant massif,
Ce que verse un beau soir d'arome et de murmures
Peut-il distraire un cœur que l'amour rend pensif ?

Non ! près de toi j'allais dans ma mélancolie,
Indifférent à tout, à la nature, à l'art,
N'aimant et ne voulant que ma chère folie,
N'espérant rien des jours que miracle ou hasard.

Et, miracle ou hasard, rien au bord de ma route
N'a mis le rameau d'or qu'il m'eût fallu cueillir.
Cinq ans, cinq ans entiers, l'espérance et le doute
M'auront fait tour à tour renaître et défaillir.

N'était-ce pas hier ? Ô rapides années !
Je crois revivre encor vos soirs tristes et doux ;
Vos soleils sont éteints et vos fleurs sont fanées,
Ce qui fut moi descend dans la nuit avec vous.

O douleur de sentir nous échapper la vie,
La jeunesse, l'amour qu'on voudrait éternel !
Et se clore le temple où l'âme inassouvie
Veut prier, veut chanter toujours au même autel !

Ami ! tu m'as connu dans ces jours de faiblesse,
Dans ces jours d'abandon qu'il me faut bien chérir
A présent que je vois, comme en pleine vieillesse,
Ma tempe se faner et mon cœur se flétrir.

LA RACE

A Antony Valabrègue.

Ma mère me l'a dit parfois dans mon enfance :
Sâ famille en Bretagne arriva de Provence.
C'est pourquoi, né parmi les barbares du nord
Sous leur ciel gris hanté par le Dieu de la mort,
J'aime de tant d'amour la vie et la lumière !
Et je retiens en moi, d'une souche première,

Une sève inconnue aux lieux où j'ai grandi.
La sève qui fermente au soleil du midi.
Je suis resté ton fils, ô Province romaine !
Et le vieux sang latin bleuit encor ma veine.
Ami, voilà comment je n'ai jamais été
Qu'un poète païen épris de la Beauté,
Comment de longs yeux noirs, une bouche de rose
Ont ému de désir mon âme à peine éclosé,
Et comment je n'ai pu me convaincre un seul jour
Que tout autre bonheur vaille un baiser d'amour !

A CAMILLE BENOIT

Artiste fier de vivre, et qui te plais à voir
L'esprit humain monter dans sa route infinie,
Je t'honore de fuir la stérile ironie
Et d'être, parmi nous, le croyant d'un devoir.

Homère, source d'or de l'antique savoir,
Shakespeare immense, Goethe au large et pur génie,
Wagner qui roule un monde en des flots d'harmonie,
Sont les fleuves où boit ton héroïque espoir.

D'où vient que leur fraîcheur me trouve moins avide ?
Frère, par le désir, de Tibulle et d'Ovide,
Je n'aime que l'amour et ne cherche que lui.

Le ruisseau coule vite où ma lèvre s'inspire,
Camille, et c'est ainsi que, poète aujourd'hui,
Demain je me tairai, n'ayant plus rien à dire.

EROS

A Roger Milès.

Le Rhapsode a conté comment un jour Achille
S'assit auprès des nefs devant la mer stérile ;
Thétis, à ses genoux, se lamentait en vain
De l'avoir engendré pour un mauvais destin,
Exécrant, mais trop tard, en son âme troublée
Les baisers des mortels et le lit de Pélée.
Elle ne pouvait rien pour son enfant en pleurs !..
Comment lui rendre, hélas ! la plus douce des fleurs,
La belle jeune femme à la joue éclatante
Que l'injuste Argien possédait dans sa tente ?

Ainsi, mères, ainsi vous dont la tendre voix
 Calmait subitement nos chagrins d'autrefois,
 Le jour où le Désir est entré dans nos veines
 Vos supplications et vos larmes sont vaines,
 Et vous vous lamentez alors, comme Thétis ;
 Car, cette fois, un dieu vous a pris votre fils.

A M. H. LUGUET

Le roman d'Eugène Fromentin,
Dominique, cette immortelle
 élégie.

H. L.

Donc vous avez parlé d'immortelle élégie
 En le nommant, ce livre où ma jeunesse en deuil,
 Surprise tout d'abord de se voir réfléchie,
 Reconnut sa faiblesse et son secret orgueil.

Vous ignoriez alors, mais vous savez peut-être
 Que ces mots prononcés vous ont fait un ami.
 Le disciple parfois devient l'ami du maître ;
 Le culte par l'amour n'est que mieux affermi.

Votre œil calme et perçant sonde la nuit des âges,
Et ce n'est pas à vous que l'on peut rien cacher.
Vous devinez les cœurs aux lignes des visages ;
S'ils ont un point secret, vous savez le toucher.

Soyez toujours ainsi ; que vos paroles sûres
Fassent courir en nous un intime frisson.
Rouvrez, rouvrez encor les anciennes blessures
Au cœur qui malgré soi subit la guérison !

Soyez doux et pensif, soyez sévère et tendre ;
Secouez la torpeur de notre lâche oubli,
Afin que nous sentions, venant de vous entendre,
En nous se ranimer l'idéal affaibli.

Si l'abeille d'Hellas se plaît sur votre lèvres,
La colombe du Christ ne fuit point votre front ;
Double et rare bonheur dont le siècle nous sèvre
Pour nous punir d'un double et téméraire affront.

Evangile et Phédon, la manne et l'ambroisie :
Tels sont les purs festins où vous nous conviez...
Ah ! puissions-nous marcher, sur la trace choisie,
Des jardins d'Acadème au mont des Oliviers !

Puissé-je, délivré de mes fièvres arides,
Prendre ma part aussi de la sérénité
Qui luit dans votre œil clair et sur vos traits sans rides,
Et que vous rend facile un bonheur mérité !

LACORDAIRE

A Charles Michel.

Je serai entendu de ce siècle
dont j'ai tout aimé.

Parole du P. LACORDAIRE.

Dominique s'honore en sa postérité
De ce grand orateur mystique et populaire
Qui, sous le manteau noir et le blanc scapulaire,
Comme un tribun moderne, aima la liberté.

Jamais il ne s'arma que de la charité,
Abandonnant à Dieu le soin de la colère,
Pour défendre le pied de la Croix séculaire
Que veut déraciner l'ingrate humanité.

O moine plein d'amour pour ton siècle incrédule !
Les fleurs de Dorothée ont fleuri ta cellule,
Leur parfum t'a donné l'angélique vigueur ;

Et tu pus croire un jour qu'à ton cri de tendresse
Ce siècle, aimé par toi jusques à la faiblesse,
Voyait tes bras ouverts et tombait sur ton cœur.

CHATEAUBRIAND

Tu n'aimais pas Rancé, que le dogme convie
A méconnaître, au nom d'un éternel enfer,
L'ordonnance du monde et les lois de la chair,
Rancé repu d'amour, jurant haine à la vie.

Non ! Cybèle épiée et Vénus poursuivie
Livrent de tels secrets au mortel libre et fier
Que, jusque sous la nuit de ton morose hiver,
Hellas troubla ton sein d'une incurable envie.

Et si, pour fuir l'angoisse où le siècle est tombé,
Tu voulus, sur les pas de l'ascétique Abbé,
Respirer à ton tour le parfum des trois Roses :

Ce n'est pas, comme lui, sans l'honneur de choisir,
Toi qui voyais, d'un œil ouvert sur toutes choses,
Que le monde est captif au filet du Désir.

UN HOMME D'HIER

Sous les plis du drapeau, dans le bruit des tambours,
Tu suivis Lafayette et le grand Bonaparte ;
Tu n'étais point de ceux dont la main faible écarte
L'honneur des longs périls et des tardifs retours.

Dans le palais des lois, où les savants discours
Brodaient de tant de fleurs le tissu de la Charte,
Tu t'assis, dur soldat, homme simple de Sparte ;
Et tu mourus, comblé de travaux et de jours.

O Français d'autrefois ! ô mutilé sublime !
Quelle blessure amère en mon cœur s'envenime
Quand je songe au destin si rempli des aïeux !

Quand je songe aux soleils des matins de victoire,
Lassé de nos jours gris, vides et sans mémoire
Et de l'ingrat labeur des temps inglorieux !

DESTINÉE

Sed haec prius fuere.

CATULLE.

Raconte-moi comment, aux rives de la Loire
Et parmi ses vergers pareils à nos jardins,
Tu vécus les saisons vagues en ta mémoire,
Dont l'astre indifférent préparait tes destins.

Passant le long des prés emplis de fleurs et d'herbe,
Et des bouquets de bois où chantaient les oiseaux,
Le grand fleuve portait, d'un cours large et superbe,
A l'Océan amer la douceur de ses eaux.

Large et riante aussi s'écoulait votre vie
Vers l'immense amertume où tout s'en vint finir.
Les flots, les jours passaient ; et la rive suivie
Ni des flots, ni des jours ne sut rien retenir.

Printemps si beaux, hélas ! chers matins dont l'aurore
Eût mieux fait de s'éteindre au seuil morne des cieux,
Puisque leur souvenir rend plus sombres encore
Les horizons nouveaux où se fixent vos yeux !

Ta mère, blonde et belle, et la reine des fêtes,
Joyeuse s'entourait d'enfants aux boucles d'or ;
Joyeuse !... savait-elle, à voir vos jeunes têtes,
Ce que Paris devait faire d'un tel trésor ?

Ton père bâtissait le foyer de famille ;
Il croyait se survivre à soi-même en ses fils,
Et plus que soi, plus qu'eux encore aimant sa fille,
Il lui rêvait des jours aussi purs que les lis.

Il lui rêvait l'époux qui charme et qui protège,
Qui rend l'honneur facile et le devoir léger...
Il lui rêvait des jours aussi purs que la neige
Que jamais pas humain n'oserait outrager.

Tu n'avais pas encore, enfant, vu disparaître
Le fils après le père, et manquer tout appui,
Et dans le ciel d'un soir au parfum doux et traître
Sur ta faiblesse en pleurs Vesper n'avait pas lui.

Tu n'avais pas encore appris ta destinée.
Dans quel cercle tes jours seraient à jamais clos,
Et d'une heure si tendre, et pourtant condamnée,
Nous n'avions pas connu l'ivresse et les sanglots !

PAX

De toute part surgit l'anxiété des choses,
 La noire image de la mort.
A quoi bon résister au cours des ans moroses ?
Tu prolonges l'ennui d'un inutile effort.

Si la décrépitude incessamment te ronge,
 Si tu meurs lambeau par lambeau,
Cesse de t'agiter au souvenir d'un songe
Dont rien ne te suivra dans la paix du tombeau.

Ne pleure plus ainsi la jeune fille morte,
 Ses yeux, sa forme en proie aux vers !
Un souffle un peu plus lent au même écueil t'emporte,
Le gouffre attire à lui tous les courants divers.

Puis, si tu penses bien, un espoir te rassure
 Dans ta douloureuse langueur :
La mort, qui t'a blessé, guérira ta blessure ;
En éteignant tes yeux, elle éteindra ton cœur.

La mort le fermera, comme on clôt la fenêtre
D'un logis qu'on va démolir ;
La mort le brisera, comme la main du maître
Brise un ancien coffret qui ne doit plus servir.

De ton vivace amour, du regret qui te navre,
De ton ivresse et de ton deuil,
Rien ne tourmentera, crois-le bien, ton cadavre
Qui va tomber en poudre aux planches du cercueil.

O poète païen ! amant de la lumière !
Il est donc bien dur de mourir,
Puisque, le cœur meurtri par la nature entière,
Tu redoutes l'instant qui peut seul te guérir ?

L'instant où le désir lâchera sa victime,
Où ta chair se reposera ;
Où, déroband sa proie à l'adversaire intime,
Ton âme ouvrira l'aile... et se délivrera.

Embrasse en ton esprit, d'une rapide étreinte,
Tous tes jours et tous tes travaux,
Et dis s'il ne sied pas d'envisager sans crainte
La mort, fille du temps et mère du repos.

LE VRAI PÉRIL

Tu crois avoir souffert et tu demandes grâce ?
Tu succombes, dis-tu, sous le poids de tes jours ?
Déjà ? non ! raffermis ton âme trop tôt lasse ;
Tu peux, tu vas porter des lendemains plus lourds.

Comme un marcheur lassé, se laissant choir à terre,
Renoncerait au but qu'il s'était proposé
S'il comptait tous les pas qui lui restent à faire,
Qu'il fera cependant sans tomber épuisé :

L'homme aurait le vertige à voir dès sa jeunesse
La somme de douleurs qu'il lui faudra subir ;
Chacun mesurant mal sa force et sa faiblesse,
Nul ne sait ce qu'il peut endurer sans mourir.

La résignation, elle seule, est virile ;
C'est l'héroïsme vrai, tous les autres sont faux !
Surtout quand la douleur n'a pas été stérile,
Quand elle ouvrit ton front à des rêves plus beaux.

Réponds ! à qui dois-tu d'avoir un cœur plus tendre,
Plus d'amour pour le Juste, un plus noble idéal ?
C'est à cette douleur que tu crains de comprendre :
Elle a produit le mieux, tu l'accuses du mal.

Oui, lâche ! si demain te souriait la vie,
Tes peines n'étant plus que de froids souvenirs ;
Si l'or à ta jeunesse, encore inassouvie,
Ouvrait le paradis des terrestres plaisirs :

Tu roulerais plus bas que jamais dans l'abîme,
Tu laisserais mourir ta vacillante foi,
Tu te soucierais peu des fortunes du crime,
Du mal que souffrirait le monde autour de toi.

Tremble que le bonheur à ta porte apparaisse ;
C'est lui, l'hôte fatal que tu dois redouter.
Préfère le calice amer de ta détresse
A ces poisons en fleur qu'il pourrait t'apporter !

Souffre pendant longtemps ; rachète ton blasphème,
Et, pour être en état d'affronter le danger,
Reçois de la douleur une empreinte suprême
Telle que, même heureux, tu ne puisses changer.

LE PHARE

A Emile Lecaplain.

Poursuivi dans les bois par des bêtes sauvages,
J'ai plongé dans la mer, j'ai fui tous les rivages...
Mais un phare peut luire à la chute du jour.
N'est-ce pas toi, ce phare, ô sidéral amour
Qui brilles de très loin dans ma nuit de tempête,
Cependant que le ciel au-dessus de ma tête
Epaissit la nuée et redouble l'éclair
Et que des cris d'oiseaux blessés passent dans l'air ?
Je ne sais, étourdi par l'écume marine.
Mais, puisqu'un dernier souffle habite ma poitrine.
Je veux aller, je veux dans un suprême effort
Savoir si tes rayons illuminent un port
(Dussé-je me briser aux écueils de la côte)
O lampe de l'amour, ô clarté fixe et haute
Qui, sur l'Hellespont noir où tremblait ta rougeur,
Entraînais vers Héro l'intrépide nageur !

ILLUSION

En vain du dernier culte on dénonce la feinte.
Par un instinct rebelle aux plus hautains discours,
D'un monde où l'âme habite et revit pour toujours,
Tu nourris en ton cœur l'espérance ou la crainte.

Les uns veulent surprendre en cette éternité,
Comme en un sanctuaire aux portes longtemps closes,
L'âme de la nature et le secret des choses :
Mais tu n'es pas séduit par tant de vanité.

D'autres se laissent prendre au désir de connaître
Le Dieu mystérieux qui créa sans remord
La mort, et la douleur plus sombre que la mort :
Mais ta raison plutôt s'étonne d'un tel maître.

Tu verrais sans effroi le noir tombeau s'ouvrir
Et se clore à jamais sur ta triste pensée,
Sur ton esprit plus las que ta chair n'est lassée...
Mais ton cœur ! c'est ton cœur qui ne veut pas mourir.

La vierge que ton rêve a toujours poursuivie
Et qui, sans le savoir, a changé ton destin,
Tu veux l'aimer encore en ce monde incertain
Où la voix des aïeux vaguement nous convie.

Et c'est l'amour humain qu'il te faut immortel !
Lui que ton mysticisme à son insu contemple ;
C'est lui seul que, dans l'air religieux du temple,
Ton âme encore aspire, indifférente au Ciel.

LE RAVIN

A Pierre de Nolhac.

Dans un pli de montagne où le taillis s'enfonce,
Rappelle-toi comment nous vîmes tout à coup
Une eau noire, luisant sous le chêne et la ronce,
Qui semblait nous guetter avec des yeux de loup.

Pourquoi ce souvenir, de bientôt sept années,
Plutôt qu'un autre, est-il présent à mon esprit ?
Et pourquoi ce jour-là, parmi tant de journées
Où quelque aspect des monts ou des bois nous surprit ?

Si des instants sacrés où le cœur s'intéresse,
Rien ne subsiste, hélas ! en nos faibles cerveaux
Qu'un vague sentiment de douleur ou d'ivresse
Prêt à céder la place aux sentiments nouveaux :

D'où vient qu'un incident banal de notre vie
Se détache si net dans le passé confus,
Et que notre mémoire en songe est poursuivie
Par des objets, sans peine ou sans joie entrevus ?

Esprits mystérieux, nous croyons nous connaître !
Nous descendons en nous, de circuit en circuit,
Comme à travers un bois, vers un gouffre ; et peut-être
Un œil fascinateur nous guette dans la nuit.

JUSTICE

A Louis Ménard.

Apôtres que la foule escorte au bord des mers,
Sages que vos amis suivent sous les platanes,
Vous tous nos conducteurs ou sacrés ou profanes,
Etendez vos regards plus loin dans l'univers !

Vous invoquez des lois humaines ou divines :
N'est-il rien de vivant que l'homme et que ses dieux ?
Pour enfermer un cœur, du Juste soucieux,
Le cercle est trop étroit où tournent vos doctrines.

Vous vous dites en vain des ennemis mortels ;
Au nom de la science ou bien au nom du culte
En vain vous échangez les défis et l'insulte :
Je vois un même dieu : l'homme, sur vos autels.

Tous vous vous ressemblez, puisqu'en tous vos systèmes
L'homme seul se contemple et s'adore toujours.
A tout autre malheur qu'au sien, vous restez sourds.
Vous ne voyez que nous, c'est-à-dire vous-mêmes.

Cependant, chaque soir, sur vos fronts, ô penseurs !
Dans le ciel infini la nuit allume et roule
De mondes habités une innombrable foule
Dont nul œil n'a percé les blanches épaisseurs.

Chaque jour, sous votre œil vague qui les méprise,
Par notre indifférence endurent d'affreux maux,
Passent à vos côtés les tristes animaux
Que leur maître barbare exploite et martyrise.

Certes, ce crime est vieux, les siècles l'ont commis.
Depuis, hasard ou Dieu, qu'une puissance obscure
A l'homme insatiable a livré la nature,
Il s'est dit juste maître et s'est cru tout permis.

A le voir exercer ce droit héréditaire,
Bien souvent j'ai compris le farouche Romain
Qui rêvait de trancher la tête au genre humain...
De quel bourreau son glaive eût délivré la terre !

Ne laissez pas votre œuvre entreprise à moitié :
L'homme n'est pas le seul qui vive et qui pâtisse ;
Si vous avez vraiment souci de la Justice,
A toute créature étendez la pitié !

ADIEUX A LA MUSE

Avenir ! tu sauras que nous avons aimé.

P. N.

Adieu, Muse. L'ingrat que vous avez chéri,
Que votre main divine a couronné de lierre
La repousse aujourd'hui, cette main familière
Qui l'a fait immortel, mais ne l'a pas guéri.

Dans la déception de son rêve amoindri,
Chère Muse au cœur tendre, à la parole fière,
Muse des chants d'amour qu'il aima la première,
Il veut que vous cherchiez un autre favori.

Un autre ayant vingt ans à peine, plus fidèle,
Plus calme ; dont l'esprit, plus souple, se modèle
Sur le génie heureux de nos maîtres latins.

Ah ! puissions-nous sourire à son œuvre accomplie,
Où, pour jamais bravant les adverses destins,
Le Savoir à l'Amour en rythmes d'or s'allie !

LE MAITRE DE RAVENSWOOD

A Ad. Racot.

La prophétie, qui annonçait que le dernier
lord de Ravenswood périrait dans les
sables mouvants du Kelpy, lui revint tout
à coup à la mémoire.

W. SCOTT.

Maître de Ravenswood, le cheval allait vite
Dont le pied labourait les dunes, ce matin,
Lorsque du haut des monts je surpris votre fuite.

La rosée emperlait la fougère et le thym
Au bas du vieux donjon qui vous avait vu naître
Et qui vous vit alors combler votre destin.

Voici que de là-bas je crus vous reconnaître
Aux premières lueurs qui blanchissaient le ciel.
Or vous avez passé très rapidement, Maître.

Le hibou fit entendre un cri sinistre, et tel
Que le cheval, dressant ses oreilles surprises,
Redoubla de vitesse au fatidique appel.

La brume déferlait sur les montagnes grises.
Le cheval était bon, maître, que vous montiez,
Et son sabot luttait avec l'aile des brises.

Je me sentis au cœur de poignantes pitiés
Pour vous, jeune homme, amant taciturne et sublime,
O vous, parmi nous tous, un des plus châtiés !

Un mauvais sort jamais ne lâche sa victime.
Le vôtre, Ravenswood, se plut à vous pousser,
De défaite en défaite, au versant d'un abîme.

Frère ! demain peut-être on me verra passer
A cette heure douteuse où l'orient s'allume...
Mais, vers le soir, Caleb viendra-t-il ramasser

Mon dernier chant d'adieu, comme à vous votre plume ?

UNE SOIRÉE

A Ch. Lebrun.

Qui ! nous prenions plaisir à nommer nos amis ;
Ceux qui, jeunes, au temps de nos jeunes années,
Pour n'avoir pas eu peur des luttes obstinées,
Au lieu de se soumettre au monde, l'ont soumis.

Ils ont montré jusqu'où le triomphe est permis
Et sur leur seuil d'airain forcé les destinées,
Et leurs têtes, d'un vert feuillage couronnées,
Brillent parmi les fronts de leurs vains ennemis.

Il est d'un juste cœur de désirer la gloire :
Pendant la vie, afin qu'instrument de victoire
Elle mette en nos mains la défaite du mal ;

Après la mort, de peur qu'au piège de la tombe
Quelque chose de nous avec nous ne succombe,
Qui pût encore aider au bien, notre idéal.

XI

URVAÇI

URVAÇÎ

A Léon Dierx.

Les paons à l'œil de jais, au poitrail d'un bleu sombre
Au bord de la citerne étaient couchés à l'ombre,
Et l'abeille, vaincue enfin par la chaleur,
Cherchait, pour s'y blottir, un calice de fleur.

Des degrés de cristal de la blanche terrasse,
Sans que nul serviteur ose suivre sa trace,
Le roi Purûravas descend dans les jardins.
Mais les jets d'eau, la source aux murmures lointains,
Les feuillages légers aux vertes transparences,
Loin de les adoucir, irritent ses souffrances ;
Et tel il se consume et se traîne, depuis
Qu'un éclair désastreux a brillé dans ses nuits
Et que les Gandharvas, par leur ruse jalouse,
Ont fait partir la nymphe Urvaçî, son épouse.

Il a franchi la porte. Au hasard de ses pas
Il erre dans des lieux qu'il ne reconnaît pas.

Tout se tait sous la cime en fleur de la montagne :
L'éléphant royal dort auprès de sa compagne ;
Le coucou, messenger d'amour, n'a plus de voix.
Purûravas s'engage en des sentiers étroits ;
Une eau vive y circule, et parmi les lianes
La mouche verte et bleue aux ailes diaphanes
Avec les papillons tourne en essaims vibrants
Sur les jasmins unis aux manguiers odorants.
Mais le faible ruisseau s'élargit en rivière,
Bat d'un flot plus profond sa berge printanière,
Et brusquement se perd dans l'étang, qu'Urvaçî
Pour baigner son beau corps ce jour même a choisi.

C'est là que se plaisait l'Épouse fugitive.
Quittant l'onde plus chaude et nageant vers la rive
Où des champs de lotus rafraîchissent les eaux,
Elle et ses sœurs jouaient sous des formes d'oiseaux.

Sitôt qu'elle aperçoit le prince solitaire
Venir, les yeux rougis et baissés vers la terre :
« Voici l'homme, dit-elle, avec qui j'ai vécu ! »
Elle pense, et déjà plus qu'à demi vaincu
Son cœur de jeune femme, inquiet sous ses ailes,
Palpite au souvenir de tant de nuits si belles,
Ainsi qu'un voyageur se reprend à songer
De l'horizon natal, sous un ciel étranger ;
Et son esprit se trouble et retourne en arrière,
Comme la frange d'or aux plis d'une bannière

Qu'un homme vigoureux, dans sa marche en avant,
Entraîne et fait siffler à l'encontre du vent.

Et telle est Urvaçî d'un vain songe enlacée.
Ses sœurs ont deviné sa secrète pensée :
« Chère Urvaçî, pourquoi ne pas nous laisser voir
Au fils d'Idà, que brûle un ardent désespoir ? »
Elle dit : « Je le veux ; qu'il me voie, et qu'ensuite,
Sans même lui parler, nous hâtions notre fuite. »
Ses compagnes, alors, joyeuses en leur cœur,
D'un nuage divin s'enveloppent en chœur,
Et toutes, reprenant leurs visages de femmes,
Leurs fronts dorés, leurs yeux remplis de molles flammes
Pareilles aux lueurs des matins et des soirs,
Et leurs lèvres de pourpre et leurs longs cheveux noirs,
Se découvrent au roi : puis, d'une course prompte,
Feignent de vouloir fuir par surprise et par honte.

Dans les halliers, que baigne une tiède vapeur,
Si la svelte antilope a frissonné de peur
Au bruit d'un pas humain, le pieux solitaire
Qui fut de tant d'effroi la cause involontaire
S'avance, et l'appelant du geste et de la voix
L'invite à ne pas fuir dans l'épaisseur du bois.
Ainsi Purûravas, d'une douce parole,
Tâche de retenir la troupe qui s'envole ;
Car les Nymphes, parmi les joncs et les roseaux,
Glissent avec la grâce agile des oiseaux.

PURŪRAVAS

Oh ! ne me fuyez pas, légères immortelles !
 Compagnes d'Urvaçî, que craignez-vous de moi ?
 Et toi, toi qui m'aimais ! ne reprends point tes ailes :
 Vois comme mon désir respecte ton effroi.

URVAÇÎ

Aussi prompte à m'enfuir que la première Aurore,
 J'ai déserté ta couche et trompé ton désir,
 Et non moins que la brise au fond du bois sonore,
 A présent me voici difficile à saisir.

PURŪRAVAS

Hélas ! épouse chère et cruelle, demeure.
 Echangeons les secrets de nos cœurs douloureux !
 Le fruit a sa saison et l'amour a son heure,
 Et ce qui vient trop tard ne nous rend point heureux.

URVAÇÎ

De tant de vains discours que veux-tu que je fasse ?
 Lorsque tu te levas pour venger ma brebis,
 Je dus rentrer au ciel, en me voilant la face,
 Car mon œil t'avait vu sans tes royaux habits.

PURÛRAVAS

Puisque tu hais les mots qui tombent de ma bouche,
Que je m'en aille alors loin de ton bel œil clair !
Sur le seuil de la Nuit qu'à jamais je me couche !
Que les avides Loups se partagent ma chair !

URVACÎ

Ne tombe pas, ô Roi ! parmi les Loups avides ;
Ne va point te coucher sur le seuil de la Nuit...

PURÛRAVAS

J'irai ! j'irai ! Sans toi les heures sont trop vides,
Le rêve qui m'embrase en tout lieu me poursuit.

URVAÇÎ

Aurai-je donc pour toi le cœur d'une étrangère ?
Crois-tu qu'un lit nouveau m'ait rendu le plaisir,
Ou que la solitude aux femmes soit légère
Et que l'homme, lui seul, connaisse le désir ?

PURÛRAVAS

Mais, si ce n'est ton cœur, qui te force au silence ?
A mes deux bras ouverts ne te refuse plus !

Vers ta bouche et tes yeux permets que je m'élance,
Et renouons le fil des beaux jours révolus.

URVAÇÎ

Attends , et dans la nuit qui va clore l'année
Monte aux Sièges dorés, tu m'y retrouveras ;
Car c'est alors, selon l'antique destinée,
Que je dois concevoir un fils entre tes bras.

Purûravas sentit couler sur sa souffrance
Le baume d'une sùre et prochaine espérance.
Ses yeux ne furent plus brûlés par l'eau des pleurs.
Plus tendre au souvenir des anciennes douleurs,
Son cœur s'épanouit comme un lotus encore,
Et dans la volupté d'une éternelle aurore,
Initié plus tard aux mystères du feu,
Parmi les Gandharvas il siégea comme un Dieu.

*
* *

Eurydice de l'Inde, Urvaçî, jeune fée,
Je te salue, Aurore, épouse du Soleil !
Et toi, Purûravas, ô frère aîné d'Orphée,
Vos noms sont différents, votre destin pareil.

Renaissez sous nos fronts, mythes des anciens âges !
Racontez-nous comment, bercé par son ennui,

L'Esprit Humain flotta de ses premiers rivages
A l'occident des mers qu'il habite aujourd'hui.

Dans les noms du Soleil et dans ceux de l'Aurore
Entendus tous les jours et compris des aïeux,
Expliquez-nous comment l'Aryâ fit éclore
Toute la floraison mystique de ses Dieux.

Et nous, loin des brouillards de nos cités plaintives,
Sous la rose et l'azur du divin firmament
Pussions-nous, revenus aux plages primitives,
Goûter l'illusion du rajeunissement !

Et partout et toujours te retrouvant, Nature,
Sentir planer sur nous ton regard familier
Que l'homme, cet enfant tombé de ta ceinture,
Dans son âge viril est tenté d'oublier !

XII

MUSE NOUVELLE

SALUS VIRTUSQUE MEA

Quand sur mon cœur je te tiens embrassée,
O mon enfant ! sais-tu quelle pensée
Mouille mes yeux et fait pâlir mon front ?
Devines-tu, si jeune et si ravie,
Combien pour toi je redoute la vie,
Le temps, qui vient mystérieux et prompt ?

Ah ! ce qui fait si forte mon étreinte,
C'est le bonheur, mais c'est aussi la crainte,
La peur des ans par qui tout est gâté,
La peur du monde et de sa jalousie,
La peur de voir s'enfuir la poésie
Aux derniers feux d'un trop rapide été.

Mais ton cher cœur soupçonne ma détresse ;
Ta voix alors me parle avec tendresse,
Et moi j'écoute, et je ne crains plus rien.
Je ne sais plus ce qu'est l'espace et l'heure,
Si l'homme passe et si la mort demeure,
Lequel dit vrai, de mon cœur ou du tien.

EN VOYAGE

Les rangs de peupliers et les bouquets de chênes
Défilent sous mes yeux avec rapidité...
Dans le pressentiment des extases prochaines,
Mon cher ange ! vers toi je me sais emporté ;

Vers toi qui, sous ton front d'amoureuse et de muse,
Gardes fidèlement l'image de l'absent,
Et, comme en tes yeux clairs, sur ta lèvre sans ruse
Le triomphe et l'aveu de notre amour croissant.

Combien de fois, depuis ma jeunesse nomade,
Sur ces lignes de fer j'ai roulé tout un jour !
J'appuyais dans un coin mon front triste et malade,
Sans regrets au départ, sans souci du retour.

Mais aujourd'hui voici que l'amante rêvée
Compte l'heure au cadran et veille sur le seuil.
Je t'évoque en mon cœur, charme de l'arrivée,
Premiers baisers, émus du trouble de l'accueil !

En son serpentement de couleuvre massive,
Le train, par la campagne où tout se fait obscur,
Me rapproche de toi, tête blonde et pensive,
Et d'un bonheur d'autant plus doux qu'il est plus sûr.

SOUVENIR DE BELGIQUE

I

Sur la route flamande au long trottoir planté
Nous marchions ; au détour, dans son cadre d'été,
Le hameau de La Panne avec ses maisons blanches
Nous apparut, d'abord mi-voilé sous les branches :
Toits rouges, volets peints joyeusement en vert,
Rue au pavé marin sablonneux et désert.
Puisse-t-il, ce village où riait l'espérance,
Garder un souvenir aux voyageurs de France,
Et ses chemins pavés bordés de peupliers
Croire entendre le son de nos pas familiers
A l'heure quotidienne où, blanchissant la plage,
Le soleil nous faisait rechercher leur ombrage !

II

Dans l'herbe rare et pâle et sur le sable fin
Partout égratigné de traces de lapin,
Que de fois nous avons couru de dune en dune !
Les monticules blancs, sous les rayons de lune,
Innombrables, pareils à de petits glaciers,
Étonnèrent, un soir, nos yeux extasiés.
Étroits sentiers, fuyant le long des pâturages,
Vastes grèves ! le temps nous laisse vos images ;
Nous pouvons les repeindre en nos cœurs, et plus tard,
Comme aujourd'hui, songeant au matin du départ,
Nous reverrons, dans l'ombre et la fraîcheur nocturnes,
L'étoile qui brillait sur la route de Furnes.

PROMENADE D'HIVER

Le soleil nous sourit, le vent de mer s'apaise.
Le long des peupliers qui bordent le canal,
Viens marcher à grands pas : on y respire à l'aise
Loin de la ville et loin du tumulte banal.

Nous verrons devant nous entre les berges calmes,
Se succéder les grands et les petits bateaux
Avec leurs avirons semblables à des palmes
Ou leur roue écumante et leurs sifflets brutaux ;

Un char-à-bancs filer au tournant qui se brise ;
Errer quelque chasseur sur les champs dépouillés,
Et les corbeaux d'hiver, vêtus de plume grise,
Un instant se suspendre aux branchages rouillés ;

Et les ponts, s'ébranlant doucement sur leurs piles,
S'ouvrir et se fermer comme de grands ciseaux,
Et, dans les prés voisins, les génisses tranquilles
Paître ou boire à longs traits, les pieds dans les roseaux.

Et la sérénité de la sage nature
Descendra dans nos cœurs, agités trop souvent :
Elle subit la loi qui veut que rien ne dure,
Et cet exemple est bon pour l'homme, son enfant.

ITALA TELLUS

A nos amis P. et A. de N.

Quand le front porte encor sa chevelure blonde,
O délices de voir et d'aller par le monde !

BRIZEUX.

I

Vos lettres, mes amis, nous ont laissés songeurs ;
A l'admiration se mêle un peu d'envie.
Ainsi donc avant nous, vos aînés dans la vie,
Vous aurez vu le monde antique, ô voyageurs !

La jeunesse vous rend toute chose facile :
A peine vous prenez une heure de sommeil,
Et la nuit bucolique, aux plaines de Sicile,
Enchante ceux qu'à Rome enchantait le soleil.

Pour nous, loin des pays de l'azur et des marbres
Où les grands souvenirs sacrent les horizons,
Entre nos murs sans gloire et sous nos pâles arbres
Nous sentons s'écouler les mois et les saisons.

Et cependant qui sait ? on peut, d'un pied agile,
Jusqu'à Naples parfois accourir de nos fiefs :
Ne dit-on pas qu'un jour, au tombeau de Virgile,
Un duc Normand poussa ses redoutables nefes ?

II

A notre tour, parmi les ruines sacrées,
Et quelqu'une des sept montagnes sous les yeux,
Nous irons nous asseoir, à l'air pur des soirées,
Sur le sol nourricier des consuls et des dieux.

Mon âge, à son midi, nourrit cette espérance
De voir enfin, ailleurs qu'en mes rêves confus,
Rome où Properce aima, Rome où vécut Térence,
Où Quintilie a fait la gloire de Calvus.

Loin des autels grossiers chers à la multitude,
O mère des César et des Emilien !
Ton culte est devenu mon charme et mon étude ;
C'est par ton idéal que j'ai connu le mien.

C'est toi qui nous menas aux bords de la lumière,
Car tu vivifiais la force par l'esprit ;
Tu sauvas l'occident de sa torpeur première :
Ce qu'il connut de bien, c'est de toi qu'il l'apprit.

Ne sculptant qu'en plein marbre et dédaignant l'argile,
De Mars et de Vénus digne postérité,
Ton peuple se levait quand paraissait Virgile,
Dans un touchant accord d'amour et de fierté.

Auguste au monde entier, des nobles cœurs chérie,
Dans la toge aux longs plis portant l'ordre civil,
Rome antique ! c'est toi ma première patrie,
Et, chez toi, je croirai que je reviens d'exil.

Mère des généraux et mère des poètes,
Tu fis entre tes bras tenir le genre humain ;
Tes pierres en débris, pour tant d'autres muettes,
Auront pour moi la voix des grands vers de Lucain !

III

Malgré le temps qui passe, ô vieux sol italique,
Je ne me plaindrai pas de t'avoir vu si tard.
Si quelque dieu jadis m'eût permis le départ,
J'eusse erré sur tes monts, seul et mélancolique.

Non plus seul aujourd'hui ! pour te comprendre mieux,
Pour t'admirer demain sans arrière-tristesse,
A mes côtés j'aurai l'amour et la jeunesse,
La jeunesse et l'amour, si chers aux anciens dieux.

Avec ses cheveux blonds en bouquet sur la tempe,
Ses yeux bleus, de savoir et de tendresse épris,
J'aurai celle par qui tous mes jours sont fleuris,
Qui près de moi, le soir, travaille sous la lampe ;

Celle du cœur de qui fut mon cœur entendu,
Qui prit d'abord sa part du labeur et des rêves,
Qui vit naître et mourir mes ambitions brèves,
Et que ne perdant pas je n'aurai rien perdu !

DE PLOUESCAT A BRIGNOGAN

De Saint-Pol de Léon partis avec l'aurore,
Nous eûmes sous les yeux quelque verdure encore ;
Mais le pays bientôt devint aride et gris.
Nous regardions, roulant dans la vieille calèche,
Surgir, de loin en loin, une église et sa flèche
Du milieu d'un bouquet de chênes rabougris.

L'heure se faisait lourde et lassait la paupière.
Sur le bord du chemin, dans un flot de poussière,
Une vache au pied maigre enjambait un talus,
Ou quelque autre, au fossé, s'interrompait de boire,
Et de petits moutons à laine courte et noire
S'enfuyaient devant nous jusqu'à n'en pouvoir plus.

Mais, dans ces régions graves et désolées,
Sans ombrage, sans fleur, où les brises salées
N'apportent que des cris plaintifs d'oiseaux de mer,
Bien-aimée ! avec toi j'avançais sans tristesse,
Car le chant de ta voix, la fleur de ta jeunesse
Enchantait, fleurissait le paysage amer.

FINISTÈRE

Te souviens-tu d'un jour de cet heureux voyage ?
L'arrêt à Lannilis ? et le cabriolet
Qui vers Ploudalmézeau, de village en village,
Aux grelots du cheval joyeusement roulait ?
La rivière au lit sombre, aux pentes de verdure ?
Les tournants montueux ? comment sous la voiture
Le vieux pont suspendu résonnait et tremblait ?

Du rapide wagon, par un coin de portière,
La campagne se laisse à peine apercevoir ;
Mais, en voyageant mieux, on la possède entière,
On s'imprègne vraiment des parfums du terroir.
On descend à loisir sur la lande ou la berge,
Et quand le cheval entre au portail de l'auberge,
La cloche va tinter pour la table du soir.

Oui, ta main dans la mienne, ô ma chère compagne !
Toi dont l'amour combla mes rêves inquiets,
Pas à pas j'ai revu les côtes de Bretagne,
Les lieux où, tout enfant, je courais et riais.
La terre est, moins que nous, changeante et périssable :
Sur les grèves, la mer a roulé bien du sable ;
Mais les rochers sont tels qu'alors je les voyais.

C'est bien la grande route et sa longue verdure ;
Mon père s'asseyait sur ce vieux banc de bois ;
En mer, je reconnais le cotre et sa mâture...
Dans ce petit sentier j'ai passé bien des fois.
Du promontoire gris se dresse au loin la forme,
Et voici le men-hir avec sa bosse énorme,
Droit et noir en plein champ, surmonté de sa croix.

Le souvenir m'entraîne en sa mélancolie :
Quoi ! plus d'un quart de siècle ! un enfant jouait là ;
Depuis ?... depuis, hélas ! la jeunesse pâlie,
Les passions, les deuils, l'azur qui se voila,
Le monde deviné dans sa vaste souffrance,
Un peu plus de savoir, beaucoup moins d'espérance...
L'enfant est devenu cet homme que voilà.

Pourtant ne suis-je pas injuste par tristesse ?
Non ! tous ces jours enfuis n'ont pas été perdus ;
La muse et le travail ont absous ma faiblesse,
J'ai donné quelque lustre au nom que je reçus.

O Temps ! je t'accusais : d'une main rigoureuse
 Tu m'as beaucoup ôté ; de l'autre, généreuse,
 Tu m'apportas des biens qui ne m'étaient pas dus.

Ne m'as-tu pas donné l'amour qui m'accompagne,
 Réalité d'un rêve où nous aspirons tous,
 Et qui, si la langueur du souvenir me gagne,
 Me montre, en souriant, le bonheur devant nous ?
 Ne m'as-tu pas donné celle dont la pensée
 Jusqu'à mon idéal s'est d'abord élancée,
 Et par qui ce voyage est moins triste que doux ?

VERNON

... nobis haec otia fecit.

I

Au monument des Mobiles de l'Ardèche

Sous les arbres taillés dont s'embellit Vernon
 J'allais, cherchant d'abord une rime légère :
 Mais la guerre civile et la guerre étrangère
 Dans ces bois ont jadis fait tonner le canon.

Les vignes, les pommiers rejoignent la lisière ;
Ici même, devant ce paisible horizon,
Dans la poudre et le sang tu mordis la poussière,
O Rouveure, héros dont j'ignorais le nom !

C'est pour moi cependant, pour nous, mon capitaine,
Qu'aux jours où la fortune était pis qu'incertaine,
Officiers et soldats, vous avez su mourir.

Et si, sous les tilleuls que rajeunit la sève,
Je médite des vers et me plais en un rêve,
C'est votre dévouement qui me fait ce loisir.

II

Trois semaines après

Cette fois, souriant à la terre connue,
Tous deux nous respirions le long de l'avenue
L'arome des tilleuls chauffés par le soleil ;
Et le cœur et les yeux ravis, nous atteignîmes
Le pied de la colline aux verdoyantes cimes
Où viennent se briser les traits du jour vermeil.

Les sapins, amincis en vertes pyramides,
Tendaient leurs bas rameaux sur les mousses humides,
Sur les sentiers pleins d'ombre et sur les clairs ruisseaux ;
Et le serpolet rose et la rouge bruyère
Recouvraient d'un tapis le sol de la clairière
Où se groupaient, de loin en loin, des arbrisseaux.

L'herbe se décorait de fleurs jaunes et blanches.
C'étaient, de toute part, des craquements de branches,
Et le chant des oiseaux, le cri des écureuils ;
Cependant qu'au détour tranquillement couchée,
La biche se levait, à peine effarouchée,
Ou que, sous bois, passait le galop des chevreuils,

Et le soir on alla sur le grand pont de pierre
En silence admirer la royale rivière,
Les flots noirs, pareils à de sombres bouquets.
La lune paraissait, et de rouges lanternes
S'avançaient sur les eaux métalliques et ternes,
Et des feux s'allumaient aux fenêtres des quais.

O pays enchanteur, où la Seine est si verte,
Ceinte de monts boisés, d'îles en fleur couverte,
Boulevards de Vernon, charmilles de Bizy,
Fleuve, donjon, coteaux si doux, forêt profonde,
Disons de quelle ivresse héroïque et féconde
A votre aspect nouveau notre cœur fut saisi !

Poète, dis encor : Lieux sacrés par l'histoire,
Soyez-le par la muse, et doublez votre gloire,
O nid d'amour ! ô champ d'un combat meurtrier !
Terre charmante et grave, où cette double chose
Qui vaut seule, ici-bas, que l'esprit s'y repose,
Amour et mort, ne peut un instant s'oublier.

RAMBOUILLET

« Ecoutons, disais-tu, nous venir dans la brise
Le bruit que font sous bois les petits animaux.
L'enfant qui les recherche et qui les martyrise,
L'enfant méchant qui trouve un plaisir dans leurs maux
(Ange innocent et blond dont sa mère est si fière),
Avec son filet vert, sa brune gibecière,
Enfin a disparu sous les derniers rameaux.

La nature, en sa fleur, va pouvoir nous sourire ;
Nous allons rencontrer l'abri que nous cherchons.
Le bois vibre sans fin comme une grande lyre,
Et ce concert nous suit tandis que nous marchons. »
Et tu parlais encor, que, dans ses rives fraîches,
Au milieu des roseaux dardant leurs vertes flèches,
L'étang nous apparut, obstrué par les joncs.

En îlots blancs et verts, dans les espaces vides,
Remuaient doucement les nénufars fleuris.
Par instants, l'onde en cercle élargissait des rides :
C'est qu'un poisson happait un insecte surpris.
Le saule sur nos fronts courbait sa pâle voûte,
Et là-bas, au soleil, tout au bord de la route,
Paisiblement venaient picorer les perdrix.

Sous leur sombre verdure ou leur feuille légère
Les troncs blancs des bouleaux et les troncs roux des pins
Parmi la mousse tendre et la raide fougère
Se dressaient sur le sol troué par les lapins.
Puis c'étaient les tilleuls, les chênes hauts et minces,
Sous lesquels ont chassé gentilshommes et princes
Tels qu'en vers dédaigneux Vigny nous les a peints.

Oui ! l'âge mûr tenant ce qu'a promis l'enfance,
L'homme stupide et lâche aime à faire souffrir,
S'embusque pour tuer la biche sans défense,
Contre un cerf épuisé qui n'a plus qu'à mourir
Lance quarante chiens toute une matinée,
Et, sur la terre en sang fier de sa destinée,
Prétend qu'à son image un Dieu l'a dû pétrir !

Ainsi, pour excuser les pires de ses vices
Et pour se dispenser d'être équitable et bon,
Il a su, chez les dieux, se trouver des complices
Qui l'aident dans sa guerre impie à la raison.

Hostile au doux éclat des vertus naturelles,
Il a fait avec soin l'obscurité sur elles
Et vers de faux devoirs détourné le rayon.

On connaît Artémis, la reine d'Ortygie,
Et son carquois que plus d'un poète a chanté ;
Déesse au cœur intact, mais à la main rougie,
D'autres qu'elle mettaient leur gloire en la bonté,
Quand, devançant les temps où l'Amour fut en haine,
Du sensible Apollon sœur insensible et vaine,
Elle se fit honneur de sa virginité.

Mais nous, indifférents aux subtiles amorces
D'un rêve maladif par l'orgueil inventé,
Comprenons mieux la vie, et réservons nos forces
Pour la seule vertu réelle, la Bonté ;
La Bonté, qui s'étend à toute créature,
Non celle que l'oubli de l'immense nature
Renferme dans ce mot étroit : humanité.

Forêt de Rambouillet ! sous ton ombre puissante
Ainsi me poursuivait mon éternel souci.
La cruauté de l'homme, à mon esprit présente,
Jusqu'à mon dernier jour m'aura tout obscurci.
L'homme a gâté la vie, en maître inepte et lâche,
Lui par les mains de qui, s'il eût compris sa tâche,
Le sort universel pouvait être adouci.

AU TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND

Une tombe sans nom : suprême vanité !
Pourtant, s'il fut jamais mortel désenchanté,
N'est-ce pas toi, splendide et morose génie,
Toi qui sans cesse errant d'Argos à Béthanie
Et de l'amour céleste aux terrestres amours,
Ne vis pas sans ennui poindre un seul de tes jours ?
La vie en notre chair a-t-elle des racines
Si dures que malgré les modernes doctrines
Et le deuil proclamé de nos illusions,
Tout au fond de nos cœurs rebelles nous puisions
Une invincible foi dans notre survivance ?
Ou n'est-ce pas encor que nous goûtons d'avance
Ce qui doit se passer quand nous ne serons plus ?
Et, l'œil fixé plus loin que nos jours révolus,
Nous trouvons jouissance ou peine à croire entendre
Les discours que nos fils tiendront sur notre cendre.

BÉNY

Quand je savais les noms des arbres et des plantes,
Quand je vivais, l'été, sous le chaume des toits,
Quand juillet, ramenant les heures consolantes,
Me rendait la montagne ou me rouvrait les bois ;

Avant qu'un dur travail à mon âme engourdie
Eût versé la torpeur en lui donnant la paix,
Ma Berthe, j'aurais pu chanter ta Normandie
Et ses pommiers nombreux parmi les foins épais.

Ah ! sinon aussi bien qu'en la vieille romance
Dont l'accent ni les vers ne sont encor perdus,
J'aurais chanté la terre où ton passé commence,
Où marchent à présent nos destins confondus.

J'aurais glorifié tes vallons et tes plages ;
De clocher en clocher jusqu'au phare de Ver
J'aurais redit les noms de tous ces grands villages
Que tu m'appris un jour en allant vers la mer.

A travers les colzas, parmi la pagnolée,
N'était-ce pas hier que je marchais encor ?
Un bruit d'éveils confus montait de la vallée,
Le hâle sur les blés faisait vibrer son or.

Hier, sur le sol blanc du chemin de Courseulle,
Je me hâtais, le front rafraîchi par le vent ;
Hier, sur le perron, ta vénérable aïeule
M'ouvrait ses bras, son cœur, m'appelait son enfant !

Du temps et de la vie ayant subi l'offense,
Laisant derrière moi plus d'un jour nuageux,
J'entrais dans la maison où sourit ton enfance,
Je voyais le jardin qui vit tes premiers jeux.

Et l'herbage étoilé de pâquerettes blanches
Où jadis tu grimpais tout en haut du noyer,
Croquant à belles dents les fruits parmi les branches,
Et la cuisine ancienne au vaste et noir foyer.

Séjour moins consacré par ce passé prospère
Par tant de souvenirs jeunes et radieux
Que par l'ombre, à tout pas présente, de ton père,
De ton père dont l'âme a passé dans tes yeux !

Si dans tes bois chéris où le cyclamen rose
Eparpille sa fleur au pied des vieux ormeaux,
Tu m'as vu tout d'abord errer le front morose
Sous l'ombre qu'épanchaient les paisibles rameaux ;

Si l'air qu'on y respire attrista ma pensée,
Si je m'assombrissais lorsque nous étions seuls,
L'œil perdu dans un songe et la tête baissée,
Et marchant en silence entre les vieux tilleuls :

Ce n'était pas froideur ou rêve involontaire,
L'imagination qui s'égarait au loin ;
Non ! plutôt j'écoutais, j'interrogeais la terre,
Des jours évanouis je cherchais un témoin.

J'évoquais, en mon âme ouverte à la détresse,
Le passage de ceux qui, se sentant mourir,
Dans ces mêmes détours ont traîné leur faiblesse
Sous les derniers soleils qui les voyaient souffrir.

Hélas ! et dans quel lieu foulé des créatures,
Sous quel toit souriant et dans quel vert chemin
Peut-on ne pas trouver la trace de tortures,
D'angoisses, deuil d'hier, menace pour demain ?

Puisqu'aimer et mourir est la loi de ce monde,
O ma Berthe ! aimons-nous en attendant la mort.
Viens, enfant, sur mon cœur poser ta tête blonde
Que je presse d'un bras plus avare et plus fort.

A ce coin verdoyant de la terre normande
Où, sous la pierre, dort ton père enseveli,
Ce qu'il faut, vois-tu bien, que notre amour demande,
Ce n'est ni deuil trop lourd, ni trop léger oublié.

Dans notre cœur, qui croit par moments se connaître,
Le cœur de nos aïeux revit à notre insu ;
C'est de leur être à tous que s'est formé notre être,
Élaboré longtemps avant d'être conçu.

Notre âme aussi vivra dans l'âme de la race :
Tels ces rayons venus de mondes si lointains
Qu'ils n'ont point achevé de franchir tout l'espace
Alors que leurs foyers sont à jamais éteints.

Nous sommes les anneaux d'une chaîne infinie ;
Nos pères ont vécu, vivons à notre tour.
Comme eux, nous connaissons l'horreur de l'agonie ;
Goûtons aussi, comme eux, la douceur de l'amour.

Mais si nous invoquons l'éternelle Nature,
Alors qu'elle est clémente et sourit au désir,
Ne nous révoltions pas quand sa loi sera dure,
Afin d'avoir su vivre et de savoir mourir.

VESPER

(1886-1896)

EN AVANT

Marche droit sur la force et la mêlée humaines,
Et parmi les méchants ourdissant leurs complots,
Brandis et fais siffler tes divins javelots,
Et pousse à plein collier le char d'or que tu mènes !

Souviens-toi que les ans, les mois et les semaines,
Les jours, vont d'un sang pur accroître encor les flots,
Et qu'en tout lieu du globe où naissent des sanglots,
Ton char de justicier roule sur ses domaines ;

Que la pitié pour ceux qui sont durs et puissants
N'est qu'au prix de nouveaux supplices d'innocents ;
Que ton œuvre tardive est œuvre expiatoire ;

Qu'il te faut racheter ta part du crime humain,
Et que, sinon d'hier, tu réponds de demain
Dans la mesure où Dieu t'arma pour la victoire.

BRETAGNE

A Auguste Dupouy.

Bretagne, ce que j'aime en toi, mon cher pays,
Ce n'est pas seulement la grâce avec la force,
Le sol âpre et les fleurs douces, la rude écorce
Des chênes et la molle épaisseur des taillis ;

Ni qu'au brusque tournant d'une côte sauvage,
S'ouvre un golfe où des pins se mirent dans l'azur,
Ou qu'un frais vallon vert, à midi même obscur,
Pende au versant d'un mont que le soleil ravage.

Ce n'est pas l'Atlantique et ton ciel tempéré,
Les chemins creux courant sous un talus doré,
Les vergers clos d'épine et qu'empourpre la pomme ;

C'est que, sur ta falaise ou ta grève souvent,
Déjà triste et blessé lorsque j'étais enfant,
J'ai passé tout un jour sans voir paraître un homme.

SUR LA MONTAGNE

(Montréjeau)

... *facilis, Natura, fuisti.*

(LYDIA).

L'odeur du buis amer parfume la montagne
D'où, parmi l'herbe rousse et les quartiers de grès,
Satisfaits d'autant mieux que la ville est moins près,
Nous regardons le fleuve errer dans la campagne.

Pourquoi faut-il qu'épris d'un nuisible idéal,
L'homme ait pu, des trésors de sa fortune ancienne,
Sacrifier le seul qui vaille qu'on y tienne,
L'amour, au gain douteux du pacte social ?

La nature pourtant nous était si facile !
N'a-t-elle pas toujours, Arcadie ou Sicile,
La grotte au lit de fleurs qu'un rideau vert défend ?

Mais toi, monde, dont seul le tombeau nous délivre,
Tu sais bien empêcher et dégoûter de vivre
Ceux de nous dont le cœur était le plus vivant.

A MAURICE BOUCHOR

Toi qui, tenant foulé Satan sous ton orteil,
Appelles dans l'azur l'âme de la patrie,
Quand d'autres, à plaisir, sur sa face meurtrie
Tissant d'obscurs réseaux, retardent son réveil :

Que ta muse, pieuse amante du soleil,
Dont la voix en accents mystiques chante et prie,
Nous revienne éblouir en sa robe fleurie,
Glaive d'archange au poing, sous un casque vermeil !

Puisqu'elle veut le pur règne de la justice,
Il faut que bien des fois encore retentisse
Son clairon solitaire aux quatre coins du ciel !

Car voilà bien longtemps qu'infime créature
Bravant son Créateur, l'homme bête et cruel
S'est arrogé le droit d'opprimer la nature.

LE LAC NATAL

A Adolphe Ribaux.

Cum se purpureo vere remittit humus.

LYGDAMUS.

Le printemps, sous sa pourpre, a réparé la terre ;
Il souffle dans l'air frais ses légères chaleurs.
Allez vers lui, poète, et des plus jeunes fleurs
Faites-nous un bouquet rustique et salulaire.

Envoyez-nous, du fond de votre cher pays
Dont la race en travaux pacifiques s'honore,
Les couronnes des prés virginales encore,
Les rameaux par vous seul respirés et cueillis.

Car vous êtes de ceux, rares aux jours de fièvres,
Qui ne s'égarerent pas dans le vain tourbillon,
Qui n'ont pas pris d'abord l'éclair pour le rayon
Ni pour la voix du cœur le blasphème des lèvres.

J'en rends grâce à ce Lac harmonieux et doux,
Au conseil éloquent de sa mélancolie,
A la terre sévère et pourtant embellie,
A l'âme des aïeux que je salue en vous !

J'en rends grâce aux leçons de la chrétienne enfance,
A l'exemple certain des vertus du foyer,
A l'amour qui n'aura jamais à dévier,
Rien, dans le droit chemin, ne lui faisant défense.

J'en rends grâce au passé qui forma votre cœur,
Et j'en appelle aux jours qui verront votre gloire,
Lorsqu'ayant fixé l'or sur le marbre et l'ivoire,
Du rebelle idéal vous vous tiendrez vainqueur.

Faites à votre tour le rêve de la vie,
Jeune homme qui venez au temps où je m'en vais !
Apprenez si ce rêve est bon, s'il est mauvais,
Lequel, naître ou mourir, vaut un regard d'envie.

Nul ne sait ce que garde en ses flancs l'avenir,
L'orage ou la clarté qu'il recèle en sa brume ;
Si l'astre, qui pour vous à l'orient s'allume,
Brûlera les moissons ou se fera bénir.

Mais, fût-ce un désastreux midi qu'il vous apprête,
Vous resteriez encor, sous les cieux les plus lourds,
Fidèle au mont natal, autel des premiers jours
Où vous mîtes vos dieux plus haut que la tempête.

Vous ne voudriez pas, pour un air empesté,
Pour le brutal éclat dont le siècle s'abuse,
Trahir jamais ce Lac où votre jeune Muse
A puisé tant de force et tant de pureté.

LE CHOIX

A Edmond Estève.

Comme un drap de vieil or broché de velours noir,
Du côté du couchant le ciel forme, ce soir,
Un fond splendide et morne aux feuilles de la haie.
C'est l'heure de silence où notre âme s'effraie
De la rapidité des jours et des saisons
Et lit sa fin prochaine au deuil des horizons.
Que de soleils, depuis que je rêve en ce monde,
Sont ainsi descendus par leur route profonde
Dans le stérile éclat de leur règne empourpré !
Et j'ignore combien désormais j'en verrai.
Certes la vie est brève, et les sages antiques,
Tout en dissimulant sous des plis poétiques
Les contours odieux de la réalité,
Ont senti mieux que nous et mieux que nous chanté

Qu'il faut, si nous voulons respirer quelques roses,
Ne pas attendre une heure après les voir écloses,
Et qu'il est éphémère et sans aucun retour,
Le délai que la mort concède au jeune amour.

Et je comprends aussi que des âmes très tendres,
S'attristant de bonheurs réduits si vite en cendres,
Se tournent vers un monde idéal et futur ;
Que, prises de vertige, elles trouvent plus sûr
De s'abstenir d'un bien que bornent les années,
Et se précipitant vers d'autres destinées,
Ne veuillent plus qu'un ciel où l'on puisse s'unir
Dans la paix d'un amour qui ne doit pas finir.

Mais ce qui fréquemment me rejette en surprise,
Ce contre quoi l'effort de mon rêve se brise,
C'est de voir tant de gens à ce point divertis
De ne choisir aucun de ces deux grands partis,
Ou se hâter de vivre, ou renoncer à vivre,
Et gaspiller le temps et, comme une troupe ivre,
Se laisser entraîner au hasard du chemin
Sans voir l'âge et la mort qui leur prennent la main ;
Négliger à la fois les choses éternelles
Et l'immédiat attrait des faiblesses charnelles,
Et perdre, aux entretiens frivoles des salons,
Ces jours, pour moi si brefs, qui leur semblent si longs.

Les hommes vanteront toujours le choix d'Hercule ;
Plus d'un, pourtant, devant son exemple recule
Et comprendrait qu'il eût suivi la Volupté.
Mais qu'eussent dit l'Olympe et la postérité
Si le héros n'avait de ses deux conductrices
Choisi l'une ni l'autre, et, loin des sacrifices
Comme loin des plaisirs, s'il eût, sans but aucun,
Sans accepter l'épine ou vouloir le parfum,
Mis ses pas dans les pas stupides de la foule
Qui devant elle va comme un troupeau s'écoule,
Au hasard, sans prévoir ou remords ou regrets,
Et se rue à l'abîme avec des yeux distraits ?

SINE NOMINE

A Hector Malot.

Le jeune lieutenant marche à la mort certaine.
Il a vu, sans pâlir, pâlir son capitaine,
Quand celui-ci, poudreux et blessé : « Nous fuyons ;
Vous, prenez vingt soldats, retournez en arrière,
Et faites-vous tuer dans cette fondrière
Pour couvrir le départ des derniers bataillons. »

Il va du même pas qu'aux matins de revue,
Quand les Parisiens le suivaient dans la rue ;
Mais, sous le képi rouge au mince galon d'or,
Il contemple d'un œil plein de graves pensées
Les collines d'azur, à l'horizon dressées,
Qu'à peine verra-t-il quelques heures encor.

Puis, baissant la paupière au dedans de lui-même,
Avec les yeux de l'âme il revoit ce qu'il aime :
Sa mère en cheveux blancs que tuera la douleur ;
Sa sœur, près d'une amie, à genoux dans l'église,
Si jeunes, toutes deux... si chères ! Tout se brise,
C'en est fait, et le rêve est tranché dans sa fleur.

Va ! ta part sur la terre est toute dépensée.
Porte jeunesse, amour, force, avenir, pensée,
Où le devoir le veut, en pâture au canon.
De rien de consolant ta vertu n'est ternie :
Car nul n'assistera ta sanglante agonie,
Et ceux pour qui tu meurs ne sauront pas ton nom.

EX OSSIBUS ULTOR

A Pierre Maria.

Enfant, je connaissais déjà le prix des heures,
Et, l'âme en toute chose attentive à la fin,
Déjà j'aurais voulu retenir les meilleures
Ou, comme elles, m'enfuir dans le passé divin.

Et, jeune homme, avec quelle anxiété d'avare
Je sentais m'échapper, jour par jour, les saisons,
Nuit par nuit, sans voir poindre ou l'étoile ou le phare
Que j'implorais du cœur à tous les horizons !

Comme Ulysse tendant les bras vers Anticlée,
Comme Dante embrassant l'ombre de Casella,
Je demeurais debout, la prunelle voilée,
Croyant voir et toucher l'heure qui s'envola.

Et dans ma prévoyance aussi vaine qu'amère,
 La vieillesse et la mort faisant mon double effroi,
 Je m'écriais sans cesse : « O Nature ! ô ma mère !
 Le temps rapide fuit sans retour, hâte-toi.

« Hâte-toi, si ton fils n'a pas trahi ton culte,
 De lui donner les biens auxquels ont droit tes fils,
 S'ils n'ont vers tes autels jamais jeté l'insulte,
 S'ils se sont abstenus des imprudents défis.

« Différent de ceux-là qui marchent sur la terre
 Dans la présomption de leur âpre vertu,
 Je t'ai de mes désirs fait le don volontaire,
 Et devant ton soleil je n'ai point combattu.

« Mais je sais que les fleurs dont ta corbeille est pleine
 Ne conviennent qu'aux fronts où la jeunesse luit ;
 Qu'il faut, des cimes d'or, descendre vers la plaine
 Sans révolte aux premiers coups d'aile de la nuit.

« C'est pourquoi, devinant prochain le crépuscule,
 Et résigné d'avance à ton ciel obscurci,
 Avant qu'à l'horizon la clarté ne recule,
 De cris impatients je t'importune ainsi. »

Tel je rêvai longtemps et parlai dans mon rêve.
 Je t'invoquais, Nature... Hélas ! tu n'es plus rien,
 Reine découronnée à qui le temps enlève
 Ton séculaire honneur et ton office ancien !

Le maître était l'esprit de la cité moderne ;
Et cet air de prison dans lequel j'étouffais
Empêchait, comme un verre impénétrable et terne,
D'arriver jusqu'à moi tes plus simples bienfaits.

Qui donc a jamais pu, par force ni par ruse,
Echapper aux geôliers de ce morne cachot,
De ce monde sans grâce où l'Amour et la Muse,
Le front caché sous l'aile, échangent leur sanglot ?

Ah ! croyons que demain (le temps est aux merveilles)
Un cavalier, venant du fond bleu du désert,
Implacable et pensif sous des armes vermeilles,
Renversera la tour où nous avons souffert.

Héros d'une mystique et brillante aventure,
Cuirassé d'un fer triple et couronné de fleurs,
Puissent, quand il rendra la main à sa monture,
Les Archanges surpris reconnaître un des leurs !

Et puisse, hennissant et cabré dans l'aurore,
Son cheval, sur la pierre ou l'herbe des tombeaux,
Bondir, et si nos os sont sensibles encore,
Les réjouir au bruit de ses nobles sabots !

APRÈS LA DÉFAITE

A Charles Maurras.

Dans le brouillard, noyant les chétives moissons
Au versant dépeuplé de nos douces collines,
Dernier soleil en qui j'espérais ! tu t'inclines,
Abîmant avec toi nos dernières chansons.

L'un après l'autre, au loin, s'affaiblissent les sons,
La voix des travailleurs, le grelot des berlines...
Seul le gémissement des forêts sibyllines
Monte et grandit dans l'air plein d'ombre et de frissons.

Amis, resserrons-nous en cercle autour de l'âtre,
Sous le toit du manoir que nous avons quitté
Si fiers, par un si beau matin de cet été !

La ville dort au pied de ses temples de plâtre ;
Elle nous a proscrits, mais ses dieux vermoulus
Ne la sauveront pas quand nous ne serons plus.

DÉDICACE

DE LA *LAMPE D'ARGILE*

Elle est à toi, ma bien-aimée,
Si tes yeux y trouvent plaisir,
La lampe jadis allumée
Au feu tremblant de mon désir ;

Pauvre lampe de simple argile,
Mais avec des fleurs sur le tour,
Des fleurs sur la paroi fragile
Peintes jadis avec amour.

Le temps bientôt se jouera d'elles,
Leur couleur a déjà pâli...
Pourtant, l'éclat de leurs modèles
Devrait les sauver de l'oubli !

Peut-être un jour un antiquaire,
Brisant le cercueil des amants,
Fera soudain rouler à terre
Ceci parmi nos ossements ;

Et sur l'argile, que décore
Le carmin pâle d'un feston,
Peut-être saura-t-il encore
Lire les lettres de ton nom.

MON JARDIN

(*Bordeaux*)

A Armand Dayot.

I

Mon jardin ombragé, sous l'azur d'Aquitaine,
Jusqu'en octobre n'est qu'à peine défleuri.
Les érables touffus m'y forment un abri
D'où la ville, à deux pas, semble presque lointaine.

Au désir de repos qui hante un cœur meurtri,
A la timidité d'une muse hautaine,
Ce réduit, verdoyant comme un bord de fontaine,
En sa grâce d'automne aussitôt a souri.

Lasse du vent amer et du bruit fou des grèves,
Mon âme, où bat encore un ouragan de rêves
Dont l'étude et les ans n'ont eu pleine raison,

Mon âme voit ici comme une délivrance
Qu'arbres et murs partout lui ferment l'horizon,
Puisque toute échappée ouvre sur la souffrance.

II

Feuillages lourds et mats, verdure aux clairs reflets,
Rouge géranium et sombre héliotrope,
Et vous dont le tronc gris des poiriers s'enveloppe,
O mes volubilis roses et violets !

Si votre solitude est celle où je me plais,
Fleurs, filles d'Amérique ou de la vieille Europe,
Apaisez mes fiévreux ennuis de misanthrope,
Et de vos doux parfums, fleurs, rafraîchissez-les.

— Veux-tu sincèrement la paix que tu demandes,
Poète? Creuse alors le sol des plates-bandes
Plutôt que de creuser sans profit ton cerveau.

Agis ainsi, ne fût-ce, ermite volontaire,
Que pour t'accoutumer à voir des vers de terre
Dont le commerce, un jour, te sera moins nouveau.

POLLION

A Anatole France.

... *te consule inibit,*

Pollio...

VIRGILE.

A-t-il connu le jour, l'enfant qu'à Pollion
Montrait parmi les dieux ta muse énigmatique,
O Virgile! l'enfant pastoral et mystique
Qui devait aux Romains donner mieux qu'Ilion?

Terrible par sa grâce à la rébellion,
Il eût presque effacé, confirmant son cantique,
Les vestiges du mal et de la fraude antique
Et fait douce aux troupeaux la face du lion.

Or, le poison subsiste au dard de la vipère,
Et le monde latin aujourd'hui désespère
Qu'un nouveau consulat ramène l'âge d'or.

Meurs donc, désir sacré de concorde et de gloire,
Vain rêve ! et qu'avec toi s'éteigne la mémoire
De ce chant merveilleux qui te fait vivre encor.

A AULUS

Que Ponticus se plaise à quelque Thébaïde,
Qu'il dise la démence et les armes des rois !
Toi dont les cheveux noirs ornent le front sans ride,
Aulus, tu chanteras l'amour, si tu m'en crois.

Tu chanteras Chrysis si belle dans ses voiles
De Cos, plus belle encor s'ils tombent à ses pieds,
Et ce double flambeau, ses yeux clairs, tes étoiles,
Et sur la lyre d'or ses doigts si déliés ;

Sa démarche pareille à celle de Minerve,
Sa taille, dans tes mains facile à retenir,
Et tous les châtimens que son courroux réserve
A l'envieux Bassus qui veut vous désunir.

Certes, ni l'amitié dont Pollion t'honore,
Ni tes vers et ton nom sans cesse répété
Des pays de Vesper aux pays de l'Aurore,
Ne t'apportent d'orgueil autant que sa beauté.

Les trésors, les portraits de ta famille ancienne,
Ta gloire et tes jardins t'ont fait moins de jaloux
Que si Chrysis te rit sur la voie Appienne
Ou si, dans un festin, se cherchent vos genoux.

Ne chante donc, Aulus, que les fleurs de ta chaîne ;
Laisse le glaive épique et le mètre guerrier
A nous autres à qui la vieillesse prochaine
Ne permet plus d'amour que l'amour du laurier.

LE POÈTE FUSCUS

A Emile Jobbé Duval.

Dans sa villa dont rien ne trouble le repos
Et que le butin grec orne d'or et de marbres,
Le poète Fuscus émonde en paix ses arbres,
Met son miel dans l'argile et tond ses blancs troupeaux.

Heureux, pour garantir ces champêtres délices,
Qu'aux frontières, couchant sous la tente, là-bas,
Un chef ambitieux et de grossiers soldats
Veillent bien contenir Mèdes et Vindélices.

Heureux aussi, Fuscus, qu'au Forum insensé
Dont la brigue fait naître un sourire à ta lèvre,
L'orateur se dépense et respire la fièvre
Dans l'air poudreux autour des rostres amassé.

Car ces hommes dont l'œuvre, à t'écouter, est vaine
Et que les flots civils roulent en leurs remous,
Ont, d'aussi près que toi, mesuré les dégoûts
Et savent ce que vaut l'intelligence humaine.

Mais la vertu regarde au delà du plaisir,
Et ce n'est pas au gré des souffles populaires
Qu'elle dépose ou prend les faisceaux consulaires,
Et selon l'intérêt se vante de choisir.

Sectateur d'Aristippe ou fervent d'Épicure,
O rêveur dédaigneux du Forum et des camps,
Retourne étudier le secret des volcans,
Lis les Grecs, mets en vers les lois de la nature.

Sois fier de passer l'heure en doctes entretiens
Où l'esprit aux propos des sophistes s'aiguise ;
Mais, si nous nous rendions à ta doctrine exquise,
Sache qu'avant l'hiver tu perdrais tous tes biens.

Les chevaux d'Orient boiraient l'eau de ta source,
Mordraient tes arbrisseaux, piétineraient tes fleurs,
Tandis que les Germains ivres et querelleurs
Videraient tour à tour ton amphore et ta bourse.

A moins que, se ruant comme un fauve lâché,
La plèbe en tes celliers ne laisse rien à boire,
Se vautrant sur les lits de pourpre aux pieds d'ivoire
D'où tu dictes tes vers, nonchalamment couché.

Cristaux Alexandrins et bronzes de Corinthe,
La table de thuya d'un si fabuleux prix,
Ton luxe ne serait qu'un informe débris ;
Le dernier t'aurait lui des jours exempts de crainte.

O Fuscus ! en buvant du vin frais sous tes pins,
Un livre à tes côtés, des roses sur la tête,
Songe à ceux qui te font ces loisirs de poète,
Et, plus juste envers eux, modère tes dédains.

SAGESSE, AMOUR

A Léopold Sudre.

Albi, ne doleas...

HORACE.

I

Si j'avais le discret badinage d'Horace,
J'essaierais par mes vers de ranimer ta foi,
Jeune homme qu'un amour invincible terrasse...
Albius, il est vrai, fut moins triste que toi.

Puis-je, contre les dieux, embrasser ta querelle
Et te plaindre en mon cœur, quand, de ton propre aveu,
Ta Cypassis, longtemps à tout désir rebelle,
Hier enfin fléchit sous tes baisers de feu ?

Tu n'as jamais été si près de la victoire,
Et lorsque vers le seuil elle s'enfuit d'un bond,
C'est toi qui me l'as dit, sa chevelure noire
Echappait presque entière aux dents du peigne blond.

Et sa joue empourprée et ses lèvres tremblantes,
 Et ses seins soulevés qu'avait pressés ta main,
 Trouble révélateur, traces encor brûlantes,
 Quels présages veux-tu d'un plus doux lendemain ?

C'est en de tels moments que ton cœur désespère !
 Tu n'imagines plus d'asile qu'en la mort...
 Sans voir, autour de toi, que toute heure prospère
 Ne s'achète qu'au prix de bien des mois d'effort.

Encor sont-ils heureux ceux qui cueillent la rose
 Dont la splendeur est due à leur soigneuse main :
 Combien d'autres ont vu la chère fleur éclore
 S'épanouir un jour dans les doigts du voisin !

II

— Crois-tu vraiment qu'Horace ait consolé Tibulle,
 Ami sage, censeur des tristesses d'autrui ?
 Le jour que m'annonçaient tes vers ne m'a pas lui ;
 Son soleil ironique à l'horizon recule.

Qu'un plus fier soit épris d'une splendide fleur !
 Moi je me contentais de l'humble primevère.
 Mais je suis né, vois-tu, sous un astre sévère :
 Je n'aurai de l'amour connu que la douleur.

La mesure est divine et tout excès nuisible,
Et qui l'a mal choisi s'obstine à tort au but.
Horace avait raison, mais Tibulle en mourut...
Et toi, n'as-tu jamais désiré l'impossible ?

Laisse donc à son deuil celui qu'un sort amer
A marqué pour souffrir et chanter sa souffrance.
Ne tente pas son cœur d'une vaine espérance :
C'est bien assez du chant des Sirènes en mer.

C'est bien assez de vous, yeux noirs et lèvres roses,
O grâce du contour et du geste, ô voix d'or !
Puisque l'infortuné que vous troublez encor,
Fidèle après trois ans, trouve les portes closes.

Non, ce mal où l'amour se plaît comme en un jeu,
Rien ne le guérira, poisons de la Colchide,
Charmes Thessaliens ou doctrine rigide,
Ni le Grec dont Lucrèce a voulu faire un dieu.

BUCOLIQUE

A P. de Nolhac.

Qu'Orphée accoure avec Calliope sa mère !
Viens, de fleurs ombragé, Linus, et d'ache amère,
Fils d'Apollon, Linus, pasteur au chant divin ! »

Ainsi j'aurais pu dire en ma verte jeunesse,
Quand le secours d'un dieu, celui d'une déesse
N'eût armé contre moi qu'un rival au cœur vain ;

Quand au poète ami qu'aujourd'hui tout acclame,
Dont la nef laissa loin ma nef d'un coup de rame,
Je criais : « Viens, partons ! songe à la Toison d'or » ;

Ou bien quand j'écrivais d'une main frémissante :
« Forêt de Rambouillet, sous ton ombre puissante... »
(Et je plus au génie en d'autres vers encor.)

Mais, dépouillant nos cœurs avant qu'il nous délivre,
L'âge ôte le désir et la force de vivre ;
Hélas ! j'ai désappris les travaux coutumiers.

Comme le vieux berger que chantait mon Virgile
Et dont s'alourdissait le pas longtemps agile,
Au coin d'un bois les loups m'auront vu les premiers.

Le silence se fait dans la plaine ; la brise
S'apaise ; le soir tombe, et sur la route grise
Cette blancheur — là-bas, — amis, c'est un tombeau.

Il est temps de revoir le foyer plein de cendre,
Et de me résigner, sans retard, à suspendre
Au tronc d'un pin sacré mon dernier chalumeau.

Préparez pour demain vos chansons funéraires !
Vous seuls savez chanter, Arcadiens, mes frères,
Qui m'écoutez hier nommer Amaryllis.

Je veux que par vos soins ma tombe se décore :
Ainsi mon souvenir pourra durer encore
Autant qu'en sa fraîcheur votre moisson de lys.

JOACHIM DU BELLAY

La Muse avec amour sans doute aura souri,
Du Bellay, quand ta prose, à ses leçons sujette,
Disait que notre langue était l'humble vergette
Qui, faute de bons soins, n'a pas encor fleuri.

Le lait du Palatin et le miel de l'Hymette
Depuis ont arrosé l'arbuste et l'ont nourri ;
C'est un arbre où les fruits en tel nombre ont mûri
Qu'il faut qu'à l'honorer l'univers se soumette.

Aurais-tu pu prévoir, en ta docte ferveur,
Que nos fils renieraient un jour la source antique
Pour le maigre filet d'eau trouble et sans saveur

Qui, filtrant avec peine à l'âpre sol gothique,
Eût laissé dépérir, dès ses premiers matins,
La plante dont ton cœur pressentait les destins ?

A ERNEST PRAROND

Si dense était la feuille aux forêts de l'Algide
Que la cime de loin se dressait noire aux yeux :
Tel en ton vers, pareil à l'yeuse rigide,
Plantant sa forte griffe au mont voisin des cieux,

Le sens presse les mots comme l'arbre ses feuilles,
Et l'on dirait d'un bois impénétrable au temps,
Bois sacré d'où les bruits du ciel que tu recueilles
Redescendent vers nous en oracles chantants.

Poète que n'a pas lassé la saison dure,
Longtemps encor demeure à ton sommet albain,
Où les muses, l'archet au doigt, sous la verdure,
Te dicteront des chants doux au labeur humain.

DIDON

A J.-M. de Heredia.

... *di morientis Elissae.*

VIRGILE.

Si le jour d'abandon qui nous mène à mourir
Succède aux belles nuits dont le ciel fut avare,
Celui pour qui le mal par le mal se répare
Suit ton exemple, Elise, à ton dernier soupir !

Lorsque, docile aux dieux prompts à le ressaisir,
Le Troyen, de son glaive, eut, en tranchant l'amarre
Qui retenait sa nef à la côte barbare,
Du même coup tranché ta vie et son désir,

Au lieu d'étendre à lui ta pitié sur toi-même,
De le plaindre de fuir par devoir ce qu'il aime,
La vengeance altéra ton cœur trop conjugal.

Mais l'Olympe, trouvant injuste ta colère,
Préparait, pour calmer cette soif séculaire,
La coupe de poison où dut boire Hannibal.

MARCELLUS

Ostendent terris hunc tantum fata.

VIRGILE.

... breves et infaustos populi romani amores.

TACITE.

Les destins n'auront fait que te montrer au monde,
Amours de Rome, édile adolescent et fier,
Qui devais enrichir le trésor de l'enfer
De ces dons par lesquels un empire se fonde.

Le Styx a vu ton front s'incliner vers son onde
Comme un astre, naissant à peine, vers la mer
Penche un dernier rayon aussi bref qu'un éclair,
Et disparaît à l'heure où la tempête gronde.

Du moins, c'est entouré des tiens que tu mourus !
Tu n'as pas, sous les coups du Cantabre ou du Mède,
Appelé vainement tes compagnons à l'aide ;

Tandis que, pour se joindre aux lâches disparus,
Ton cheval, ressaisi d'une main défaillante,
S'enfuyait au galop loin de ta mort sanglante.

L'ANCIEN CHAMP DE MARS

A Georges Druillet.

Parmi les souvenirs qui hantent mon cerveau,
Dans les rêves qui font qu'en ce Paris nouveau
Les cœurs comme le mien se sentent solitaires,
Le Champ de Mars, aux jours des fêtes militaires,
M'apparaît, tel qu'enfant je l'ai vu par deux fois :
Immense et fourmillant de troupes. Je revois,
Le long du mur d'acier des pâles baïonnettes,
Sous des casques aux crins de pourpre, les trompettes,
Les poitrails alignés de leurs grands chevaux blancs,
Et passer tour à tour en inflexibles rangs,
Dans la poussière et dans des galops de victoire,
Chasseurs au dolman vert orné de tresse noire,
Dragons au plastron blanc et hussards bruns et bleus
Portant le plumet droit ou les crins onduleux,
Les lanciers éclatants d'azur ou de jonquille
Et les carabiniers sous la rouge chenille,

Et dans le roulement des canons, des caissons
Dont s'ébranlent au loin les vitres des maisons,
L'artilleur de la garde étincelant et sombre,
Attirant les regards éblouis du grand nombre,
Or et noir, et coiffé du colback de poil d'ours ;
Et puis les fantassins dans le bruit des tambours,
Grenadiers, voltigeurs aux visières de cuivre,
Défilé de héros dont le tumulte enivre
Jusqu'au rêve de vaincre ou mourir avec eux
Les plus faibles de nous et les moins belliqueux.
Ah ! les visages francs aux sévères moustaches !
L'aigle d'or des shakos, celui des sabretaches
Reluisaient au soleil de ces jours oubliés ;
Hommes, chevaux, pressant leurs pas multipliés,
C'était l'espoir, intact encor, de la patrie
Qui passait sous les yeux de la foule attendrie,
La parure d'un règne et son luxe viril,
La promesse d'honneur en face du péril,
Et la fête de ceux qui, pour sauver leurs frères,
Allaient bientôt cueillir des lauriers funéraires.
C'étaient vous, les blessés, les mourants de demain,
Ceux qui, loin du foyer, dans la fièvre et la faim,
Traînant leurs pieds meurtris par les routes de France
Devaient s'offrir captifs pour notre délivrance,
Devaient donner leur sang pour nous en mettre au cœur,
Alors que la victoire étonna le vainqueur,
Et rougit à jamais le talon de sa botte !
C'étaient vous, les héros futurs de Gravelotte,

Wissembourg, Reichshoffen, noms cruels et sacrés !
Soldats éblouissants, officiers chamarrés,
Après avoir ravi les enfants et les femmes,
Il vous restait encore à nous montrer vos âmes,
Et si des cœurs battaient sous tant d'ors et d'aciers,
Sous la pourpre et l'azur dont vous resplendissiez !
Dans l'infortune, prompte à l'injustice amère,
Vos fils ont pu poursuivre une erreur éphémère
Et condamner, du fond de leur triste repos,
Ceux qui pour eux sont morts autour de nos drapeaux :
Plus justes, les vainqueurs confessent à l'histoire
Quelle fut votre part épique et votre gloire
Et contre quels destins, par la ruse apprêtés,
Sous l'inutile airain vos cœurs se sont heurtés.
Osons dire qu'il est de si nobles désastres
Qu'il sied que notre voix les porte jusqu'aux astres ;
Que le succès n'est rien en ce monde mortel,
Et qu'auprès des aïeux vous prenez place au ciel
Dont les routes, devant les lâches refermées,
Vous ont menés tout droit vers le Dieu des armées !

AUTOUR DES INVALIDES

A Fernand Engerand.

Soit du fond d'une large et déserte avenue,
Soit de ce vert coteau que blanchit Bellevue,
Palais sacré ! je t'ai contemplé bien des fois ;
Surtout quand le soleil d'après-midi riantes
Frappait tes casques d'or aux visières béantes
Et, plus haut dans le ciel, le globe avec la croix !

Et si l'ombre éteignait l'or de ton armature,
Si le gaz tout autour brillait dans la verdure
Etoilant les trottoirs droits et silencieux,
Le fantôme surgi du César de sang corse,
Son âme qui conçut la gloire dans la force,
Faisaient ton noir profil plus épique à mes yeux.

Tes canons, monuments des pures fonderies,
Aux fûts de bronze vert illustrés d'armoiries,
Je les ai doucement parcourus de mes mains :
Tous beaux, les uns ornés des monstres de la Chine,
Et les autres portant sur leur énorme échine
Le luxe féodal des vieux blasons germain.

Nos aïeux, prodiguant le trésor de leur veine,
Les ont poussés jadis sur les rives de Seine
Des remparts de Berlin ou du Palais d'Été.
Près d'eux, comme eux couvert d'emblèmes et de dates,
Le canon Louis Seize aux formes délicates
Évoque un monde jeune épris de liberté.

Civique illusion ! brève et candide aurore !
Midi sur les fronts nus ne pesait pas encore ;
Le jour s'annonçait pur et ne laissait prévoir
Ni labour trop ingrat, ni tempête, ni foudre,
Ni les blés piétinés dans la fange et la poudre,
Ni sanglant incendie à l'horizon du soir.

Jamais heure ne fut plus douce et plus humaine.
Noblesse ! tes enfants désarmaient toute haine :
Tu te nommais d'Estaing ou Lameth ou Ségur.
Pour la cause d'autrui tu cherchais la victoire ;
En échange d'un peu d'idéal et de gloire
Nul effort à ton bras ne paraissait trop dur.

Tu suivis sur les mers le brillant Lafayette
En ces jours d'aventure où la France inquiète,
Fière de relâcher son antique lien,
Croyait encore au trône, et voulait, dans ses rêves,
Greffer les fleurs de lys sur l'arbre aux jeunes sèves
Que l'on coiffa plus tard du bonnet Phrygien.

Aux fabuleux exploits que le bronze raconte
Je sens en moi frémir une tardive honte,
Et je songe à la mort des aïeux souriants.
L'ombre des bataillons en marche m'enveloppe,
Et le bruit de leurs pas sur les routes d'Europe
Agite malgré moi mes pieds impatients.

O République ! Empire ! ô souvenirs de Rome !
Poèmes qui chantiez dans mon cœur de jeune homme
L'accord de l'avenir et de l'antiquité !
Patrimoine latin de la France, ma mère...
Comme l'inaction alors me semble amère,
Comme ma main voudrait un glaive à mon côté !

Une plume... et c'est tout ! Au lieu de vivre, écrire !
Penser ! et sur soi-même amèrement sourire...
Rien ne nous rendra donc les jours des Trois Couleurs,
Le baptême de sang où se trempaient les âmes,
Et les arcs triomphaux, et les bras blancs des femmes
Vous jetant, au retour, des rubans et des fleurs !...

Du moins je vous honore, ô combattants, nos pères !
Vos fils, dans les maisons que vous fîtes prospères,
Ont méprisé l'épée et noirci du papier.
Ils ont, en leur discours, renié votre exemple ;
La peur, seule déesse ayant chez eux un temple,
Pourrait, avant longtemps, le leur faire expier.

Inspirant leurs conseils, dictant leurs défaillances,
La reine du mensonge et des lâches silences
Les pousse sur le bord d'un tombeau sans honneur.
L'or échappe à leurs mains, la terre se révolte ;
Sur la ville appauvrie et les champs sans récolte
L'Esprit faux a lâché son souffle empoisonneur.

Tel, en te contemplant, mon rêve s'humilie,
Dôme, où, dans le silence ingrat ensevelie,
La gloire d'hier dort avec les vieux drapeaux !
Il est heureux celui qui naquit à son heure
Et ne te connaît pas, blessure intérieure,
Dégoût de ce qui fait l'orgueil des jours nouveaux.

A CH. FLORENTIN-LORIOT

Aussi libres qu'au fond du plus vaste désert,
Dans ton étroit jardin, devant tes passeroses
Elançant vers le ciel leur fuseau rouge et vert,
Nous avons discoursu des hommes et des choses.

Tu sais qu'entre deux pots de myrte, un plâtre ancien,
Buste d'un Médicis ami de Michel-Ange,
La lèvre énigmatique et le regard étrange,
Me parut présider à ce cher entretien.

Comme le voyageur qui cède à la fatigue,
J'irai m'asseoir encor sous ta vigne en berceaux,
A l'abri — pour un jour — des mauvais et des sots
Qui s'agitent parmi les fièvres de l'intrigue.

J'ai secoué mes pieds sur le seuil empesté
Des sages de la terre et des puissants du monde,
Après avoir connu leur science inféconde
Et le mal accompli par leur frivolité.

Et j'entre en ta maison comme en un sanctuaire
Où la justice et l'art veillent au même autel...
Tes jours sont au travail, tes nuits à la prière,
Et ton cœur ne s'exalte à rien que d'immortel.

ERNEST MILLET

Après que la Jeunesse a fleuri ton cercueil,
Que ta ville natale a senti son long deuil,
Sur ta tombe reçois la couronne tressée
Par une main que l'âge aura bientôt glacée.

Je la dépose avec respect, ô jeune ami
Dans le renoncement de ton œuvre endormi !
L'avenir te devait les lauriers et la rose ;
Nos yeux les devinaient dans sa corbeille close,
Quand soudain elle s'ouvre et se vide en entier...
Une sèche immortelle en tombe. — Ni laurier,
Ni rose ! — Gloire, amour, rien n'est plus de ce rêve
Qui s'annonçait durable, et qu'un jour nous enlève !

Ainsi tu suis Tellier au pays inconnu
D'où, si ce n'est Lazare, aucun n'est revenu,
Et dont Lazare, à ceux qu'il trouva sur sa route,
N'a rien livré qui pût les soulager du doute.

Et nous, flétris par l'âge, usés par les dégoûts,
Nous vivons, nous marchons, après comme avant vous ;
Et notre seule excuse est d'en sentir la honte,
Dont le sang à nos cœurs, avec vos noms, remonte.

Jeunes gens ! jeunes gens ! si vous disparaîsez
Les premiers de l'arène où, combattants lassés,
Comme des sécuteurs que la résille enlace,
Nous n'aurons plus demain qu'à tomber avec grâce
Sous les yeux de ce peuple absurde et délirant
Qui rejette au passé tout ce qui le fit grand,
Si vous vous en allez, quels sont donc les courages
Prêts à braver l'averse et l'éclair des orages,
Et dignes de revoir l'aurore du matin
Où nos illusions souriaient au destin ?

En secret, je comptais sur vous pour l'aventure
D'où naîtraient les remparts de la cité future,
Chrétienne par le cœur, latine par l'esprit,
Et dans le monde entier mettant l'ordre prescrit.
Dieu n'y condescend pas, et, maître de l'histoire,
Vous épargne la peine... et vous ôte la gloire.

Repose donc auprès de tes vergers en fleur,
Là-bas où les amis que te fit ton grand cœur
Tourneront désormais un regard triste et morne ;
Repose en paix, Millet, dans la terre de l'Orne.

Tes poèmes vivront : car le pur sentiment
Et l'art pur, sans lesquels ne brillent qu'un moment
Les flambeaux les plus vifs que notre rêve allume,
Assurent la durée à ton livre posthume.
Les esprits généreux demain y chercheront
L'idéal qui battait aux veines de ton front ;
Oui ! sur ta destinée, encor qu'inaccomplie,
Déjà plus d'un penseur médite et se replie,
Et remonte, au fil d'or de tes vers déroulés,
La suite de tes jours rapides et troublés.
O poète, amoureux de la pourpre latine
Qui reprit sa couleur dans les vers de Racine,
Toi qui, pliant la phrase au rythme souverain,
Gardas l'intégrité du vieil alexandrin,
Lutteur qui, par ce temps de promptes défaillances,
Dans la vie et dans l'art portas haut tes croyances,
Aimas le Beau trahi, le Bien humilié,
Et la reine des jours à venir, la pitié,
O Millet ! je voudrais sur ta récente fosse
Qu'une colonne (hélas ! au fût tronqué) s'exhausse,
Et qu'un lierre s'y vienne étroitement unir,
Amer et résistant comme le souvenir !

L'HÉRITAGE

A Gaston Rageot.

I

Heureux celui qui sait aimer avec son âme
Et que la vision de la chair laisse en paix !
Mais cet autre est captif en des réseaux épais
Sur qui s'est abattu le désir de la femme.

Indifférent aux biens les plus hauts de l'esprit,
Plein du souvenir seul de l'ivresse charnelle,
Il promène partout son angoisse éternelle,
Sachant de quel antique esclavage il périt.

Du fruit perfide et tendre où s'attacha sa lèvre
Après mille festins encore inassouvi,
Il s'épouvante d'être à jamais asservi
Et se traîne au hasard, rouge et pâle de fièvre.

Mal obscur, hérité peut-être des aïeux,
De leur destin brisé dans sa mâle espérance !
Fleur morbide qui prend racine en la souffrance
Dont leur tombe a gardé le mot mystérieux !

Oui, sans doute, quelqu'un de ces tristes ancêtres
A, devant ses désirs, dans l'ombre rencontré
L'obstacle social, comme au cachot muré
Se heurte le captif dont se vengent ses maîtres.

Victimes du vieux monde où vinrent échouer
Vos aspirations douces et naturelles,
Le rêve qui pesa sur vos têtes rebelles,
Votre fils, lui non plus, n'a pu le secouer ;

Si bien qu'il transmettra ce poison dans les veines
De ses enfants promis au tourment du désir,
Qui chercheront la paix dans l'erreur du plaisir
Ou dans l'âpre douceur des austérités vaines.

II

Il regardait, d'un œil attentif et pieux,
Le portrait de l'aïeul peint en mil huit cent trente,
Avec un pli sévère à la lèvre souffrante,
Et d'épais cheveux noirs sur un front soucieux.

Il se remémorait les dernières années
De cet autre, en silence étouffant ses regrets,
Et celui mort d'hier, et les liens secrets,
L'accord simple et profond de tant de destinées.

Ainsi, vingt ans et plus, il avait, sans le voir,
Eu sous les yeux le sort qui l'attendait lui-même
Et l'explication du douloureux problème
D'un désir légitime et pourtant sans espoir.

Il comprenait enfin quel fatal héritage
Aggravait sur son cœur le poids de tous ses maux,
Et ne se sentait pas, devant les jours nouveaux,
De force à le pouvoir assumer davantage.

Qu'il repose à son tour ! la tombe est un lit sûr
Pour le corps, et le ciel offre peut-être à l'âme
Le seul bien désormais que son trouble réclame :
L'apaisement, après l'orage, dans l'azur.

Qu'il repose ! ses fils continueront son rêve,
Celui de ses aïeux, hélas ! avec le leur,
Jusqu'au matin d'hiver où, dans l'arbre sans fleur,
La souffrance et le temps auront tari la sève ;

Jusqu'au jour où la race, en proie au mal ancien,
De sa veine anxieuse ayant tari le fleuve,
Par un matin d'hiver finira son épreuve
Dans la paix éternelle et le pardon chrétien.

III

Ce n'est pas vous, aïeux ! qu'en mes nuits d'insomnie
J'accuse du stérile espoir en qui j'ai cru ;
En mon cœur, héritier de votre mal accru,
Votre mémoire obscure est bien plutôt bénie.

Vous le savez, ô vous que je connus trop peu !
Je ne redoute pas de vous revoir en rêve,
Et vous m'accueillerez, le jour où tout s'achève,
Devant le Juge assis sur la nuée en feu.

Mais vers ce monde absurde et coupable, où vos âmes
Et la mienne ont heurté le mur des préjugés,
Mur de fange et de pierre où se sont engagés,
Sans pouvoir en sortir, les fers purs de nos lames ;

Vers ce monde, comblé de tous les dons du ciel,
Qui fut sans joie et sans tristesse généreuse,
Epris de faux devoir et de formule creuse,
Vers lui seul est monté tout le flot de mon fiel.

A sa mort, qu'un répit illusoire recule,
Je consacre mes vers, mon sang et mon orgueil.
Viens donc, ô muse ! avec ton vêtement de deuil
Sous lequel un poignard sacré se dissimule.

Aide, si peu que soit la force de ton bras,
Aide, par la colère auguste qui t'anime,
A faire disparaître à jamais dans l'abîme
Ceux qui, frappant tes dieux, croyaient les mettre à bas ;

Et lorsqu'interrompant ton œuvre d'espérance,
La mort que tu prévois aura glacé ta main,
Dors en paix dans la nuit ; le soleil de demain
Luira sur la justice et sur la délivrance.

PERSÉE

A Léonce Depont.

Des pourpres du couchant aux roses de l'aurore
Et de l'Ourse glacée au torride Cancer,
Trois fois, en ligne droite, il a franchi l'éther,
Fuyant les régions que la nuit décolore.

Au-dessus des cités, des monts et de la mer,
Il emporte en son vol radieux et sonore,
La tête de Gorgone épouvantable encore,
La serpe dont un sang impur noircit le fer.

Mais voici qu'Andromède apparaît blanche et nue !
Ces yeux de vierge en pleurs et ce corps de statue
Emeuvent le héros de surprise et d'amour...

Il s'arrête, brûlant de la flamme immortelle
Dont brûla Danaé, sa mère, dans la tour
Où le déluge d'or allait fondre sur elle.

A HENRY MONNIER

Sur les magnolias du vaste et beau jardin
Un soir de fin d'automne avait hâté sa brume ;
C'était l'heure où le gaz de toute part s'allume
Comme un signal féerique à l'amour citadin.

Autour de nous passaient de fines silhouettes
De femmes, et leur grâce allait vers la clarté.
Mais nous, nous demeurions dans cette obscurité,
Bonne aux épanchements d'âmes longtemps muettes.

Lassitude, regret tenace et vain désir,
Nos cœurs se sont compris, n'est-ce pas ? Voici l'âge
Où l'homme a découvert le terme du voyage.

Nous savons que la mort demain peut nous saisir
Et, semblable au gardien du parc après sa ronde,
Venir, d'un tour de clef, nous séparer du monde.

L'AMOUR

A Lucien Roblot.

Sans doute les instants où, la lèvre à la lèvre
Et le cœur sur le cœur, sourit la volupté,
Ces instants-là sont courts : leur énervante fièvre
Echappe au souvenir comme un songe enchanté.

Il n'en reste pas moins que ces heures sont belles
Et douces comme un vin généreux et doré ;
Il n'en reste pas moins qu'elles portent en elles
Le seul bien que tout âge et tout peuple ait sacré ;

Que les règnes humains, les dieux et la fortune
Et l'art, qui se décerne une immortalité,
La science, tout roule à la fosse commune
Après l'affront subi de la sénilité ;

Cependant que l'Amour, souriant dans les larmes,
Regarde s'en aller tous ces débris flottants
Et, partout et toujours usant des mêmes armes,
Demeure seul vainqueur de l'espace et du temps.

MARCELINE

Valmore hier trouvait en son âme profonde
Des vers qu'un jeune cœur ne lit pas sans danger ;
Cœur en peine, elle aussi, qui veut qu'on lui réponde
Et qui parle sur terre un langage étranger !

Ainsi tu passeras étrangère en ce monde,
Respirant dans la brise un parfum d'oranger
Sans pouvoir découvrir, tant l'herbe haute abonde,
L'arbuste que pourtant Dieu fit naître au verger.

Ainsi tu passeras comme ta blonde aînée,
Ayant eu par le cœur la même destinée,
Mais sans avoir cueilli des lauriers en retour...

Console-toi ; la gloire humaine est éphémère,
Et ce qui renaîtra dans le ciel de ton Père,
Ce n'est pas le génie, ô femme ! c'est l'amour.

LA VIEILLESSE DU POÈTE

Sous la cendre des jours et des nuits consumées
Si d'un rêve sacré tu cherches les débris,
Les simulacres noirs de ces rameaux fleuris
Que ta main voulait mettre aux mains des bien-aimées ;

Au foyer refroidi de la triste maison
Où, le cœur seul, tu fais ta dernière veillée,
Si tu veux évoquer l'image ensoleillée
Du printemps dont la course empourprait le gazon ;

La gloire de l'été ceint de ses larges roses,
Près des ruisseaux chanteurs trouvant un lit sous bois
(L'Amour, non le sommeil, l'y mena tant de fois...
Ses yeux étaient ouverts, les fleurs n'étaient pas closes),

Ou même, sous les plis de la pourpre, encor fier,
L'Automne dont la main comprime une blessure,
Mais qui, malgré son sang qui filtre, se rassure
Dans l'espoir de vider sa coupe avant l'hiver ;

Si tu veux, acceptant pour guide la souffrance,
Puisqu'elle seule a mis ses pieds dans tous tes pas,
Remonter, du désert jusqu'aux premiers lilas,
Le dur chemin, fatal à ta jeune espérance :

O pèlerin meurtri dont défaille la foi !
Vendangeur, attristé de ta corbeille vide !
Homme dont trop souvent s'ouvrit le cœur avide
Au bonheur qui passait pour d'autres que pour toi !

Vaincu, dont la défaite a causé tant de joie ;
Car l'Envie, ayant fait un rapide détour,
Vint guetter ton passage au premier carrefour,
Et craignit un moment d'avoir manqué sa proie ;

Poète dont le rêve eût bâti des palais,
Et qui, pour monument de ta halte dernière,
Laiesses jusqu'à demain, sous un toit de chaumière,
Des murs aux ornements desquels seul tu te plais ;

Si tu prétends renaître une heure à ta jeunesse
Et refaire, en un soir, le voyage des ans,
Chemins bordés de fruits amers et malfaisants,
Mais si pourprés, si beaux dans leur fausse promesse !

Arme-toi de courage et ne cède au désir
De revivre une erreur à jamais abolie
Que si, rompant le joug de la mélancolie,
Ton âme enfin se sent prête à se ressaisir ;

Si tu te crois de taille à regarder en face,
Après le doux passé qui recule au lointain,
L'avenir avançant de son pied incertain,
L'œil louche, et le sourcil contracté de menace.

Car tu n'attends plus rien, à moins que d'être fou.
Tu n'imagines pas, devant le grand mystère,
Que le ciel te rendra les amours de la terre,
Les nuits où deux bras blancs s'enlaçaient à ton cou !

Je te connais pour être un de ces cœurs étranges
Qui, fidèles au seul idéal de jadis,
Préfèrent à jamais l'Éden au Paradis
Et ce monde avec Ève à l'autre avec les Anges.

DE PRÈS

A Antony Valabrègue.

Abstineas Mors modo nigra manus.

TIBULLE.

O surprise ! la Mort a quitté l'horizon ;
Est-ce pour disparaître ainsi qu'un mauvais rêve ?
— Tu crois ? jette les yeux autour de ta maison
Au lieu de les fixer où la terre s'achève.

Elle a marché vers toi, la marcheuse sans trêve ;
Il n'est rien qui l'arrête, abîme ni cloison,
Le mont le plus épais, ni la plus vaste grève,
Et les os de ses pieds flétrissent le gazon.

Tu te fais, contre elle, à la froide constance
Pour t'être accoutumé de la voir à distance :
Eh bien ! du même cœur contemple-la de près.

Sinon, fais-nous l'aveu que, pour peu qu'elle accoure,
La plus présomptueuse et plus mâle bravoure
Tremble et pâlit devant la hideur de ses traits.

LA VIEILLE ÉGLISE DE THAON

A H. Onfroy.

I

S'il est une ruine étrange et désolée,
C'est l'église de Thaon, au fond de sa vallée,
Vieille église romane au cintre surbaissé
Sur laquelle bientôt huit siècles ont passé,

Et dont ne veulent plus les gens de la paroisse
Que son délabrement en leur vanité froisse.
Ils s'étonnent d'y voir venir le promeneur,
Alors qu'en style grec, et faisant plus d'honneur
Par son luxe récent au bourg qu'elle domine,
Une autre église est là, debout sur la colline,
De pilastres plaquée, au clocheton pointu,
Et c'est encore heureux qu'on n'ait point abattu,
Pour déblayer le sol et pour tirer des pierres,
Le temple où les aïeux offrirent leurs prières.

II

Il faut la voir surtout par un jour pluvieux
Derrière le rideau des peupliers très vieux
Qui voilent à demi d'une ombre de mystère
La tour vide et les murs de la nef solitaire.
Approchons-nous : voici, jeté sur le ruisseau,
Un pont que l'on croirait la dalle d'un tombeau,
Et franchissant la mare où baigne la barrière,
Nous entrons dans le clos ombreux du cimetière ;
Car l'église, selon l'usage d'autrefois,
Se dresse du milieu des tombes et des croix,
Des cénotaphes lourds aux légendes inscrites :
L'histoire des défunts, leur âge, leurs mérites ;

Le pasteur qui souffrit exil et pauvreté,
Le jeune homme, en la fleur de sa force emporté,
Ou la vierge pieuse ou bien l'aïeule sainte.
Pas de sentier ; la flore inculte de l'enceinte
Accroît le sentiment de détresse et d'oubli
Dont le cœur, devant tout cimetière, est rempli.
Et ce n'est que sureaux et frênes dès l'entrée,
Et l'épine au fruit rouge avec la centaurée,
Cependant qu'au-dessus des arbustes nouveaux
L'if séculaire tend ses antiques rameaux.
Sauvage héliotrope et rude ortie et ronce
Se disputent le sol où, par place, on enfonce,
Et le lierre accroché parmi les vieux moellons,
Jusqu'aux fenêtres monte et jusqu'aux modillons,
Poussant de toute part sur le pâle édifice
Ses longs sarments velus et sa verdure lisse.
Mais l'œil, au bord du toit, étudie à loisir
Les symboles qu'un art prudent savait choisir,
Faune d'apocalypse et de caricature ;
Et le damier sculpté dont s'orne l'arcature
Est presque intact, ainsi que les mâchicoulis
Qui font rêver aux mœurs des siècles abolis :
Siècles de foi... dit-on, où près de son village
L'église n'était pas à l'abri du pillage !
Au besoin, celle-ci devenait château-fort ;
Si chrétien que l'on soit, il faut bien sans remord,
En un temps où la paix n'est que précaire et brève,
Par le glaive répondre à qui se sert du glaive.

Si vous faites le tour, ne soyez pas surpris
De heurter çà et là des pierres, des débris
Des sculptures croulant parmi les herbes folles ;
C'est que les deux transepts et les absidioles
Ont été démolis depuis longtemps déjà.
Les eaux minaient les murs à la base ; on jugea
Que l'église, d'ailleurs, recevait moins de monde.
Il disparut aussi, le vieux chemin de ronde
D'où l'on voyait au loin et combattait de haut,
Puisque l'on n'avait plus de sacrilège assaut
A redouter, les jours s'étant faits pacifiques
Et déférents autour des pompes catholiques.

La porte aux gonds rouillés, aux battants vermoulus,
Devant le visiteur banal ne s'ouvre plus ;
Les pèlerins de l'art, ceux de la solitude
Y goûtent d'autant mieux la pensée ou l'étude
Et franchissent avec plus de recueillement
Le seuil où tout bruit vain expire en l'air dormant.
Sous la voûte on frissonne, et dans l'église même
Le deuil à la ruine ajoute son emblème :
C'est une litre, peinte au mur intérieur
Un jour qu'on inhumait quelque illustre seigneur,
Peut-être homme de bien dont cette bande noire
Sauve, à défaut du nom, la confuse mémoire,
Ou peut-être inutile, à moins que malfaisant...
L'un ou l'autre, qu'importe aux vivants d'à présent ?

Et l'on rêve, on s'attarde, on sent flotter des ombres
 Dans l'air, le long des murs, au milieu des décombres,
 Tandis qu'aux profondeurs du temple délaissé
 Entrent la nuit de l'heure et la nuit du passé.

III

Siècles morts ! jours enfuis ! de quel amer prestige
 Troublez-vous le plus fort de nous jusqu'au vertige ?
 O passé ! quel est donc ton pouvoir sur le cœur
 Qu'à ton moindre contact le regret l'ensanglante ?
 Par quel charme endors-tu la raison vigilante
 Qu'avenir ou présent trouve en toi son vainqueur ?

Nous voyons sans amour resplendir la lumière ;
 Mais il suffit qu'un astre ait fini sa carrière
 Et qu'il cesse de vivre et de nous éclairer :
 Il se ranime en nous plus pur qu'à son aurore,
 Plus beau que le plus beau soleil qui luit encore...
 Et que sa mort, ce soir, à son tour va sacrer.

Réponds-moi, vieille église aux pierres féodales !
 Les hommes dont le front s'inclinait vers tes dalles

Valaient-ils mieux que nous ? étaient-ils plus heureux ?
D'où vient que nous voici pris de mélancolie
Qui nous attendrissons sur leur trace pâlie,
Ne nous consolant pas de venir après eux ?

Ah ! c'est la répugnance et c'est la certitude
D'entrer, au jour prochain, dans la décrépitude,
C'est la peur de la mort, c'est l'horreur du destin,
L'épouvante du temps qui ravit la jeunesse
Et qui peut faire aussi que notre âme renaisse
En un monde nouveau, pour un tourment sans fin.

La ruine est le plus éloquent des exemples !
Elle nous dit : « Bientôt vos palais et vos temples,
Dédiés sous des noms en lettres d'or inscrits,
La chaire du savant et la chaire du prêtre
Dans l'herbe qui les laisse à peine reconnaître
Ne seront qu'un amas de sordides débris.

« Votre foi, vos amours, votre chère espérance,
L'orgueil de votre rêve et de votre souffrance,
L'idéal rajeuni dont votre âge est si fier,
Et vous-mêmes... la tombe est là qui vous aspire.
Voyez : Demain, dont rien ne retarde l'empire,
Fera de vous ceci qu'Aujourd'hui fait d'Hier. »

IV

Au fond du vallon solitaire
Temple spectral, d'arbres voilé !
Dernier vestige sur la terre
D'un peuple autre part appelé !

J'ai fait plus d'un pèlerinage
A ton cimetièrre aboli
Qui sous l'herbe et la fleur sauvage
Lui-même est comme enseveli ;

Et les fenêtres géminées
De ton clocher silencieux,
En septembre aux pâles journées,
Bien des fois ont fixé mes yeux.

A l'heure grave où le jour tombe,
Je me prodiguais en efforts
Pour deviner, selon la tombe,
Ce que fut chacun de tes morts.

Ils ont vécu ! dans la chimère,
Dans la douleur et le plaisir ;
Sur les bords de la coupe amère
Le miel a flatté leur désir.

Ils ont souffert ! pris dans la trame,
L'insecte se débat en vain ;
Les maux du corps et ceux de l'âme
En eux aigrissaient leur levain.

Ils ont aimé ! divines fièvres,
Vous brûliez leurs sens et leur cœur...
Cette vierge a tendu ses lèvres
A quelque fier et doux vainqueur.

Ce prêtre, la main d'œuvres pleine,
Dans le monde pharisien
En secret soulagea la peine,
Et pour le mal rendit le bien.

Ainsi, ni pire ni meilleure,
Triste de toute éternité,
La vie, au caprice d'une heure,
Dans ce désert a palpité :

Toute l'histoire des familles,
Berceaux, lits d'amour et cercueils,
Le départ des fils et des filles,
Travaux et jours, fêtes et deuils.

Que le drame ailleurs recommence,
Puisqu'ici tout est accompli...
Déroule ton voile, ô silence,
Ouvre ton aile, noir oubli !

Le dernier souffle au ciel s'apaise ;
Il convient qu'en ce morne lieu
La muse elle-même se taise
Et laisse la parole à Dieu.

COUCHER DE SOLEIL

Dis-moi, te souvient-il de ce soir de septembre
Quand pour mieux contempler l'embrasement des cieux
Nous montâmes tous deux à la plus haute chambre
D'où, par-dessus les toits, voyaient au loin nos yeux ?

Une lame de cuivre, étroite, jaune et claire,
Coupait de lourds flocons glauques et cramoisis...
Et le sinistre adieu de la clarté solaire
Nous laissa d'une même anxiété saisis.

Les présages de deuil que les anciens poètes
Ont, sur le mètre épique, à l'envi récités,
Surgirent tout à coup dans nos âmes muettes
Avec leurs maux réels et leurs calamités.

Ceux que Virgile, Horace ou Lucain remémore,
Ces avertissements stériles du destin,
Qui dans les cœurs troublés font remonter encore,
Malgré l'eau du baptême, un flux de sang latin !

C'est, dans le ciel du Nord, le tumulte des armes,
Ce sont les feux éteints, les troupeaux éloquents,
La sueur sur l'ivoire, et sur l'airain les larmes,
Et les torrents de flamme échappés des volcans ;

Les astres inconnus, les prodiges sans nombre,
Par la plaine de Mars le fleuve débordé,
Et tout à coup, la nuit, Sulla dressant son ombre
Dans le Forum, aux yeux d'un passant attardé ;

Ou, plus affreux encor qu'aux roseaux de Minturnes,
Marius rejetant le poids de son tombeau
Devant le laboureur et le pâtre nocturnes,
Au bord noir et glacé du rapide Anio !

Décors sanglants du ciel, n'êtes-vous que mensonge,
Lointaine obsession, païenne hérédité ?
Ou bien cette épouvante où votre aspect nous plonge,
A-t-elle obscurément sa part de vérité ?

SURSIS

A Léon Duvauchel.

Quand me résignerai-je à regarder la vie
De loin, comme une scène où mon rôle est fini ?
Planches d'où l'insuccès et l'âge m'ont banni,
Adieu ! place à tes sœurs, muse que j'ai servie !

Attendrai-je, écoutant ma fièvre inassouvie
De vieux tragédien dont le masque est jauni,
Que le gaz soit éteint et le décor terni,
Que la salle se vide où la foule est ravie ?

N'est-ce donc pas assez que par grâce, ce soir,
Parmi les spectateurs je puisse encor m'asseoir,
Moi qu'une autre coupole appelle entre ses hôtes ?

(Coupole sans lumière, ô vouûte du tombeau !)
Mais puisqu'il m'est permis de voir le jeu nouveau,
Que j'en profite, au moins, pour connaître mes fautes !

FINIS VITÆ

A André Rivoire.

Ai-je donc trop vécu, qu'au poids du souvenir
Ma tête dans mes mains si lourdement retombe,
Et qu'à deux pas de moi j'aperçoive la tombe
En sa fraîcheur lugubre avide de s'emplir ?

Ai-je donc trop vécu, que j'ai vu tant de choses,
Tant de berceaux, déjà devenus des cercueils,
Et que je ne sais plus le compte de mes deuils,
Et qu'un secret ancien pèse à mes lèvres closes ?

Troupe déjà nombreuse, ô vous tous que j'aimais,
O morts, dont chaque soir quelques-uns me font signe,
Est-il temps que mon cœur au repos se résigne,
S'il bat en ma poitrine aussi fort que jamais ?

Quel rêve que la vie ! et dans son ciel d'orage
De quel bref et pourtant inoubliable éclair
Le sillonne l'amour qui nous luisait hier,
Et dont le jour éteint me laisse sans courage !

Et la tombe répond : « Quel que soit le désir
Qui charrie un dernier idéal en tes veines,
Devant ma nuit, renonce aux espérances vaines
Et sens la main des morts familiers te saisir. »

MARS

A Jean Psichari.

Mars, jeunesse de l'an fugitif, Mars nous donne
Les plus simples, les plus souriantes des fleurs.
Ce n'est, sous leurs manteaux peints de riches couleurs,
Ni l'été qui nous rend ce charme, ni l'automne.

Les ciels d'octobre sont des ciels chargés de pleurs ;
Juillet courbe le front sous sa lourde couronne...
Ainsi, lorsqu'un reflet de gloire l'environne,
L'homme n'est déjà plus que ruine et douleurs.

Ah ! pourpre vaine, or faux, ô mensonge des choses !
Préfère l'anémone et la pensée aux roses,
Si, quand la rose vient, tes beaux jours sont partis.

Que plus d'un, réputé sage, le méconnaisse :
Science, luxe, honneurs ne valent pas jeunesse,
Ni le laurier ne vaut l'humble myosotis.

PENDANT LA CHUTE

A P. de Bouchaud.

Du faite ambitieux de nos rêves, roulant
De vertige en vertige et d'abîme en abîme,
Nous ne nous souvenons qu'à peine de la cime
Où le sol a manqué sous notre pied tremblant.

Pourtant bien belle était sous sa verte couronne
Cette montagne sainte où l'on approchait Dieu,
Et qui, d'en bas, déjà semble un nuage bleu
De moins en moins distinct du ciel qui l'environne.

Mais un tragique espoir nous prend au moindre choc :
C'est qu'un écart dernier fasse, sur quelque roc,
S'aplatir comme un fruit notre chair écrasée ;

Et que l'âme, échappée au sang mêlé de fiel
(Tel vers son nid l'oiseau dont la cage est brisée),
Revole au mont et trouve à sa place le ciel.

SOUVENIR DE NORMANDIE

A M^{lle} Mary Breen.

Pour réciter des vers sans indiscret témoin
Nous nous sommes assis tous les trois dans l'herbage
Inculte, que les fleurs de carotte sauvage
D'une neige légère embellissaient au loin.

Qu'elles ont de douceur ces haltes dans la vie,
Où l'on rêve allégé des vulgaires tracas !
Essor vers l'idéal, entretiens délicats,
Chimère, sans fatigue en son vol poursuivie !

Le souvenir d'une heure où nous avons souri
Consacrera longtemps cet humble paysage,
Ce verger, d'arbres clos, que dans l'herbe sauvage
Une neige légère avait si bien fleuri.

PLUS TARD

Comme des cavaliers fiers et vêtus de bleu
Sous des casques d'argent aux crinières de neige,
Défile en ton esprit le martial cortège
Des rêves dont plus d'un devait vivre si peu.

Le siècle inexorable eut bientôt fait un jeu
De les rompre de front ou de les prendre au piège,
Et ton âme devint la cité qu'on assiège
Réduite à l'impuissance en un cercle de feu.

Mais les vainqueurs n'ont pas, dans leur bruyante joie,
Pris garde que ton aigle, échappée à leur main,
Gît dans un sol fidèle à l'écart du chemin ;

Et qui sait si, plus tard, sur les lambeaux de soie,
Sur la hampe d'azur et sur les franges d'or
Un soleil d'Austerlitz ne doit pas luire encor ?

ACTION

Après les jours conquis et déçus par le rêve,
Si la vie ouvre encore à ton désir charmé
Son jardin, plein de fruits, que tu croyais fermé,
Que sous un dieu plus vrai ton court destin s'achève !

Rejette le poinçon d'ivoire : prends le glaive.
Laisse à Marcus la toge, et que ton bras armé
Sur ceux dont le dédain t'a jadis alarmé
Retombe, et que ton nom jusqu'aux astres s'élève !

Naïf amant d'hier, étonné d'un refus,
Marche en triomphateur, toi qui n'ignores plus
Ce que veut Galatée en fuite sous les saules ;

Ni ce qu'il faut penser du voile et du bandeau,
Des rougeurs, du frisson pudique des épaules,
Ou du doigt qui s'obstine à garder son anneau.

A JEAN SEGRESTAA

Sur un exemplaire de la
Lampe d'Argile.

Sur un satin brodé, derrière une vitrine,
Un fidèle de l'art et de l'antiquité
Pieusement a mis cette lampe latine
Où la guirlande alterne avec la figurine,
Décor ancien aux flancs d'un beau vase emprunté.

L'artiste ému n'est pas toujours le plus habile
Et le pinceau parfois lui tremble dans la main ;
Puis elle n'est d'argent ni d'or, elle est d'argile,
Cette lampe déjà ternie, et si fragile
Qu'elle devra se fendre et se briser demain.

Il n'empêche qu'avant de tomber en poussière,
Ayant un jour séduit des esprits délicats,
Elle aura reposé sur l'étoffe princière
Et reçu quelque prix, malgré l'humble matière,
D'un honneur que, souvent, or et perles n'ont pas.

AU SIÈGE DE SARAGOSSE

A Louis Tiercelin.

Qui ne sait que les nuits sont belles en Espagne,
Quand la chaleur du jour, parfois dès février,
Comme au printemps, rougit de fraises la campagne,
Ouvre la violette et fleurit le laurier ?

L'air se parfume au loin de lavande et de rose ;
Mais la rosée aussi perle sur le gazon,
Un léger souffle court... Malheur à qui repose
Sous le stellaire éclat d'un ciel de trahison !

Vers Saragosse, avec patience approchée,
Sous la balle sifflante et le jet des obus,
Nos soldats ont creusé la mine et la tranchée ;
Ils s'arrêtent, pareils à des chevaux fourbus.

Ils vont dormir auprès des pioches et des bèches
Et des livides corps des compagnons frappés...
Si le soleil couchant est beau, les nuits sont fraîches,
Et l'habit bleu, raidi, colle à leurs reins trempés.

Mais on n'a pas, hier, fait couler dans les flammes,
Sans profit pour ce soir, les murs d'un vieux couvent
Sous lequel la fureur des moines et des femmes
A couché plus d'un brave enseveli vivant.

Car voici les tableaux dont s'ornait la chapelle ;
La toile, peinte ou non, est un bon matelas,
Et les livres qu'à peine à plusieurs on épèle,
Fournissent leur papier solide aux membres las.

Ces tissus bien tramés où le doigt des artistes
Conduisit doucement la ligne et les couleurs,
Tous ces feuillets épars d'ouvrages gais ou tristes,
Mieux que des draps de lin préservent des douleurs.

Certes on y pensait, lorsque, hors des armoires,
En plein combat, malgré les craquements du mur,
On vous sauvait du feu, peintures et grimoires,
Et qu'on vous transportait, non sans peine, en lieu sûr !

D'un in-folio sacré, plein de récits mystiques,
Tandis qu'un vieux sapeur se roule un traversin,
C'est sous des parchemins noircis de mots antiques
Que sommeille un conscrit gardé de l'air malsain.

Nous, Français, qui devons notre honneur à nos pères,
Pour un tableau de moins ou pour un manuscrit,
N'allons pas nous livrer à des deuils littéraires
Sur les maux infligés par la guerre à l'esprit.

Mais admirons plutôt comment la Providence,
 Dans leur prétention à l'immortalité
 Ayant frappé l'art vain et la vaine science,
 Leur fit faire une fois œuvre de charité.

Que de Rome ou d'Athènes une vieille épopée
 Soit ravie au loisir d'un érudit futur,
 Qu'importe si, le soir, sur la terre trempée,
 Le vétérân meurtri dort un sommeil moins dur ?

Soulager une obscure et réelle souffrance,
 Emploi sacré, devoir seul présent et certain !...
 Comparés au repos d'un soldat de la France,
 Que me font tous les vers d'un poète latin ?

FÈRE-CHAMPENOISE

(1814)

A Gaston de Raimes.

Alors que dans Paris, de salon en salon,
 La haine, avec la peur, pressait la trahison,
 Les régiments perdus de Fère-Champenoise,
 Conscrits chétifs, milice ouvrière et bourgeoise,

En blouse, en chapeau rond, ne sachant que d'hier
Déchirer la cartouche et mettre l'arme au clair,
Un contre cinq, pendant sept heures, tenaient tête
A la mitraille en feu redoublant sa tempête,
Et de face attaqués, sur les flancs assaillis,
Sans cesse reformaient leurs carrés démolis,
Surprise, orgueil des chefs qui, blanchis dans la guerre,
A les voir le matin partir, ne songeaient guère
Que ces fils de rentiers et ces gars en sabots
Étaient prêts à mourir de la mort des héros.

Sous les sacs mal bouclés, au sortir de Sézanne,
Vos officiers pensifs vous trouvaient l'air peu crâne...
Mais l'éclair du canon vint vous transfigurer.
En vain, cavalerie ardente à vous sabrer,
Artilleurs, fantassins, resserraient leur étreinte :
Vous avanciez toujours, la rage au cœur, sans plainte,
Par les chemins rougis du sang que vous perdiez.
Ni les dragons d'Espagne et les vieux grenadiers,
Ni les gardes d'honneur que commandait DeFrance,
N'auront mieux illustré l'histoire de la France
Dans ce livre, d'un crêpe et de lauriers couvert,
Où près de Montmirail est inscrit Champaubert.

Pachod, un bras cassé, refusait de se rendre,
Quand, tout à coup, on vit l'empereur Alexandre
Sous la grêle de fer accourir au galop...
Ses lieutenants, de loin, le suivaient : « C'en est trop,

Laissez-moi, criait-il, je sauverai ces braves. »
En ce jour, mémorable aux Français comme aux Slaves,
Soldats qu'on oubliait ! l'honneur vous fut commis
D'attendrir jusqu'aux pleurs vos nobles ennemis,

Un désastre pareil surpasse une victoire,
Et, coûtant plus d'effort, mérite plus de gloire.
Impassibles au feu d'un combat meurtrier,
La plupart d'entre vous, pris la veille au foyer,
Ne portaient même pas l'épaulette de laine ;
Mais vos cœurs étaient hauts, mais votre âme était pleine
Des mots sacrés : *Patrie et Devoir*, et d'un nom
Qui fit plus d'un miracle humain, Napoléon !

Dans la honte et l'effroi de ces heures troublées,
Où, pactisant avec d'ingrates assemblées,
Des maréchaux de France allaient au drapeau blanc,
Vous avez su combattre et mourir dans le rang,
Et, pour vous rencontrer en travers de sa route,
La Fortune, un moment, demeura dans le doute,
Rougissant de trahir des cœurs si généreux.
Héros du dernier jour, hélas ! trop peu nombreux !
Vous avez fait jadis notre France si grande
Que ce temps-ci devait y voir une légende...

VAGUE ESPOIR

A Émile Trollet.

De qui donc est-il dit dans un texte sacré
Qu'il ressemble au milieu des enfants de la terre
A l'oiseau qui gémit sur un toit solitaire,
Sinon de l'homme au cœur de justice altéré ?

Rebelle aux fausses lois d'un monde héréditaire,
Sous l'oppressive nuit tu t'es désespéré,
Quand tout à coup, là-bas, du ciel enténébré
L'aube à ton long désir entr'ouvre le mystère.

Et celui qui pleurait dans l'ombre sans écho
Entonne le réveil avec un chant si beau
Que le passant surpris s'arrête, écoute, admire.

Mais ton œil est-il sûr, ô Juste, oiseau divin ?
Est-ce là le soleil ? Allons-nous voir enfin
Le mal, aux feux du jour, fondre comme la cire ?

SOUVENIR LOINTAIN

A François Coppée.

Quand les premiers soleils dorent les Invalides
Et que le Luxembourg a ses lilas fleuris,
Nous aimions à marcher dans le vaste Paris,
Mon père et moi, tous deux promeneurs intrépides.

C'était quelque faubourg ou la Seine et les bois,
Arcades, boulevards au luxe de féeries,
Votre élégant jardin, anciennes Tuileries,
Que, poudreux, au retour nous traversions parfois.

Au pied des marbres nus dont la blancheur éclate,
Devant le vieux palais, sous les hauts marronniers,
Par groupes on voyait errer les grenadiers
Portant le pompon rouge au bicornes en frégate.

Les jeunes officiers passaient d'un air vainqueur
Sous l'or des brandebourgs et de la fourragère.
Ils souriaient : une âme héroïque et légère
Flottait dans leur regard et parlait à mon cœur !

Petit-fils d'un soldat devenu capitaine
En parcourant l'Europe avec Napoléon,
Je savais la couleur des régiments, leur nom,
Leur drapeau, déployé dans l'histoire lointaine.

Ah ! le Paris d'alors, qu'il était radieux !
La Grâce et la Bonté lui prêtaient leur sourire,
L'Abondance sa corne, et la Muse sa lyre...
La Fortune, depuis, nous fit de longs adieux.

Double deuil, quand les jours de l'enfance inflétrie,
Ceux vers qui, vieillissants, nous nous retournons tous,
Quand ces jours ingénus, par eux-mêmes si doux,
Furent aussi les jours sacrés de la patrie !

Aux peuples fraternelle, hospitalière aux rois,
La France poursuivait un pacifique rêve,
Mais debout, une main au pommeau de son glaive
Et l'autre sur le livre ouvert des justes lois.

Ses soldats l'entouraient... noble et tragique armée !
Se sentant protégé par eux, l'enfant rêveur
Les admirait déjà de toute sa ferveur
Et de sa gratitude encore inexprimée.

Sous le dolman à tresse ou le plastron uni
Blanc, de jonquille ou bleu, de garance ou d'aurore,
Chasseurs, guides, lanciers, hussard multicolore,
Esterhazy, Conflans, Chamboran, Bercheny !

Dragons ayant la peau de tigre sur vos casques,
Artilleur rouge et noir, carabinier d'azur,
Voltigeur au shako cerclé de cuivre dur
Et petits fantassins sous la tunique à basques ;

Turcos au front rasé, spahis, zouaves barbus,
Cent-gardes secouant vos crinières de neige,
Si splendides à voir défiler en cortège
Qu'ouvriers et bourgeois s'arrêtaient tout émus...

Si vous nous gonfliez le cœur de poésie,
C'est que nous vous devons la plus belle des parts,
Un luxe qui vaut mieux que le luxe des arts
Et que toute sagesse et toute fantaisie :

Ce trésor, c'est la gloire ! O soldats, notre orgueil,
Vous n'avez pas trompé l'espoir des jours de fête,
Puisque vous avez su, même dans la défaite,
Sauver dix fois l'honneur de la patrie en deuil.

S'il est d'autres lauriers que ceux de la victoire
Et si les plus sanglants sont aussi les plus beaux,
La Muse, d'une main, les jette à vos tombeaux
Et, de l'autre, fait signe à la tardive Histoire.

PRIÈRE

A Maurice Faucon.

S'il n'est point interdit d'affronter comme en rêve,
L'œil vague et le cœur haut, l'épreuve de la mort,
Dans un de ces moments où l'âme, sans effort,
Du monde de la chair se détache et s'enlève
Comme un ballon qu'un jet de sable épars dégrève,
Comme un esquif poussé par le flot loin du bord :

Donnez-moi, notre Père, à mon heure suprême,
Cet éblouissement où s'éteint la raison ;
Si j'ai porté ma croix, accordez-moi ce don,
Inexplicable Dieu que mon cœur ne blasphème
Que par amour du juste et du pur et du bon,
C'est-à-dire, Seigneur, par amour de Vous-même !

REMORDS ET FOI

I

J'ai fait ce que j'ai pu. — Dis cela devant d'autres,
Mais à toi-même, à Dieu qui t'écoute et te voit,
Abstiens-toi de parler : les saints et les apôtres,
Étant prêts au martyre, avaient pour eux ce droit.

Tu ne mérites pas ce magnifique hommage
Qu'au lit de mort un juste à peine se rendrait ;
Tu t'es fait de ton rôle une sublime image,
Mais ton passé t'inflige un démenti secret.

Qui de l'intention ne sait passer à l'acte,
Ayant peur de souffrir s'il ne consent au pacte
Qu'à sa longue mollesse offre un monde banal ;

Qui fut faible devant l'épreuve nécessaire,
N'aura, dans son désir, même droit et sincère,
Qu'un témoin qui le charge au seul vrai Tribunal.

II

Eh bien ! pour expier ma coupable inertie,
Je veux sincèrement me faire un cœur nouveau ;
Je suis prêt à me joindre à la troupe éclaircie
De ceux qui, dès hier, ont saisi le drapeau.

Ouvrez vos rangs, soldats des fécondes défaites,
A ce frère tardif qui vient, le rouge au front,
S'accuser d'avoir fait figure dans les fêtes
Quand votre sang versé ne vous valait qu'affront !

Qu'une heure, m'arrachant au remords qui m'accable.
Sonne enfin sur mes jours, une heure irrévocable
Où j'entre au droit chemin sans possible recul !

Rien de mieux, si l'on craint sa propre défaillance,
Qu'une impasse, où devient stérile tout calcul
Et qui force le moins vaillant à la vaillance.

III

S'il est trop tard, s'ils sont accourus trop nombreux,
Les vainqueurs enivrés d'un triomphe éphémère,
S'ils m'imposent la vie en leur clémence amère
Et, m'ayant désarmé, me chassent devant eux.

L'exemple survivra de mon désir épique ;
D'autres, aux bras plus forts, connaîtront le chemin.
Sous l'aigle, redorée au soleil de demain,
Les jeunes — les voici ! — ressaisiront la pique.

Ils valent mieux que moi qui t'ai servi trop peu,
Pitié, Bonté, Justice, ô nom triple de Dieu,
O dernier idéal dont mon cœur souffre et saigne !

Je n'attends rien pour toi du jour où j'ai vécu.
Sous ma tente, ce soir, je m'assieds en vaincu :
Mais, pour demain, j'espère et je crois en ton règne.

DERNIER VŒU

A Ch. Le Goffic.

Grèves de mon pays natal, ô solitudes
Où sur le sable ferme et sur les rochers rudes
Tout le jour, à six ans, je courais les pieds nus !
Bouquets de chardons bleus, mauve à la fleur pâlie,
Cassepierre aux rameaux odorants et charnus,
Et toi, plante, de grains de corail embellie,
Fleurs chères à mes yeux que respectait ma main ;
Ajoncs d'or, genêts d'or des landes, vastes plages
Où la vague laissait de si beaux coquillages,
Comme les perles gris ou blancs, ou de carmin
Tels que l'orange, et vous, grottes qu'emplissait l'ombre,
Goëmons verts, varechs mordorés et gluants,
Champs aux sentiers connus où les menhirs géants
Dans le trèfle et les blés dressaient leur forme sombre ;
Fantastiques rochers au profil presque humain ;
Coteaux, vallons boisés où se bornait mon rêve
Qui devait, loin de vous, courir un dur chemin !
Sol partout enrichi par l'eau vive et la sève,

Bretagne, que j'ai fuie au cours de mes désirs,
Je te reviens, lassé des hommes et des choses,
Préférant ton ennui tranquille aux vains plaisirs
Et ta bruyère pâle à la pourpre des roses.
Me voici ! je ne veux qu'un lit dans ton terroir
Où, près de mes aïeux couché pour un long soir,
Je m'endors sans peur, s'il est vrai que l'on dorme.
Assez longtemps j'aurai souffert dans les cités,
J'aurai vu mon amour et mon culte insultés ;
Comme un arbre amaigri, courbé du poids énorme
Que sur son tronc aggrave un vieil écroulement,
Je plie enfin, après avoir trop fièrement
Comparé ma faiblesse à la force du chêne,
Qui seul peut défier la tempête prochaine.
Bretagne ! donne-moi, puisque je me soumetts,
Une place à côté d'un enfant et d'un père,
Tombe deux fois sacrée à mon cœur, où j'espère
Ne rien voir et ne rien entendre désormais
Et croiser pour toujours, ayant fini ma tâche,
Ces bras, ces faibles bras, qui n'étaient pas d'un lâche !

ARCACHON

(1889)

A Léon Dierx.

I

Dans les fusains luisants et les pâles troënes,
Près de la mer, sous l'ombre odorante des pins,
Se cachait à demi, rose aux vertes persiennes,
La maison dont le lierre encadre les murs peints.

Un chèvrefeuille ornait la verte claire-voie
De ses grappes de fleurs qui le faisaient plier,
Et, s'ouvrant au soleil dans sa pourpre et sa joie,
Une rose écartait les rameaux d'un laurier.

La fleur d'amour éclore au feuillage de gloire,
Dont le calice tendre aura vite pâli,
S'était fait jour si bien qu'on aurait pu la croire
Greffée à l'arbre dur et vainqueur de l'oubli...

Symbole de la double illusion qui tente
L'âme prête à partir au seuil des jours ouverts :
L'arbuste résistant et la fleur éclatante...
O femme ! ton sourire, et votre honneur, ô vers !

La haie, autour du banc, formait une clôture
Qui tenait, à l'abri des regards du passant,
Le poète pensif seul avec la nature,
Libre de tout contact ennuyeux ou blessant.

Il ne percevait plus de la mêlée humaine
Qu'un bruit de pas lointains ou de confuses voix,
Cependant que la mer, de la plage prochaine,
Répondait en soupirs au murmure des bois !

Et c'était, tout autour, la ville forestière,
Les briques de couleur des toits de ses chalets,
Parmi la monotone et morne sapinière
Multipliant l'éclat de leurs joyeux reflets.

Des voyageurs ont dit que la jeune Amérique
Construit au fond des bois de semblables cités,
Où dans un vert décor, naturel et féérique,
Fleurit pour les colons la fleur des libertés.

O délices de vivre à l'écart de nos villes !
Vision d'un retour possible à l'âge d'or,
Lorsque le joug d'airain des coutumes civiles
Aux fronts insoucieux ne pesait pas encor !

O retraite des bois, désert de la montagne,
Toit rustique et secret ! ici-bas dernier but,
Quand le flot social, comme la mer, nous gagne,
Et, brusque, va couper tout chemin de salut !

Il n'est que temps de fuir à grands pas en arrière,
Avant que les ruisseaux innombrables et prompts
Se rejoignent, couvrant soudain la plage entière
Où devant le péril vainement nous courrons.

II

Il est trop tard déjà ! Le toit dans la verdure
Ne put nous abriter que jusqu'au lendemain ;
Il fallait se reprendre à la fausse aventure
Où s'obstine à rouler le tourbillon humain.

Il fallait se reprendre à la tâche frivole
Loin du bien véritable et des devoirs sacrés,
Et se confondre aux rangs de cette troupe folle
D'où la Nature un jour nous avait retirés.

Car les peuples vieilliss ont horreur de ton ombre,
O Liberté ! Malheur à qui, tendre ou hautain,
Se refuse à marcher dans les pas du grand nombre
Et veut sur son désir façonner son destin !

Mais, s'il lui faut céder à ce courant contraire
Qui brisa les plus forts et le brise à son tour,
Du moins l'illusion d'avoir pu s'y soustraire
Doit consacrer les lieux qui l'ont permise un jour.

L'humble chalet, blotti dans ses pâles troènes
Et ses fusains luisants, à l'ombre des grands pins,
Avec sa rose au seuil, et ses vertes persiennes
Mi-closes au soleil sur l'éclat des murs peints,

La maison que les bois et que la mer voisine
Enveloppent, aux jours chaleureux de l'été,
D'un air vif imprégné de sel et de résine,
Réclame de la muse une immortalité.

Qu'elle soit dite un jour « la maison du poète »,
Quand, loin de la forêt qui chante et reverdit,
Lui-même dormira dans la tombe muette...
Si jusque-là sa muse obtient quelque crédit.

SPES

A Maurice Barrès.

Je sens autour de moi comme un frisson de toi,
O gloire ! vanité posthume et consolante !
Sans doute je sais bien que la justice est lente :
Mais du vieux charbonnier j'ai conservé la foi.

Oui, quelques-uns encor, pendant quelques années,
Trouvant mon nom sacré par la prose et les vers,
Chercheront ma pensée en ces livres divers
Où mes forces se sont hâtivement données.

Une part de mon rêve, indemne du tombeau,
Revivra dans l'esprit de ce siècle nouveau
Dont je salue avec fierté les grands présages.

Heureux, dès aujourd'hui, de penser que demain
L'humanité, rentrée au clair et droit chemin,
L'accordera peut-être un rang parmi les sages !

BLESSÉ

Ah ! qui dira jamais tout ce qu'il a souffert !
Sur le coup le soldat ne sent pas sa blessure :
Un choc, une tiédeur ; et comme il se rassure,
Il tombe brusquement, faible du sang qu'il perd.

En vain tu compterais en gages de fortune
Tous les périls sanglants desquels tu réchappas :
Pour rouler dans l'abîme, il suffit d'un faux pas ;
Plus d'un vétéran tombe à la fosse commune.

Ta légion vaincue abaisse ses drapeaux ;
Couche-toi, pour mourir, dans ton manteau de guerre !
A défaut des honneurs que tu rêvas naguère,
Puisque ton bras retombe, accepte le repos.

SUR UN EXEMPLAIRE D'ANGÈLE DE BLINDES

Au marbre abandonné qui de Marie-Angèle
Couvre le peu de cendre épargné par les jours,
Je suis venu rêver de sa grâce mortelle,
De la tragique fin de ses brèves amours.

J'aurais voulu, pensive et douce créature,
Te faire un monument digne de ton attrait :
Je n'ai mis que mon cœur dans la pâle écriture
Où l'éclat de tes yeux seulement transparait.

Peut-être en quelque coin de notre chère France
Pour laquelle mourut ton Léon bien-aimé,
Une sœur de ton âme aura, dans sa souffrance,
Compris sur quel destin ton cœur s'est refermé...

Que ses larmes alors, plus pures que les miennes,
Attiédissent ta cendre en cet étroit cercueil,
Sous ce marbre, où de l'heure et des choses anciennes
Est à jamais scellé tant d'ivresse et de deuil !

AU RETOUR

A Paul Locard.

J'ai revu, mais sans vous, ami des jours de paix,
Le pays dont mes yeux ne se lassent jamais,
Et le jardin du vieux presbytère d'Amblie
Et, sous son blanc clocher, la colline embellie,
Et, tout en bas, la Seulle, et dans les fonds herbeux,
Paissant en liberté, les chevaux et les bœufs,
Tandis qu'à l'horizon Banville et sa feuillée
Couronnent de fraîcheur la crête ensoleillée :
Coin où je reconnais la France d'autrefois,
Vivant dans la Nature, à l'ombre de la Croix !
Et maintenant, parmi les intrigues des villes,
Pour un an je retourne aux besognes futiles,
Quand les grands intérêts qu'agitaient nos aïeux
N'éveillent nul remords en nos cœurs oublieux,
Et que nous contemplons, sans souci du mystère,
Les bouleversements du ciel et de la terre,
Les signes précurseurs des suprêmes combats...
Pareils à des enfants qui ne comprennent pas !

NUNC DIMITTIS

Sur les autres et sur toi-même
Laisse descendre le pardon :
Moins de morgue, plus d'abandon
Sied à la défaite suprême.

Ressemble, indifférent et doux,
A l'ouvrier qui, sa journée
Rigoureusement terminée,
S'assied, les coudes aux genoux.

Laisse faire le reste au Maître.
Tu trouves injuste sa loi :
Comme il en sait plus long que toi,
Ses raisons sont bonnes peut-être.

Voici qu'il te renvoie en paix,
Selon une promesse ancienne.
L'œuvre de demain est la sienne ;
Dans ton zèle tu te trompais.

Au jour se mesure l'ouvrage,
A chaque travailleur sa part,
Et, l'heure sonnant du départ,
On n'exige pas davantage.

Tu voulus tout faire en un jour,
Prendre à toi seul toute la tâche :
Ta faute n'était point d'un lâche,
Mais place aux jeunes ! c'est leur tour.

Tu comprenais les cœurs d'apôtres :
Avais-tu leur âme et leurs bras ?
Résigne-toi donc, sans fracas,
Et pour toi-même et pour les autres.

Consens au mal universel...
Avec la secrète espérance
Qu'en dépit de l'in vraisemblance,
Le mot de l'énigme est au ciel.

SONNET BUCOLIQUE

Hic nemus...

VIRGILE.

Ta grille hospitalière, au tournant du chemin,
Ouvre sur la pelouse en fleur et sur l'allée
Circulaire, d'un fin sable de mer sablée,
Que bordent les lauriers, la rose et le jasmin.

Ici l'on peut goûter quelque oubli de demain !
L'immobile horizon et la calme vallée,
Les grands bois d'où l'oiseau prend sa libre volée,
Tout repose les yeux, lassés du drame humain.

Ta porte est doriennne, et ton figuier biblique.
Je me crois transporté dans le monde idyllique
Où Virgile et Rousseau nous guidèrent jadis ;

Rêve innocent qui fut le roman de nos pères,
Et qui, malgré ce siècle ennemi des chimères,
Pourrait bien devenir l'idéal de nos fils.

ANNIVERSAIRE

I

En bas, c'était la Saône ; en haut, la côte verte
Où Saint-Cyr-au-Mont-d'or étage ses villas ;
Et nous marchions tous deux par la route déserte
Que bordaient les poiriers fleuris et les lilas.

Le mois adolescent, de sa verdure tendre,
Avril, embellissait les jardins et les prés,
Comme les yeux, le cœur, qui se laisse surprendre,
Prenait sa part des dons naturels et sacrés.

On eût dit que le ciel bleuissait ta prunelle !
Un bouquet dans ta main, la brise en tes cheveux,
Tout évoquait pour moi l'heure ingénue et belle
Où, dans un autre avril, je reçus tes aveux.

II

Par tant de souvenirs cette heure est consacrée,
Par la muse et l'amour, par le commun défi
Au mal, autour de nous élevant sa marée,
Par le même idéal avec foi poursuivi !

Et depuis, dans la lutte où le siècle nous jette,
Comme une voix d'archange éparse sous les cieux,
Ton libre et fier accent ranima le poète
Qui, pour un rêve mort, allait trahir ses dieux.

C'est toi qui, dans les jours où l'âme se replie,
Où l'astre du devoir s'embrume à l'horizon,
As su rendre à la muse incertaine et pâlie
L'aventureux essor de sa jeune saison.

C'est toi dont l'esprit ferme et la lèvre éloquente
Me rappela l'autel que j'allais oublier ;
Tu rallumas l'encens, tu redoras l'acanthé
Au chapiteau terni de l'antique pilier.

C'est toi, lorsque à l'entour un arrogant délire
Glorifiait le crime, outrageait la vertu,
C'est toi qui, sans souci du blâme et du sourire,
Dis de se relever à mon front abattu.

Et, sévère aux bourreaux par pitié des victimes,
 Tu me montrais le but vers qui je faiblissais,
 Et qu'on doit s'abstenir des paroles sublimes
 Lorsque pour quelque chose on compte le succès.

III

Aurons-nous assez vu les trafiquants du temple
 (Puisqu'il nous faut passer chaque jour devant eux),
 Fidèles à l'ancien et lucratif exemple,
 Des objets sacrés faire un commerce honteux ?

Ne sonnera-t-il plus sur leurs viles épaules,
 Garni de plomb au bout des lanières de cuir,
 Le fouet du Justicier qui chassa tous ces drôles
 Et, pour un jour du moins, les fit se taire et fuir ?

CELUI qui pardonnait à la femme adultère
 Et ne lui fermait pas le ciel de ses élus
 Au scandale des saints et des purs de la terre,
 Lui disant simplement : « Allez, ne péchez plus ! »

CELUI qui, sur la route, au bord de la fontaine,
 Sans souci des passants et de leur chaste effroi,
 Ne s'était point caché, triste Samaritaine,
 Pour goûter à ton urne et parler avec toi ;

CELUI-LA, si clément aux folles pécheresses,
Au publicain honni comme au larron perdu,
N'a menacé jamais de flammes vengeresses
Que les Pharisiens marchant dans leur vertu !

IV

C'est ainsi, par ce jour de soleil et de sève
Où tout reprenait force au sol réembelli,
Qu'un souvenir rendit des ailes à mon rêve,
Et que je rejetai le manteau de l'oubli.

Le soir vint ; et Lyon, la cité grave et douce,
Dans son vaste repos nous accueillit encor,
Tandis que les hauteurs, Fourvière et la Croix-Rousse,
Jusqu'au ciel étoilé s'étoilaient de points d'or.

Et cinq ans ont passé sur cet anniversaire ;
Le bienfait de ta voix n'a pas été perdu.
Mon amour, appuyé sur ton amour sincère,
Me maintient aux sommets d'où j'étais descendu.

J'ai dit : « Je combattrai sans songer à la gloire ;
D'assez de lauriers vains mon front fut couronné...
Désormais, je n'aurai souci de la victoire
Que pour la juste cause où tu m'as ramené. »

GALLICA

(1896-1903)

A LA MUSE FRANÇAISE

A G. Audiat.

I

Sage qui brise à temps ses idoles ! Heureux
Qui, dans la force encor de ses belles années,
Laisse, remontant seul le cours des destinées,
Ses compagnons d'erreur se disputer entre eux !

Muse des anciens jours aux tempes couronnées
Du lierre élégiaque ou du laurier poudreux,
D'innombrables chansons sur tes lèvres sont nées
Dignes des plus vaillants et des plus amoureux.

Jadis j'ai pris pour toi l'image aux traits barbares,
De fins tissus couverte avec des bijoux rares,
Sans âme dans les yeux et sans cœur sous le sein ;

Mais toi, dont la beauté d'elle-même rayonne,
Puisque loyalement j'ai changé mon dessein,
Daigne sur moi jeter un regard qui pardonne.

II

Rends-moi les vers émus et la plainte attendrie
Qui, le soir, sous les bois fait pleurer les amants,
L'Espérance qui chante avec la Foi qui prie
Aux autels-constellés de nos vieux monuments.

Fais ma voix plus vibrante et moins endolorie
Pour vaincre les retards de nos cieux étouffants,
Pour dire tous les maux dont saigna la patrie,
Et le rêve obstiné de ses derniers enfants !

Fais que, sur nos tombeaux, après trois jours se lève,
Dans une main la lyre et dans l'autre le glaive,
Une Figure égale à nos vœux anxieux ;

Et que nos fils, guéris des coupables chimères :
« C'est elle, disent-ils, dont nous parlaient nos mères,
La France au clair langage, au bras victorieux ! »

III

Eh quoi donc ! mourra-t-elle, après Rome sa mère,
Mourra-t-elle, la France en qui nous avons cru ?
N'était-elle que vieille et barbare chimère
Et, comme une fumée, a-t-elle disparu ?

N'était-elle que rêve et qu'orgueil éphémère,
Un râle de détresse aux lèvres du vaincu ?
L'espoir, en notre cœur lourd de rancune amère,
En vain à tant de coups aurait donc survécu ?

Non, non ! qu'un long désastre ait passé sur la plaine,
Qu'importe si, demain, quelque divine haleine
Ranime l'herbe sèche et les épis courbés ?

Si nos fils, dont les mains auront repris aux nôtres
Le glaive des soldats et la croix des apôtres,
Se lèvent pleins de force où nous serons tombés ?

L'ÉCOLIER

A Maurice Souriau.

Passant ! celui qui dort sans bouquet d'immortelles
Sous cette croix, vivant fut un pauvre écolier,
Désireux de s'instruire, ennemi des querelles,
Mais victime d'un rêve amer et singulier.

Consumé d'un fervent amour de la justice,
Il ne comprenait pas en sa simplicité
Comme il se peut qu'en soi le Créateur unisse
Et la toute-puissance et la toute bonté.

Il demeurait surpris de voir des âmes dures,
Des cœurs, sous triple airain, fermés à la pitié ;
Car il avait senti les maux des créatures,
Jusqu'aux plus bas destins s'étant humilié.

Le mal universel troublait cette âme douce,
Lui qui laisse les rois du jour indifférents,
Lui qui laisse dormir le sage sans secousse,
Sous les palmiers sacrés, à deux pas des torrents ;

A deux pas des torrents dont il n'a rien à craindre,
Puisque leur bruit est fait du cri des malheureux,
Et que leur masse d'eau qui ne doit pas l'atteindre
Enchante son sommeil d'un murmure nombreux.

Mais du pâle écolier l'esprit plein de détresse
Ne pouvait, un instant, se détacher d'autrui,
Et, dans tout l'univers voyant souffrir sans cesse,
Ne s'attrister du mal que s'il frappait sur lui.

Un jour donc, il voulut pour éclaircir son doute
Consulter les docteurs sur le mal et le bien,
Et, la besace au dos, devant lui prit sa route,
S'en rapportant à Dieu du pain quotidien.

Parmi des jeunes gens à l'attitude austère,
Il monta les parvis de ces palais dorés
Que les villes les plus fameuses de la terre
Se font gloire d'offrir aux maîtres consacrés.

Et le premier lui dit : « La douleur est un rêve.
Ce soir, je réunis chez moi des amis ; viens,
Cœur inquiet ! Avant que le banquet s'achève,
Je t'aurai démontré qu'il n'est ni maux, ni biens. »

Un autre l'écouta, vieillard à tête fine,
Sans surprise, un léger sourire dans les yeux,
Puis le mena devant une antique vitrine
Pleine de ballons, peints de mots mystérieux.

« Jeune homme ! le savoir aguerrit et console ;
 Regarde : la réponse au doute, la voilà. »
 Et ces ballons étaient des arguments d'école
 Que l'écolier, d'un coup d'épingle, dégonfla.

Un troisième se mit promptement en colère :
 « Tu ne raisones pas dans les règles », dit-il,
 « Et depuis si longtemps que le soleil m'éclaire,
 « Non ! je ne vis jamais un esprit moins subtil. »

Le dernier se montra plus franc : « Le mal des autres !
 A trop s'en occuper on finit sur la croix.
 Pour inscrire ton nom parmi les noms d'apôtres,
 Tu suivras un chemin plus doux, si tu m'en crois.

Amasse de l'or ! l'or n'est pas chose si rare ;
 On en découvre un peu partout, en se baissant :
 Aux bouches d'un égout, au fumier d'une mare,
 Et parfois — que veux-tu ? — dans le sang innocent.

L'or, avec les honneurs, confère le génie
 Et — n'est-ce pas à quoi tu vises ? — la vertu.
 Tu seras un martyr sans subir d'avanie,
 Tu seras un héros sans avoir combattu. »

Honteux, humilié, l'écolier, tête basse,
 S'échappe de la ville et rentre en son chemin ;
 Mais, auprès d'un calvaire, un vieux prêtre qui passe
 A deviné sa peine et le prend par la main.

Il lui parle : « Dieu seul est au centre des choses ;
Ni toi, mon fils, ni moi n'en avons fait le tour,
Ni ces savants à qui les vérités sont closes
Plus encore qu'à toi, car ils ont moins d'amour.

La souffrance est le lot de toute créature,
La terre un lieu d'épreuve et de perversité,
Et, si le mal partout règne dans la nature,
Hélas ! l'auteur en est la seule humanité.

L'humanité commit la faute originelle,
Qui pesa désormais sur l'astre douloureux ;
Les êtres innocents souffrent à cause d'elle
Sans qu'elle ait de remords ni pour soi, ni pour eux. »

Le vieillard dit encor : « Celui qu'un mauvais rêve
Opprime, se débat, s'épuise avec terreur
Contre de vains dangers ; mais quand l'aube se lève,
Il s'éveille, il respire, il connaît son erreur.

Après la mort, ainsi tout sans doute s'éclaire.
Va ! nous saurons pourquoi ce monde fut formé,
Sa part d'illusion, et comment Dieu tolère
La lutte entre Satan et son Fils bien-aimé.

Oui ! que ta volonté soit faite, et non la mienne,
Seigneur » dit le vieillard, « sur terre comme aux cieux !
J'attendrai que le jour de ta lumière vienne ;
Je ne jugerai pas ton œuvre par mes yeux. »

L'écolier, aux accents de cette foi sévère,
 Ému, sent tout à coup s'alléger son fardeau :
 « Merci, mon père ! » Il court au rustique calvaire
 Et tout haut, le front nu, récite le *Credo*.

JULIUM SIDUS

I

Quid debeas, o Roma...

HORACE.

Ce que tu dois, ô France, à tes Napoléons,
 Le monde en fut témoin du couchant à l'aurore,
 Et la terre, depuis des siècles, garde encore,
 Où leur pied se posa, la trace des lions.

Les vétérans, couverts de croix et de chevrons,
 N'ont passé nulle part comme un feu qui dévore ;
 L'ordre et les justes lois, dans le pli tricolore,
 Avec l'Aigle marchaient vers les quatre horizons.

C'est le souvenir seul de l'ancienne épopée
Qui fait que nos foyers, où se rouille l'épée,
Sont respectés encor des peuples ennemis.

Mais la prudence ordonne à défaut de la honte ;
France ! n'est-il pas temps que ton astre remonte
Aux régions du ciel où leur bras l'avait mis ?

II

Sur les bords du barbare et doux Ityotyosi
Tout verdoyants d'épis forts comme des arbustes,
Innocent exilé, juste parmi les justes,
Vois quel beau lit de mort ton astre t'a choisi !

Ils se sauvent sans toi, tes compagnons robustes.
Vers le ravin, au ras du maïs épaissi,
Tu peux suivre des yeux la fuite de leurs bustes...
Et c'est nous qu'avec toi Dieu délaissait ainsi.

La France saigne encor de tes dix-sept entailles !
Toi du moins, sur ton cœur tu pressais tes médailles
Et le cachet d'Hortense et de Napoléon.

Mais nous, impatients un jour de toute règle,
N'avons-nous pas brisé le Crucifix et l'Aigle
Qui nous ranimeraient à leur double rayon ?

III

Prince entouré d'amour sitôt que tu fus né !
De nos espoirs secrets, que le siècle décime,
Avec toi le plus doux et le plus magnanime
A péri le premier, par le sort condamné.

Vers le kraal muet qui guette sa victime,
Pars sur le cheval gris au nom prédestiné !
Mais n'est-ce que destin ?... si tu mourus d'un crime,
Il ne convient qu'à toi de l'avoir pardonné.

Sur ce sol Africain, si funeste à ta race,
L'infâme guet-apens n'a pas laissé de trace.
La mare d'un sang pur — sang des Napoléons —

A fait croître les fleurs et l'herbe sur la rive ;
Mais, de l'herbe et des fleurs, à notre âme attentive,
Une voix monte encor, qui murmure des noms...

IV

*LE BERCEAU.**(16 mars 1856).*

La nef en bois de rose, et ses voiles d'azur
Dont un souffle insensible, un doux battement d'ailes
Agitait le satin sous le jour des dentelles,
Te menait vers un port mystérieux et sûr.

Mais le rameau d'olive et l'épi de blé mûr
Qui s'enroulaient autour des colonnes jumelles,
Le trésor des pressoirs et l'honneur des javelles,
N'étaient qu'illusion ou que symbole obscur.

En vain ils promettaient la paix et l'abondance,
La douceur du voyage, à l'esquif en partance
Orné comme un fragile et magnifique autel...

Car l'Aigle à l'œil ouvert, aux ailes éployées,
Pour une ascension à travers les nuées
En soulevait la proue et l'emportait au ciel !

V

Au ciel, où t'attendait le vainqueur d'Austerlitz
Avec ses compagnons de gloire et de souffrance,
Ceux qui mirent l'Europe aux genoux de la France
Et ceux des derniers jours, tombés un contre dix ;

Et cet orphelin blond et pâle comme un lis
Dont les rois redoutaient la chétive existence,
Et, près des fronts charmants de Pauline et d'Hortense,
L'Empereur, de la main, faisant signe à son fils...

Ton père ! l'Empereur ! le meilleur, le plus brave,
Sur qui la calomnie a distillé sa bave
Parce qu'il aima trop le rêve et la pitié.

Lui, d'une âme sereine et d'une foi profonde,
Avait tout pardonné sans effort, dès ce monde :
Et c'est pourquoi, là-haut, il est glorifié.

L'ASILE VIOLE

La colère du vent redouble et s'exaspère
 Dans les hauts peupliers,
Et des nuages blancs courent dans l'atmosphère
 Comme de fins voiliers.

La tempête, qui loin des villes s'accompagne
 D'un cortège de maux,
Depuis bientôt un jour pèse sur la campagne
 L'homme et les animaux.

C'en est fait, même aux bois, en pleine solitude
 Du calme habituel :
Tout souffre, tout subit avec inquiétude
 L'affolement du ciel.

Vainement le bosquet mêle au sureau vivace
 Frênes et coudriers,
Vainement le rameau de l'épine s'enlace
 Aux branches des mûriers :

L'épais taillis n'est plus qu'une faible défense
Et craque autour de nous,
Nous refusant un jour le coutumier silence
Que nous trouvons si doux.

C'est ici, dans ce coin chéri comme un asile,
Que nous nous complaisons,
Seuls tous deux, protégés contre la vie hostile
Par ces vertes cloisons.

Mais aujourd'hui, pareil à la fureur des hommes
Jaloux de tous bonheurs,
L'ouragan nous flagelle en ce bois dont nous sommes
Les calmes promeneurs.

O désordres pareils de l'orage et du monde !
Donc il n'est ici-bas
Nulle retraite assez lointaine, assez profonde
Où vous n'atteigniez pas ?

Nul abri contre vous ! votre rage obstinée
Pénètre en tout réduit ;
Si modeste que l'on rêve sa destinée
C'est en vain qu'on vous fuit.

La paix, chère aux travaux innocents de la muse,
Aux rêves enchantés,
L'homme nous l'interdit, et le ciel la refuse
Au deuil de nos fiertés.

Mais la fureur du vent dans les feuilles froissées
 Qui tomberont demain,
Est moins pénible encore à nos âmes lassées
 Que le tumulte humain.

IN MEMORIAM

Dans ton cercueil pareil au cercueil de l' Aimée,
Sous l'eau sainte et le Signe incrusté du pardon,
Des amis inconnus ne crains pas l'abandon :
Ceux-là n'attendaient rien de ta main refermée.

Ils n'en attendaient rien... que la patrie armée,
Rien que l'honneur, enfin rentrant dans la maison,
Rien qu'un retour d'étoile à l'antique horizon,
Rien qu'idéal et rien que rêve... ombre et fumée !

L'honneur !... un astre éteint ! Et l'on en rit encor
Entre vainqueurs joyeux et durs, au son de l'or.
Pourtant, méfiez-vous des choses éternelles :

Cet homme suscita l'espérance et l'amour,
Et ces vertus du Ciel pourraient bien quelque jour
Changer en fruits les fleurs de la tombe d'Ixelles.

DEVANT LA MER

A J. Le Goff.

L'attitude trahit qui lutte sans victoire.
Assis sur un rocher du morne promontoire,
Dans son rêve absorbé, se croyant sans témoin,
Cet homme que voici ressemble de très loin,
Les coudes aux genoux, la main pressant la tempe,
Au Byron, au René de quelque vieille estampe.
Mais son destin n'eut pas l'envergure des leurs :
Un mal moins glorieux, de plus simples douleurs
Ont marqué sans éclat ce front qui s'humilie ;
La tristesse plutôt que la mélancolie,
A terni cet œil vague où brillait autrefois
La fière illusion de servir tous les droits.
C'est bien l'irrémissible et l'obscur défaite
Qui pèse sur l'épaule et qui courbe la tête
De ce fils d'un autre âge égaré parmi nous.
Jadis, il eût peut-être asséné de grands coups,
Mieux fait, selon l'exemple et le sang de sa race,
Pour combattre le glaive à la main, face à face,

Sous le soleil de Dieu, que pour vivre en des jours
D'habileté perfide et de brillants discours,
Quand les seuls tournois sont des disputes d'école,
Quand règnent, malfaisante ou vaine, la parole
Et la science aveugle et la fausse raison
Et, les mains pleines d'or, l'infâme trahison.

FAUSSE CHARITÉ

A S. Rocheblave.

L'indulgence pour les bourreaux
Est une insulte à leurs victimes.
Sous le couvert de mots sublimes,
Hélas ! que de sentiments faux !

Méfions-nous du débonnaire
Toujours habile à découvrir
Une excuse au tortionnaire...
Et quelque tort chez le martyr ;

De l'homme au scrupule hypocrite
Qui discerne d'un œil aigu
Dans le vainqueur quelque mérite...
Mais n'en voit pas dans le vaincu.

LE GLAIVE ET LA CROIX

A René-Marc Ferry.

Si Villebois-Mareuil eût moins aimé la France
Il vivrait parmi nous, éloquent et fêté ;
Mais d'un geste d'honneur et de mâle espérance
Le siècle, à son déclin, n'aurait pas hérité.

Au pied des saints autels n'immolant qu'un cœur tiède,
Si le Père Dorgère eût moins aimé son Dieu,
Connaîtrais-je aussi bien le remords qui m'obsède
De n'avoir tant vécu que pour souffrir si peu ?

LE PÈRE DORGÈRE.

I

Il partit, la cocarde à son chapeau de prêtre,
Affrontant la nature et les monstres humains,
Et, quand ses compagnons le virent reparaître,
La palme du martyr avait touché ses mains.

Devant l'homme saignant, sans colère et sans plainte,
Etonnés, subjugués, devenus ses amis,
Les noirs bourreaux avaient relâché leur étreinte,
Faisant le mal jusqu'où le Ciel l'avait permis.

C'est alors qu'il revint dans la France natale
Où l'on eût dû baiser la trace de ses pieds...
Où nul ne s'écarta devant le prêtre pâle ;
Les servants du Veau d'or, seuls, ont droit aux lauriers.

II

Sainte-Anne d'Évenos, ô paroisse bénie !
Témoin d'un sacrifice ineffable et secret,
Si, hors de nos cités, errait la Foi bannie,
C'est toi le roc suprême où son front s'appuierait !

L'enfant, dont tout le corps n'était plus qu'un ulcère,
Gisait abandonnée au revers du chemin,
Et devant ce rebut de vice et de misère
Peut-être eût reculé le bon Samaritain.

Mais le prêtre du Christ vint, se pencha sur elle
Et sans peur ni dégoût l'emporta dans ses bras
En route il lui parlait d'une voix maternelle ;
Lui-même il l'étendit dans la blancheur des draps.

Oh ! que se passa-t-il au fond du cœur farouche
De celle qui vivait de blasphème et de coups
Quand, d'un linge mouillé rafraîchissant sa bouche,
Il la réconfortait avec des mots si doux ?

Oh ! quelle aube d'amour, quels sentiments étranges
Rayonnèrent où rien jusqu'alors n'avait lui
Quand, lui tenant la main, il lui parlait des Anges
Et d'un Dieu de bonté qui la voulait à lui ?

« Tu vas me précéder dans la paix éternelle,
Car j'ai marqué ton front du signe de la Foi ;
Mais près du Séraphin t'abritant sous son aile,
Ame conquise à Dieu, prieras-tu Dieu pour moi ? »

Lorsqu'il eût achevé son œuvre solitaire
Et du corps au linceul respiré le poison,
Sous la croix de bois noir il le mit dans la terre
Où, le printemps venu, fleurirait le gazon :

Il rentra frissonnant d'une secrète fièvre,
Devant le Crucifix courba sa tête en feu,
Sentit ses yeux se clore et se sécher sa lèvre...
Et tout à coup se vit face à face avec Dieu.

Instant terrible à l'âme indifférente ou lâche,
A qui ne sut pas croire ou vécut en païen !
Instant consolateur à qui remplit sa tâche,
Marchant, sans dévier, dans la route du bien.

VILLEBOIS-MAREUIL.

I

Vous, mon beau colonel à la moustache blonde,
Souriant, et le cœur triste jusqu'à la mort,
Vous fîtes vos adieux aux vanités du monde,
Aux lâchetés du monde où les vaincus ont tort.

Sous le feutre boër, fils de la vieille France,
Vous courez par instinct aux lieux où l'on se bat ;
Mais les cinq galons d'or avec le col garance
Montrent à ces fermiers d'où leur vient ce soldat.

Et, selon votre vœu de hautaine amertume,
« Qu'on me laisse dormir où je serai tombé »,
Ils creusent votre fosse où la poudre encor fume,
Dans le sol qu'amollit votre sang absorbé.

Vous saviez que le Fils, à la droite du Père,
Au jour de Josaphat reconnaîtra les siens,
Qu'il n'aura pas besoin des signes de la terre
Pour retrouver les os des chevaliers chrétiens.

Nous, ici-bas, veillons sur sa noble mémoire ;
Redisons à nos fils cette mort d'un Français,
Et ne permettons pas que la menteuse Histoire
Se fasse, sous nos yeux, servante du succès.

Vous êtes la fierté posthume des ancêtres,
Gentilhomme Angevin, fleur de nos bataillons,
Qui nous montrez comment on échappe à nos maîtres
Par une route brève et pleine de rayons !

II

Sans doute, il se sera levé, le chœur céleste,
Quand vous avez paru dans le cercle assigné,
Accueilli devant tous, d'un sourire et d'un geste,
Par le jeune Empereur qui n'aura pas régné...

Par le prince chrétien, dont les dix-sept blessures
Et le sang jaillissant de son front transpercé
Achètent pour nos fils les victoires futures
Et réparent le deuil où nous avons passé.

Comme vous avez dû tous les deux vous comprendre !
Comme vous étiez nés pour un même destin,
Vous qui n'aviez trouvé que le goût de la cendre
Aux terrestres plaisirs comme au savoir humain !

*
* *

J'ai vu de près les grands, les illustres, les sages,
Qui, l'œil impérieux et le verbe vainqueur,
Ont mené notre siècle à l'assaut des vieux âges :
J'ai jugé leur esprit aussi faux que leur cœur.

Leur facile vertu, leur gloire mensongère
Ne m'ont pas ébloui ; mais je demeure fier
D'avoir en vous connu, Villebois et Dorgère,
Le prêtre et le soldat de la France d'hier.

ÉPITAPHES LATINES

I

Dédalie.

A Félix Jeantet.

Toi qui pousses le long des mornes sépultures
Ton char breton au joug orné de ciselures,
Ralentis un instant tes chevaux diligents,
Et lis : Sœur d'un consul, mère des indigents,
Après sa tâche entière avec ordre accomplie,
Sous ce marbre gravé repose Dédalie.
Ne souffrant en son cœur nul sentiment mortel,
Elle aima le chemin par où l'on monte au Ciel
Et gravit soixante ans l'âpre et sainte colline
Où la tête du Christ sur le bois mort s'incline,
Montant, redescendant pour prendre par la main
Le pauvre et l'exilé, l'infirme et l'orphelin.

Dors jusqu'au jugement dernier, femme chrétienne !
Du martyr dont la cendre avoisine la tienne
Moins proche par tes os à ses os contigus
Que par l'effet pareil de communes vertus.

II

Pomptilla, épouse de Philippe.

A Georges Benoist.

Tu t'étonnes, passant, de voir sur le chemin,
Pour des os à tenir dans le creux de la main,
Une tombe aussi belle, aussi vaste qu'un temple.
C'est qu'elle conte à tous un immortel exemple,
Et des mêmes honneurs dont Alceste brilla
Orne, pour l'avenir, le nom de Pomptilla.
Son époux se mourait d'une fièvre malsaine ;
La science, les sorts, la prière était vaine...
« O dieux ! prenez mes jours en échange des siens »,
Dit-elle, et la première aux Champs Elyséens
Sans peur elle affronta le règne du silence.
Mais Philippe n'a fait que changer de souffrance,
La vie étant moins douce à son cœur conjugal
Que l'épouse au front pur qui conjura son mal,
Et dont voici pour tous cette parole écrite :
« Demeure à mon tombeau, Gloire ; je te mérite ».

III

Liberalis, martyr.

A M. l'abbé C. Devau.

Toi qui vécus sur terre auprès d'un empereur,
A sa grâce tu dois bien moins qu'à sa fureur.
Sa grâce à ton épaule avait mis la trabée ;
Sa colère, sur toi soudainement tombée,
S'imaginant mêler au supplice l'affront,
D'une rose immortelle a couronné ton front.
Loin du monde envieux et changeant que tu quittes,
Entends, de ta louange et de tes saints mérites,
Toute la cour céleste à jamais retentir.
Tu n'étais que consul, et te voici martyr.

IV

*Un marchand.*Au D^r J. Watelet.

Voyageur qui veux bien t'arrêter à ma tombe,
Si tu vois sur le marbre une nef qui se bombe
Avec tous ses agrès figurés sans défaut,
C'est que j'ai navigué pendant trente ans, là-haut.
J'ai transporté du vin, des épices, de l'ambre,
Et, des ides de mars aux ides de novembre,
Mené, par le ciel clair ou les noirs horizons,
Mon navire alourdi de riches cargaisons.
Et sur la haute mer j'ai fait voler mes voiles.
Je n'interroge plus le vent, ni les étoiles ;
Je ne crains plus les flots. Toute peine a cessé ;
Je me repose, ayant le droit d'être lassé.
Trois fois j'ai tout perdu ; d'une main opportune
Trois fois m'a relevé ma clémente Fortune.
Tous l'implorent ; je sais qu'elle en écoute peu ;
Sois parmi ces derniers, passant ; tel est mon vœu.

V

Un mort sincère.

A Ernest Raynaud.

Passant quelconque, et toi qui de mes biens hérites,
Je parle et je suis mort ! Une autre étrangeté :
Sur ce marbre je vais dire... la vérité.
Or donc, parents, amis, affranchis, parasites
(Tous les mêmes, égaux par la soif et la faim),
Vous dévoriez chez moi la langouste à l'asperge,
Le loir assaisonné de poivre et de cumin,
Les arrosant du vieux Falerne qui submerge
Et fait fuir les plus lourds morceaux de sanglier.
— Cela vous reposait du cervelas d'auberge
Et des pois frits. — Et moi gracieux, familier,
Je me penchais, riant de votre esprit... stupide.
A présent je suis mort. Ecris donc, lapicide,
Et vous, attention ! Voici mes derniers mots :
Vivez ainsi que moi, des roses sur la tête,

Le cœur plein de mépris pour l'homme lâche et bête,
Réceptacle écœurant de vices et de maux,
Fripon, goulu, menteur, et triste en pleine fête,
Et qui fait de la cendre au fond d'un caveau noir.
J'ai tout dit. Au plaisir de ne plus nous revoir !

VI

Une jeune femme.

L'heure du sacrifice embellit ta mémoire,
Passante inoubliable au front chargé d'ennui !
Tu vécus par l'amour et tu mourus en lui.
Entre tes blonds sourcils imprimant sa victoire,
C'est lui — l'Amour chrétien — qui, penché sur ta mort,
De ton époux à Dieu t'emporta sans effort.

LOLLIUS

A B. H. Gausseron.

Quand Horace prêtait une âme consulaire
Au faible Lollius, d'un vain trouble agité,
Crois-tu que, sans pudeur, il mentait pour lui plaire,
Pour faire illusion à la postérité ?

Non ! il devrait de miel l'ingrate vérité,
Et son ode épargnait une leçon trop claire
A qui n'aurait pas su l'entendre sans colère
Et dont l'orgueil blessé n'en eût pas profité.

Ainsi, par un détour, bien souvent fait le sage
Lorsqu'il voit un ami s'égarer dans le mal :
Il l'appelle, il lui montre une imposante image,

La pare de vertus, la hausse au piédestal,
Prétend l'y reconnaître, et par là l'encourage
A ressembler un jour au portrait idéal.

SOLEIL DANS L'ÉGLISE

A Paul Lejay.

Dans l'église romane aux fines arcatures,
On a fleuri l'autel, déployé les tentures,
Et couronné les fronts de Marie et Joseph ;
Et, comme s'il voulait fêter aussi la Vierge,
Mêlant un rayon vif à la flamme du cierge,
Tout à coup, le soleil pénètre dans la nef.

Alors, blanche lumière et lueur jaune et douce
L'une à l'autre se heurte, et s'avive ou s'émousse.
Bonté du tabernacle et sourire du ciel ;
L'une, apportant la paix, l'autre apportant la joie,
Se fondent en cet or qui vibre et qui poudroie,
Et dont l'éclat voilé paraît surnaturel.

Illusion, dit-on ! mais la bonne parole
Nous vint aussi, jadis, par image et symbole.

Nos esprits sont-ils donc frappés de cécité,
 Qu'en vain, autour de nous, depuis deux mille années
 Pour nous montrer Celui qui fait nos destinées,
 La Nature et la Foi redoublent la clarté ?

HOROSCOPE

Au Vicomte de Guerne.

L'ASTROLOGUE

D'abord connais mes dieux, ma patrie et mon nom.
 L'Égypte, aux jours anciens, conçut ma race errante ;
 Je suis de Babylone et je viens de Tarente ;
 J'ai pour aïeux Orops, Archytas et Conon.

Mes dieux ? bons ou mauvais, ce sont les dieux prophètes
 Qui, pour gage certain de leur véracité,
 Par ma bouche sans dol t'auront bientôt conté
 Ta victoire éphémère et tes longues défaites.

Ce que tu crois secret, nous qui le connaissons
 Nous l'apprenons du ciel, lorsque notre œil s'applique
 A suivre, sur l'airain du zodiaque oblique,
 Le trajet du Cancer ou celui des Poissons.

Poète à qui j'annonce un renouveau de larmes,
Nomme-moi, si tu veux, Horos ; d'autres que toi
Prétendirent d'abord mettre en défaut ma foi
Qui, rouges de dépit, m'ont dû rendre les armes.

LE POÈTE

Le sage le premier renonce aux vains débats ;
Je ne conteste rien. Mais, puisque tu te flattes
De me connaître moi qui ne te connais pas,
Dis-nous de qui je sors, quels furent mes pénates
Et quel astre préside à mes destins ingrats.

L'ASTROLOGUE

Les eaux de Sextius ont mêlé dans ta veine
Leur force à la douceur d'un vieux sang Angevin.
Ce n'est là — je le sais ! — qu'origine lointaine,
Et tu ne te sens plus ni gaulois, ni latin,
Dès que s'éveille à l'ouest la mer Armoricaïne.

Voici le sol natal ; voici le port breton
Pris entre ses remparts et sa rade rocheuse.
C'est la voix de la mer et la voix du canon
Qui bercèrent d'abord ton enfance songeuse
Sous un ciel gris, devant un sévère horizon.

Mère des hommes durs, nourrice aux fortes sèves,
La Bretagne, dix ans, te vit par ses chemins,
Par ses landes d'ajonc, les détours de ses grèves
Encore en ce temps-là vierges de pas humains.
Sa sauvage beauté forma tes premiers rêves.

LE POÈTE

Tu dépeins trop aride et triste mon pays !
Il a des bois pareils à de verts paradis
Et, tout près de la mer, des champs roses de fraises,
Des sources, des concerts d'oiseaux dans les taillis,
Et de l'herbe et des fleurs jusque sur ses falaises.

J'y revøis un vallon, du soleil abrité :
Là, parmi la verdure où bruit l'eau courante,
L'homme de qui tu suis la destinée errante,
Enfant, avec sa sœur joua plus d'un été.
Ce coin eût fait envie au Vieillard de Tarente.

L'ASTROLOGUE

Si je souris, pardonne : à ce nom que tu dis
J'ai reconnu l'amant de la muse Latine,
Celui qu'en ses bois saints et longtemps reverdis
Guida de fleur en fleur l'abeille de Matine,

Qu'aux monts Béotiens la trace de Gallus
Conduit à des sommets que l'on ne gravit plus,
Et qui, sculptant le hêtre ou décorant l'argile,
S'écriait par un jour de brise et de rayon :
« Les cygnes qui chantaient dans les vers de Virgile
Jusqu'aux astres demain vont emporter mon nom ».
Ah ! la jeunesse est prompte aux paroles sublimes...
Puisqu'il te plaisait tant, le vallon familial,
Mieux valait y rester que de tenter les cimes !
Pourtant console-toi : tu n'es pas le premier
Qui perde le repos par l'amour du laurier ;
Le brillant Apollon a fait d'autres victimes.

LE POÈTE

Eh bien donc ! compte-moi parmi les imprudents.
Du moins je n'aurai pas chanté comme les oies
Qui ravissent le peuple à leurs cris discordants.
Quand, les cheveux en feu, par les célestes voies
Icare dans les flots roula précipité,
Dit-on qu'il ait maudit l'audace paternelle ?
Il vit avec orgueil les débris de son aile
Et, mourant immortel, il n'a pas regretté
Les chemins de la terre et leur sécurité.

L'ASTROLOGUE

Tu peux, si tu le veux, sans surprise ou scandale,
 Te comparer toi-même à ce fils de Dédale
 S'aventurant, malgré les plus sages conseils,
 Sur une aile de cire aux bords de l'empyrée :
 Il n'alla pas longtemps dans sa route azurée,
 Et c'est sans doute en quoi vos destins sont pareils.

Cependant nous rendrons hommage à ton mérite ;
 Nous savons qu'aisément un poète s'irrite.
 Ceux des siècles anciens étaient faits comme vous ;
 Car j'ai connu Térence et vu de près Horace,
 Et je salue en toi des qualités de race :
 Nonchalance, dédain et rapide courroux.

Properce n'était pas d'une humeur plus facile,
 Et Virgile, le doux et candide Virgile
 Qui d'un myrte si tendre entourait la pitié,
 Eût-il, pour ses marais, fui les jardins de Rome
 S'il n'avait mieux aimé la nature que l'homme
 Et vu plus d'une ride au front de l'Amitié ?

Je veux qu'à mon discours ta fierté se rassure ;
 Je ne rouvrirai pas quelque ancienne blessure,
 De celles dont le cœur a trop jeune saigné.

Puisqu'aussi bien tes vers sont dignes de la toge,
Au blâme rigoureux je mêlerai l'éloge ;
Les dieux même, dit-on, ne l'ont pas dédaigné.

Je t'accorde d'avoir, sur les bords de la Seine
Où la foule étrangère arrive de tous lieux,
Obstinément parlé la langue des aïeux,
La jugeant, malgré l'âge, encore souveraine
Et trop beau pour vieillir, le vers qu'ils ont aimé.

LE POÈTE

Dans un passé chéri je me suis enfermé.

L'ASTROLOGUE

En un siècle où l'orgueil s'exaspère et s'affole,
Où, proclamant la fin de tous les Immortels,
L'Humanité s'adore et s'offre des autels,
Tu refusas l'encens à la nouvelle idole...

LE POÈTE

Sous le masque, je vis ses traits faux et cruels.

L'ASTROLOGUE

Non moins que dans tes vers poète dans ta vie,
Tu ne t'es jamais fait de l'idéal un jeu.
La Fortune souvent si contraire à son vœu,
N'a pu te détourner de la route suivie ;
Tu n'as pas renié ton Prince, ni ton Dieu.

Mais, ô fils de marin à l'humeur inquiète !
Que n'es-tu demeuré dans la vieille maison
Avec des champs autour, des bois à l'horizon ?
Pourquoi pousser ta nef au fort de la tempête
Sans bonne toile au mât, ni solide aviron ?

LE POÈTE

« Si les vents et la mer ont brisé ma carène
Qui s'inclinait si belle au sortir du chantier,
C'est qu'à l'or de ma proue un mauvais charpentier
N'a pas, au gré des dieux, figuré la Sirène ».
Voilà ce qu'un païen, de ceux à qui jadis
Tu servais ta science en ténébreux distiques,
Te répondrait, selon ses croyances antiques.
Providence ou destin dompte les plus hardis.

L'ASTROLOGUE

Mets au compte des dieux ta maladresse insigne !
Je le veux bien : ils sont coupables envers toi.
Mais tous, heureux ou non, nous vivons sous leur loi ;
Le faible se lamente et le fort se résigne.

Or, tu ne sauras pas sourire à ton destin.
Quand tu pourrais encor lutter contre l'orage,
Tu resteras pleurer d'avance ton naufrage,
Rêvant ou regrettant, et toujours incertain.

LE POÈTE

O confident bavard des muettes étoiles !
Sinon dans l'avenir, tu lis dans le passé.
Oui, j'ai traîné le lâche ennui que tu dévoiles ;
Mon cœur, tu l'as bien dit, fut trop vite blessé.

A cet âge où la vie est belle au plus morose,
Déjà pris de regret ou de peur, je me vois,
Sous les hauts marronniers au thyrses blanc et rose
Errer, comme un vaincu qui perd tout à la fois.

Parmi tes monuments, ô ville au cœur de pierre !
A travers tes jardins embaumés de lilas
Où tant de maux obscurs passent dans la lumière,
Je marchais, je marchais sans but, fiévreux et las.

Dans l'alanguissement d'un rêve monotone,
Dans le dégoût du monde et l'oubli du devoir,
Sous un ciel de juillet qui me semblait d'automne,
Je fuyais au hasard à l'approche du soir.

L'ombre ne tombait pas, hélas ! que sur la ville,
Sur Paris que le gaz allait illuminer ;
L'ombre tombait en moi, sur mon cœur inutile
Qui venait de se voir et de se condamner.

Ah ! qu'elle fut stérile et vide, ma jeunesse !
Quand j'évoque au lointain le temps évanoui,
Dis-moi, Vieillard ! faut-il que je me reconnaisse
Dans cet enfant, déjà solitaire et trahi ?

L'ASTROLOGUE

C'était toi ! vainement ta ruine réclame
De tes ans généreux le trésor gaspillé.
Comme ton front, mon fils, ton cœur est dépouillé,
Et tu ne vivras plus que des choses de l'âme.
Apprends de moi les maux qu'il te reste à subir.

LE POÈTE

Je sais trop qu'il me reste à vieillir et mourir.
Ne mets pas davantage en face de soi-même
Le poète voisin de son heure suprême
Qui ne sent nul orgueil à contempler ses traits.
Le passé n'est plus rien que remords et regrets ;
Je me dirige au monde où ta science est vaine,
Où se tournent mes yeux déjà depuis longtemps,
Où le courant des jours, irrésistible, entraîne
Mes désirs incertains et mes rêves flottants.

Crois-tu, près d'aborder une terre inconnue,
Que le navigateur se retourne pensif
Vers le pays lointain d'où sa voile est venue,
Vers la mer dont sa quille évita le récif ?
Non ! ses yeux inquiets se fixent au rivage
Où va se décider, triste ou beau, son destin,
Et, sous la lueur pâle et froide du matin,
Cherchent à deviner l'accueil de ce village
Dont les toits inégaux découpent l'horizon.
Quel bien l'attend là-bas ? quel mal ? quelle maison
Abritera, ce soir, sa longue lassitude ?
Il a fait son devoir, le voyage fut rude
Et Dieu, qui voit d'en haut, tient compte de l'effort.
Allons ! à l'orient meurt la dernière étoile ;
Renverse la vapeur, marin ; cargue la toile...
Toi, Vieillard, laisse-moi : j'entre à mon dernier port.

SOUVENIR DE BÉNY-SUR-MER

A Monseigneur Amette.

Pour consacrer la pierre et pour dresser la croix
Vous avez apparu dans notre humble village,
Humble et pourtant coquet, groupant sous un ombrage
L'ardoise aux reflets bleus, le chaume blond des toits.

Oui, vous êtes venu, vous prince de l'Eglise,
Evêque avec la mitre et la crosse et l'anneau,
Faire de notre autel un précieux tombeau
Où, sur les os des saints, l'enfer vaincu se brise.

Votre crosse a des fleurs, votre anneau, des rayons :
Ces trois roses, ce sont les Roses des Mystères,
Et voici les rayons, au monde salutaires,
Qui du Cœur de Jésus s'épanchent sur nos fronts.

*
* *

Puissiez-vous emporter, en quittant nos demeures,
La mémoire d'un jour pieusement fêté,
Si vous avez senti battre en ces quelques heures,
Autour de vous, des cœurs de bonne volonté !

Et si vos yeux plus tard tombent sur la bannière
Que nous vous présentons par la main d'un enfant,
Puissez-vous nous donner, au cours d'une prière,
Un souvenir qui monte aux pieds du Dieu vivant !

Puisse aussi votre trace, éclatante et féconde,
En nos âmes laisser de durables effets !
Je sais bien qu'il est dit : *Si je viens en ce monde,*
C'est pour vous apporter le glaive, non la paix.

Mais aujourd'hui — du moins dans ce coin de la France —
Tout est en fête, en joie, en espoir obstiné...
Dieu fit une vertu même de l'espérance :
Or l'Arbre de son Fils n'est pas déraciné.

Vous-même, vous venez d'en ériger l'image
Au bord d'un champ dont Dieu bénira la moisson,
Afin qu'à tout passant réclamant un hommage
Il règne sur les cœurs comme sur l'horizon.

Sa promesse jamais ne fut vaine ou légère.
Sa droite, s'étendant sur le front des captifs,
Arrachait Israël à la terre étrangère ;
Il fera bien pour nous ce qu'il fit pour les Juifs.

Nos pères ont, de Lui, reçu la loi nouvelle,
Et nous, comme eux hier, comme demain nos fils,
Nous allons à ce Cœur saignant qui nous appelle,
A ces bras grands ouverts sur le haut Crucifix !

A W. CHALLEMEL

POÈTE NORMAND

D'abord mes yeux aimaient, de votre cher pays,
Les prés se déroulant vers des coteaux bleuis,
Les troupeaux généreux, les pommiers pleins de sève,
Les manoirs, les jardins qui dispensent au rêve
La force pacifique et la calme fierté.
Ce qui plaît maintenant à mon cœur, attristé
Par tant de maux civils et de désespérance,
C'est qu'ici je retrouve un coin de vieille France,
La province fidèle où survivent le mieux
Le courage, la foi, le bon sens des aïeux.
Quand l'Allemand parut, au mur de sa chaumine
Plus d'un gars décrocha la vieille carabine...
O routes de Bernay ! vous ne direz pas non ;
Vous ne le nierez pas, charmilles de Vernon !
Promise à de beaux jours dont sa vertu se prive,
Héroïne que font Plutarque et Tite-Live,
Ici vécut Charlotte avec un saint poignard ;
Cette plaine, ces bois pleurèrent son départ...

Et c'est encore ici, par un jour froid d'octobre,
Que Caroline Acquet, si blanche sous l'opprobre,
Indifférente après la mort de son amant,
Porta sur l'échafaud son cou frêle et charmant.

EXSUL IN PATRIA

A Émile Mariotte.

Ainsi je me plaisais au coteau solitaire,
Au plus secret sentier du vallon recueilli,
Par sagesse et par choix recherchant le mystère ;
J'accordais le pardon et réclamaï l'oubli.
Mais, de la ville au loin, la rumeur vient et gronde ;
Il faut, si las pourtant ! que je rentre en un monde
De tout ce qui m'est cher, vide et désembelli.

Le long de vos trottoirs, banales avenues,
Tout vestige des jours aimés est effacé.
A travers des plaisirs, des peines inconnues,
Sur un sol où le pied du plus fort a glissé,

Je passe indifférent, et partout me coudoie
Ou le vice ou le crime en quête d'une proie ;
Et mon âme est absente et revole au passé...

Au passé généreux de gloire et de fortune,
Quand la France marchait reine des nations,
Avant qu'au gouffre amer de la douleur commune
Se perdent nos amours et nos ambitions !
Temps dont les survivants, silencieux et rares,
Derniers Romains errant au milieu des Barbares,
Retiennent dans leur cœur les nobles visions.

PLAINE DE CAEN, LE SOIR

Nous reviendrons le soir par le plateau désert.
Sans doute, ce n'est pas ici le pays vert
Ni ses hameaux joyeux, aux pentes des collines,
Ni ses vergers, enclos de blanches aubépines,
Où, couronnés de fruits, s'alignent les pommiers ;
Ni — surprise des yeux — les vallons aux sentiers
Sinueux et couverts, ni, dans le vaste herbage
Coupé d'un ruisseau clair qu'une saulaie ombrage,

Les grands troupeaux épars de vaches au poil blond.
Ici, rien des trésors ou des grâces qui font
Si belle et si riante ailleurs la Normandie.
Plus d'arbres ni d'oiseaux, la terre est engourdie,
L'homme découragé. Des champs mornes et ras
De toute part. Pourtant, il ne nous déplaît pas,
A l'heure où le soleil meurt dans un ciel d'automne,
De marcher par la plaine immense et monotone.
Aussi loin qu'on peut voir, nul vivant n'apparaît :
On est sûr d'être seul. Rien mieux ne nous rendrait
Cette sensation d'une douceur austère :
La paix du ciel tombant sur la paix de la terre.
On se recueille, on sent proche l'éternité,
Lointain le monde avec toute la vanité
Des travaux, des grandeurs que la foule renomme.
Et l'on respire bien en l'absence de l'homme.

FIN DU JOUR

A Auguste Angellier.

Le ciel perd son beau voile rose,
Le soir azure les sommets...
Sans révolte je me soumets
A la fuite du temps morose.

D'ici bientôt que je repose
Où m'attendent ceux que j'aimais,
Ciel noir, feuille morte, fleur close,
Rien ne m'importe désormais.

Rien ne m'importe de ce monde
Où j'ai reçu ma large part,
Où j'aurai, stérile ou féconde,

Fait ma tâche jusqu'au départ,
Et d'où, sur la tombe profonde
Se penche, anxieux, mon regard.

BOIS SACRÉS

Pour nos enfants.

I

Lorsque la foi païenne occupait l'âme antique,
La Grèce et l'Italie avaient leurs bois sacrés ;
Les nôtres sont les bois de ce château rustique,
Témoins, pieux aussi, de nos jours vénérés.

C'est là, dans leurs sentiers, là, sous ces mêmes branches
Que nous avons passé, plus jeunes, moins pensifs ;
Celle qui nous quitta, l'aïeule aux mèches blanches,
Savait le nombre d'ans que comptaient les vieux ifs.

Sur les piliers carrés où se scelle la grille
Les deux lions de pierre érigent leur fierté ;
L'or léger des tilleuls tout autour s'éparpille
Comme jadis, aux jours déclinants de l'été.

O toi ! mon cher amour et ma dernière muse,
Ma force consolante aux jours de trahison,
Si nous sommes vaincus par le nombre et la ruse,
Viens nous réfugier dans la chère maison.

Reviens vers ton enfance et ce qui t'a vu naître,
Vers ce qu'aimaient les cœurs dont ton cœur se forma...
Voici la grande salle, et le coin de fenêtre
Où, sous tes yeux ravis, le livre s'anima.

Et voici, tout auprès du manoir, l'humble temple
Où tu chantas d'abord les bienfaits de ton Dieu,
Quand, nourrie à la fois de précepte et d'exemple,
Tu croissais en sagesse aux marches du saint lieu.

II

Le toit qui fut en fête au jour de ton baptême
Et dans l'ombre duquel nous attend un tombeau,
Comment ne pas l'aimer d'être toujours le même,
Quand tout, autour de nous, se fait pire et nouveau ?

Quand le Glaive et la Croix, quand tout ce que notre âge
Honorait, chérissait d'un cœur reconnaissant,
S'enfonce dans la nuit de l'exil, sous l'outrage,
Parmi les cris de joie et le rire indécant ;

Quand l'homme a renié les sentiments sublimes
Pour la plus misérable entre les vanités,
La Science, qu'il suit au sang de ses victimes
Par des chemins sans but, d'âcre odeur empestés ;

Quand la foule, rêvant une éternelle fête,
N'entend plus honorer ni martyr, ni héros ;
Quand sont venus les jours prédits par le poète,
Où *le peuple voudra des combats de taureaux.*

Ah ! retournons mourir où nous n'avons pu vivre !
Fuyons, d'un cœur blessé par-delà le pardon,
La brutale cité que son orgueil enivre
Que Dieu frappe déjà par un juste abandon.

III

Peupliers aussi hauts que la tour de l'église,
Vieux hêtres pleins de nids et gigantesques houx,
Sapins aux rameaux droits, orme, chêne ou cytise,
Les aïeux disparus vous ont plantés pour nous.

C'était lorsqu'au ciel pur montait l'astre des Jules !
Les coteaux verdissaient sous la vigne et les blés...
Quelques vieillards, devant les rouges crépuscules,
Seuls craignaient pour leurs fils des lendemains voilés.

Et l'orage accourut, suivi de saisons mornes.
L'eau, s'épanchant du ciel avec de longs frissons,
Nivela les talus, déracina les bornes,
Et noya tout l'espoir de nos belles moissons.

Ils ont moins résisté que le roseau fragile
Né, le pied dans la vase, au rebord du chemin,
Les poiriers que, pareils au Daphnis de Virgile,
Nos pères vigilants greffèrent de leur main.

Les épis morts, les fruits perdus jonchent la terre ;
Mais vous êtes debout, dernier asile, ô bois !
Vous nous offrez encor vos arches de mystère,
Vos lents détours, peuplés des ombres d'autrefois.

Sous leurs dômes flottants vos autels de verdure
Reconnaissent les pas du pèlerin lassé,
Qui, s'échappant d'un monde où rien de bon ne dure,
Par vos sentiers secrets retourne à son passé.

IV

Entre nos jours mortels, inexplicable rêve,
Et cette éternité qui suit le Jugement,
O bois ! accordez-nous le bienfait d'une trêve,
Une heure de repos et de recueillement.

Laissez-nous, à l'abri de vos temples sévères,
Méditant des vertus que le siècle proscrit
Et qui firent l'honneur du destin de nos pères,
Une dernière fois les revivre en esprit ;

Revivre les saisons divines de l'enfance,
Quand une route en fleurs, sans fin se déployait,
Quand la mort, qui vers nous rapidement s'avance,
Était si loin, si loin qu'à peine on y croyait !

Quand ceux qui nous aimaient d'une tendresse unique,
Dessus et dessous terre aujourd'hui dispersés,
Nous préparaient l'accueil du foyer domestique
Prenant leur part des maux dont nous étions blessés.

V

Beaux arbres flagellés vainement par la pluie,
Restés droits sous l'assaut furieux des hivers,
Si l'orage s'apaise, un rayon d'or essuie
La nappe ruisselante à vos feuillages verts.

Un exemple sacré plane dans vos ramures,
Ces échelons du rêve entre la terre et Dieu :
Nulle révolte au fond de vos puissants murmures,
Nul orgueil dans l'élan qui vous porte au ciel bleu.

Déchiré sourdement de regrets et de crainte,
Vers vous, ô calmes bois ! me voici revenu,
Et je m'attache à vous d'une suprême étreinte,
Dans l'effroi de partir pour un monde inconnu.

Ne me refusez pas la halte sous l'ombrage ;
Pareils à l'oasis qu'on trouve à mi-chemin,
Aidez-moi, vieux amis ! à reprendre courage
De l'épreuve d'hier à celle de demain.

VI

Bientôt je rejoindrai ceux qui m'ont, dans la tombe,
Précédé pour dormir du sommeil de la paix,
Et c'est pourquoi mes yeux, à l'heure où le jour tombe,
Aiment l'obscurité de vos berceaux épais.

Vous savez si, longtemps, j'avais rêvé de vivre
Sur le sol nourricier, des aïeux hérité ;
Mais, esclave vieilli de la plume et du livre,
Je n'ai point amassé l'or de ma liberté.

Trouvant amer le pain qu'on mange dans les villes,
Je fus un étranger parmi leurs citoyens ;
Tant d'agitations frivoles et serviles
Ont accru dans mon cœur le désir des vrais biens.

Il lui parle : « Dieu seul est au centre des choses ;
Ni toi, mon fils, ni moi n'en avons fait le tour,
Ni ces savants à qui les vérités sont closes
Plus encore qu'à toi, car ils ont moins d'amour.

La souffrance est le lot de toute créature,
La terre un lieu d'épreuve et de perversité,
Et, si le mal partout règne dans la nature,
Hélas ! l'auteur en est la seule humanité.

L'humanité commit la faute originelle,
Qui pesa désormais sur l'astre douloureux ;
Les êtres innocents souffrent à cause d'elle
Sans qu'elle ait de remords ni pour soi, ni pour eux. •

Le vieillard dit encor : « Celui qu'un mauvais rêve
Opprime, se débat, s'épuise avec terreur
Contre de vains dangers ; mais quand l'aube se lève,
Il s'éveille, il respire, il connaît son erreur.

Après la mort, ainsi tout sans doute s'éclaire.
Va ! nous saurons pourquoi ce monde fut formé,
Sa part d'illusion, et comment Dieu tolère
La lutte entre Satan et son Fils bien-aimé.

Oui ! que ta volonté soit faite, et non la mienne,
Seigneur » dit le vieillard, « sur terre comme au cieux !
J'attendrai que le jour de ta lumière vienne ;
Je ne jugerai pas ton œuvre par mes yeux. »

L'écolier, aux accents de cette foi sévère,
 Emu, sent tout à coup s'alléger son fardeau :
 « Merci, mon père ! » Il court au rustique calvaire
 Et tout haut, le front nu, récite le *Credo*.

JULIUM SIDUS

I

Quid debeas, o Roma...

HORACE.

Ce que tu dois, ô France, à tes Napoléons,
 Le monde en fut témoin du couchant à l'aurore,
 Et la terre, depuis un siècle, garde encore,
 Où leur pied se posa, la trace des lions.

Les vétérans, couverts de croix et de chevrons,
 N'ont passé nulle part comme un feu qui dévore ;
 L'ordre et les justes lois, dans le pli tricolore,
 Avec l'Aigle marchaient vers les quatre horizons.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
GLOIRE LATINE.	1
La Lampe d'argile (1873-1886).	5
I. — PRÉLUDE	7
Septime Sévère	9
L'enfant aux abeilles	13
Le Jardin d'Epicure	14
La Toison d'or	16
II. — LA COURONNE AGANIPIDE	17
I. — L'ombre du petit lièvre	19
II. — Couronne pour Théano	20
III. — Chanson d'un jeune berger	20
IV. — Praxo à Cypris	21
V. — A Lysidice.	22
VI. — Porphyris à Bacchos	23
VII. — Double ivresse	23
VIII. — A Mélissa.	24
IX. — Pour un soldat mort à Salamine.	25
X. — Pour le jeune Amyntas	25
XI. — Les paroles d'un habitant des côtes	26
XII. — Sur le tombeau d'un naufragé	26
III. — BRETAGNE	27
A Gustave Godard	29
Suciniou	30

	Pages
Premier Amour	35
Toul-Dahut	36
Le Cimetière de Saint-Jean	38
Douarnenez	39
A Léon Dierx	42
Plougasnou	43
Glaucos	45
IV. — LE JARDIN D'AMOUR	49
Le jardin	51
Les deux archers	52
La Vierge Sage	53
L'Offrande	54
Question	55
<i>Mors atra</i>	56
Défaillance	57
<i>Arbor salutaris</i>	58
V. — VERS MODERNES	61
Portrait	63
L'apparition	64
Le départ	65
Les heures de passion	67
Les rencontres	72
Le diadème	73
A un jeune homme	75
VI. — SCABIEUSES	77
Châtiment	79
<i>Introibo</i>	80
Hymne biblique	82
Défaillance	83
La dernière œuvre	84
Lassitude	85
Remords	87
La fin du jour	88
La première agonie	89

Aussi, dès qu'un instant la chaîne se relâche,
Comme j'accours vers vous, mes chemins favoris !
Et comme je reprends l'utile et noble tâche
Dont tant de jours perdus me font sentir le prix !

Devant ce vieux noyer, dans ce coin où se mêle
Le frêne avec le charme et les sureaux en fleur,
Un jour j'imaginai tout le destin d'Angèle
Et, comme son amour, je vécus sa douleur.

Le long de ces ormeaux, quand Vesper illumine
Le ciel encore clair des fins de jours d'été,
Poète vieillissant qui lentement chemine,
J'ai conçu plus d'un vers où renaît ma fierté.

Mais surtout c'est ici qu'hier, ô mon amie !
(Hier, vingt ans passés) tu me donnas ton cœur,
Et qu'en ton jeune esprit ma pensée affermie
Pour un nouvel essor retrempa sa vigueur.

Pareil à l'arbrisseau qui se sèche et s'incline
Transplanté d'une serre à l'autre sans succès,
J'ai retrouvé ma force en reprenant racine,
Grâce à toi, dans ce sol catholique et français.

VII

Maintenant soyons prêts à les rendre au vrai Maître
Ces bois qu'il nous prêta pendant quelques saisons.
Que d'autres, ô Seigneur ! puissent le méconnaître :
A vous seul appartient ce dont nous disposons.

Je n'ose demander que mes fils et mes filles,
Libres de fuir un monde insolent et flétri,
Abritent leur destin sous ces mêmes charmilles
Où l'œil bleu de leur mère à leurs jeux a souri.

Car seule vous savez, divine Providence,
En cette vie obscure où sont nos intérêts ;
J'éviterai l'orgueil et la folle imprudence
De paraître, en priant, vous dicter vos décrets.

Je remets en vos mains ce que j'ai, ce que j'aime,
Ce qu'un jour m'a donné, ce qu'un jour me prendra,
Le passé, l'avenir, et les miens et moi-même,
Pour en faire, ô mon Dieu ! selon qu'il vous plaira.

	Pages
Le lac natal	217
Le choix	219
<i>Sine nomine</i>	221
<i>Ex ossibus ultor</i>	223
Après la défaite	226
Dédicace de la <i>Lampe d'argile</i>	227
Mon jardin	228
Pollion	230
A Aulus	231
Le poète Fuscus	232
Sagesse, Amour.	235
Bucolique.	238
Joachim du Bellay	240
A Ernest Prarond	241
Didon	242
Marcellus.	243
L'ancien Champ de Mars.	244
Autour des Invalides	247
A Ch. Florentin-Loriot	251
Ernest Millet.	252
L'héritage	255
Persée	259
A Henry Monnier	260
L'Amour	261
Marceline.	262
La vieillesse du poète	263
De près	265
La vieille église de Thaon.	266
Coucher de Soleil	274
Sursis	276
<i>Finis vitae</i>	277
Mars	278
Pendant la chute	279
Souvenir de Normandie	280
Plus tard	281

	Pages
Action.	282
A Jean Segrestaa	283
Au siège de Saragosse.	284
Fère-Champenoise	286
Vague espoir.	289
Souvenir lointain	290
Prière.	293
Remords et Foi	294
Dernier vœu.	297
Arcachon.	299
<i>Spes</i>	303
Blessé.	304
Sur un exemplaire d' <i>Angèle de Blindes</i>	305
Au retour.	306
<i>Nunc dimittis</i>	307
Sonnet bucolique	309
Anniversaire.	310
Gallica (1896-1903)	315
A la Muse française	317
L'écolier	320
<i>Julium sidus</i>	324
L'asile violé	329
<i>In memoriam</i>	331
Devant la mer	332
Fausse charité	333
Le Glaive et la Croix	334
EPITAPHES LATINES	340
I. — Dédalie	340
II. — Pomptilla, épouse de Philippe	341
III. — Liberalis, martyr	342
IV. — Un marchand	343
V. — Un mort sincère	344
VI. — Une jeune femme.	345

	Pages
VII. — AUVERGNE	91
Royat	93
A Maurice Faucon	97
Printemps d'Auvergne.	98
Regrets	100
Joze	102
Auvergne.	104
VIII. — RETOUR VERS L'ANTIQUÉ	107
A Anatole France	109
L'Erinyes d'une mère	111
Le Songe du pêcheur	113
Athènes	115
A E. des Essarts	119
Milanion	121
Hécube	122
IX. — POÈMES ROMAINS	123
Rome	125
Septimia	127
A Tullus	131
Ælia Galla	133
Orbilius	134
A Codrus.	136
A Sextus	137
Périlla.	138
Les deux frères	139
L'ombre de Cornélie	141
A J. M. de Hérédia	144
<i>Donec eris sospes</i>	145
<i>Troica Roma</i>	146
X. — AU FIL DES JOURS	149
Soirs évanouis	151
La race	153
A C. Benoit	154

	Pages
Eros	155
A H. Luguët	156
Lacordaire	158
Chateaubriand	159
Un homme d'hier	160
Destinée	161
<i>Pax</i>	163
Le vrai péril.	165
Le phare	167
Illusion	168
Le ravin	169
Justice	170
Adieux à la Muse	172
Le maître de Ravenswood	173
Une soirée	175
 XI. — URVAÏ	 177
XII. — MUSE NOUVELLE	187
<i>Salus virtusque mea</i>	189
En voyage	190
Souvenir de Belgique	191
Promenade d'hiver	192
<i>Itala tellus</i>	194
De Plouescat à Brignogan	197
Finistère	198
Vernon	200
Rambouillet	203
Au tombeau de Chateaubriand	206
Bény	207
 Vesper (1886-1896)	 211
En avant	213
Bretagne	214
Sur la montagne	215
A Maurice Bouchor	216

Sous le soleil de Dieu, que pour vivre en des jours
D'habileté perfide et de brillants discours,
Quand les seuls tournois sont des disputes d'école,
Quand règnent, malfaisante ou vaine, la parole
Et la science aveugle et la fausse raison
Et, les mains pleines d'or, l'infâme trahison.

FAUSSE CHARITÉ

A. S. Rocheblave.

L'indulgence pour les bourreaux
Est une insulte à leurs victimes.
Sous le couvert de mots sublimes,
Hélas ! que de sentiments faux !

Méfions-nous du débonnaire
Toujours habile à découvrir
Une excuse au tortionnaire...
Et quelque tort chez le martyr ;

De l'homme au scrupule hypocrite
Qui discerne d'un œil aigu
Dans le vainqueur quelque mérite...
Mais n'en voit pas dans le vaincu.

LE GLAIVE ET LA CROIX

A René-Marc Ferry.

Si Villebois-Mareuil eût moins aimé la France
Il vivrait parmi nous, éloquent et fêté ;
Mais d'un geste d'honneur et de mâle espérance
Le siècle, à son déclin, n'aurait pas hérité.

Au pied des saints autels n'immolant qu'un cœur tiède,
Si le Père Dorgère eût moins aimé son Dieu,
Connaîtrais-je aussi bien le remords qui m'obsède
De n'avoir tant vécu que pour souffrir si peu ?

LE PÈRE DORGÈRE.

I

Il partit, la cocarde à son chapeau de prêtre,
Affrontant la nature et les monstres humains,
Et, quand ses compagnons le virent reparaître,
La palme du martyre avait touché ses mains.

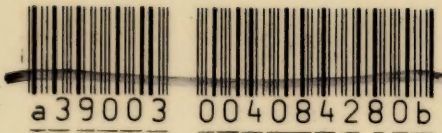
	Pages
Lollius	346
Soleil dans l'église	347
Horoscope	348
Souvenir de Bény-sur-Mer	358
A W. Challemeil, poète normand	360
<i>Exsul in patria</i>	361
Plaine de Caen, le soir	362
Fin du jour	364
Bois sacrés	365



Bound By
Rehabilitation
Industries (Ont.) Inc.
16 Queen St., Ottawa

**La Bibliothèque
université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**



CE PQ 2631
.L4A17 1904
COO PLESSIS, FRE POESIES COMP
ACC# 1239247

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	02	10	05	23	20	9